

PQ

1985

~G5

1777

1799

V.3

SMRS

LES VEILLÉES
DU CHATEAU.

TOME TROISIÈME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES VEILLÉES DU CHATEAU,

O U

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS,

PAR L'AUTEUR D'ADÈLE ET THÉODORE.

» Come raccende il gusto il mutare esca ,
» Così mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà , or là più variata sia ,
» Meno a chi l' udirà noiosa fia ».

Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût , ainsi il me semble que plus mes récits seront variés , et moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME TROISIÈME.



A MAESTRICHT.

L'AN VII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

1944-2000

LES VEILLÉES DU CHATEAU, OU COURS DE MORALE A L'USAGE DES ENFANS.

LES ESCLAVES,

ou le Pouvoir des Bienfaits.

SNELGRAVE étoit un voyageur Anglois, Capitaine de vaisseau et recommandable par son humanité. Il voyagea long-tems en Afrique (a). Il y fit ce qu'on appelle la traite des nègres, c'est-à-dire, qu'il y acheta beaucoup d'esclaves ; commerce affreux que l'usage ne sauroit autoriser, puisqu'il outrage la nature ; et qu'on ne peut faire sans s'exposer aux plus grands périls : car l'injustice et la tyrannie produisent presque toujours le désespoir et la révolte. Aussi les Européens sont-ils obligés d'enchaîner sur leurs vaisseaux pendant la nuit, et durant la plus grande partie du

(e) Vers l'an 1722.

jour, les malheureux nègres qu'ils achètent; et, malgré toutes leurs précautions, les esclaves trouvent toujours les moyens de se réunir pour former des complots, qui, souvent, coûtent la vie à leurs maîtres.

Snelgrave acheta beaucoup de nègres sur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés, il remarqua sur-tout une jeune femme qui paroissoit accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui vit répandre, il la fit questionner par son interprète, et il apprit qu'elle pleuroit un enfant unique qu'elle avoit perdu la veille. On la conduisit sur le vaisseau de Snelgrave, et le jour même le Chef ou Roi du canton fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y consentit; mais connoissant la férocité de cette nation, il se fit accompagner de dix matelots bien armés, et de son canonnier. Il fut conduit à quelque distance de la côte, où il trouva le Roi assis sur un siège élevé à l'ombre de quelques arbres. L'assemblée étoit nombreuse; une foule de Seigneurs nègres environnoit le Roi; et sa garde, composée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs et de flèches, le sabre au côté, et la zagaie à la main, se tenoit derrière lui à quelque distance. Les Anglois, le fusil sur l'épaule, se rangèrent vis-à-vis le Roi.

Snelgrave présenta au Roi quelques bagatelles d'Europe; et comme il achevoit sa harangue, il entendit des gémissemens sourds qui le firent tressaillir. Il se retourna, et il apperçut un petit nègre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'une fosse deux nègres d'un aspect hideux,

armés de haches , et vêtus d'une manière extraordinaire , paroissoient garder cet enfant , qui les considéroit en pleurant , en joignant ses petites mains d'un air suppliant. Le Roi en voyant l'émotion que ce spectacle étrange causoit à Snelgrave , crut le rassurer en lui protestant qu'il n'avoit rien à craindre de ces deux nègres qu'il considéroit avec tant de surprise. Ensuite il expliqua gravement au voyageur que l'enfant étoit *une victime qu'on alloit sacrifier au Dieu Egbo pour la prospérité du Royaume. . . .* A ces mots Snelgrave frémit d'horreur. . . Il n'avoit avec lui que dix hommes. La Cour et la garde du Prince Africain formoient une troupe composée de plus de cent nègres : mais la compassion et l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'envisager tout ce qu'il avoit à craindre et du nombre et de la féroce des barbares qui l'environnoient. O mes amis ! s'écria-t-il en se retournant vers ses gens , sauvons ce malheureux enfant ! venez , suivez-moi ! . . . En disant ces paroles , il s'élance vers le petit nègre. Les Anglois , animés du même sentiment , se précipitent sur ses pas. Les nègres poussent des cris affreux , et fondent en tumulte sur la troupe Anglaise. Snelgrave tire de sa poche un pistolet ; le Roi s'effraie. Snelgrave demande à être entendu. Le Roi , d'un seul mot , calme la fureur des nègres , qui s'arrêtent et restent immobiles. Alors Snelgrave , par le moyen de son interprète , explique les motifs de son action , et finit en suppliant le Roi de lui vendre la victime. Cette proposition fut acceptée. Snelgrave étoit bien décidé à ne pas disputer sur le prix. Mais heu-

reusement pour lui , le Roi nègre n'avoit besoin ni d'or , ni d'argent. Il ne connoissoit ni les diamans , ni les perles ; et croyant exiger beaucoup , il ne demanda qu'un collier de verre bleu , qui lui fut donné sur-le-champ. Alors Snelgrave vole vers l'innocente petite créature qu'il venoit d'arracher à la mort , il tire son sabre pour couper la corde qui lui lioit les jambes. L'enfant effrayé croit que Snelgrave veut le tuer , il jette un cri douloureux. Snelgrave le prend dans ses bras avec transport , et le presse contre son sein. L'enfant rassuré sourit et caresse son libérateur , qui , plein d'une émotion délicieuse , et pénétré d'attendrissement , prend son congé du Roi nègre , et retourne à son vaisseau. En arrivant sur son bord , Snelgrave rencontre cette jeune négresse qu'il avoit achetée le matin. Elle s'étoit trouvée mal ; et baignée de larmes , elle étoit assise à côté du Chirurgien du vaisseau , qui n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture , la faisoit rester à l'air , dans la crainte qu'elle ne s'évanouît encore. Au moment où Snelgrave passoit auprès d'elle avec ses gens , elle tourna la tête ; et tout-à-coup appercevant le petit nègre que portoit un matelot , elle fait un cri perçant , se lève , se précipite vers l'enfant qui la reconnoît , l'appelle et lui tend les bras. Elle le reçoit dans les siens... Les résolutions funestes qu'elle a formées , la perte de sa liberté , les projets du désespoir , les maux affreux qu'elle a soufferts , tout est oublié... Elle est mère... elle a retrouvé son fils ! Cependant elle apprend de l'interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors , tenant toujours son enfant

dans ses bras , elle court se jeter aux pieds de son bienfaiteur : C'est maintenant , lui dit-elle , que je suis ton esclave ! Sans cet enfant , la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étois pour moi qu'un tyran. Tu m'as rendu mon fils ; c'est me donner plus que la vie ; tu deviens mon père : oui , tu peux compter désormais sur mon obéissance , cet enfant si cher en est le gage ! . . . Tandis que cette femme parloit avec le feu et l'expression de la reconnoissance la plus passionnée , l'interprète expliquoit son discours à Snelgrave. Il ne pouvoit recevoir un prix plus doux de son humanité ; mais il en recueillit encore de nouveaux fruits. Il avoit sur son vaisseau plus de trois cents esclaves. La jeune négresse leur conta son aventure. Après avoir écouté ce récit touchant , les nègres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudissemens redoublés , ils lui promirent une soumission sans bornes , et en effet Snelgrave , pendant le reste du voyage , trouva en eux tout le respect et toute l'obéissance qu'un père pourroit attendre de ses enfans (a).

Si tel est le pouvoir des bienfaits et de la vertu sur les Sauvages les plus féroces , quel doit être parmi nous la force irrésistible de ce moyen et si sûr et si doux de gagner et de subjuguier tous les hommes ? Cette petite histoire , mes enfans , doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne sauroit vous répéter trop souvent : c'est qu'une action ver-

(a) Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, tome III, pag. 39 et suivantes.

tueuse devient toujours une action utile à nos intérêts personnels... César, dit Madame de Clémire, de quel genre est l'action de Snelgrave ? est-elle *héroïque* ? ... --- Héroïque ! ... je ne le crois pas... mais je vais l'examiner suivant les règles que vous m'avez données. --- Voyons si vous vous les rappelez bien ces règles : répétez-les. --- Pour qu'une action soit *héroïque*, il faut qu'elle soit utile, qu'elle ait exposé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand sacrifice, et qu'il eût été possible de ne pas la faire sans se rendre méprisable... --- C'est cela. Revenons à Snelgrave. --- Il s'est exposé à un grand danger... --- Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il est vrai qu'il n'avoit avec lui que dix hommes ; et que les nègres formoient une troupe d'environ cent hommes : mais les Sauvages les plus féroces sont toujours les plus lâches. D'ailleurs, tous les Anglois avoient des fusils ; et si le combat se fût engagé, il n'est pas douteux que les Sauvages eussent bientôt pris la fuite... --- Ainsi le danger n'étoit pas bien grand... Il me semble que Snelgrave eût été méprisable, si, pouvant l'empêcher, il eût laissé égorger cet enfant sous ses yeux... par conséquent il n'a fait qu'une bonne action, et non une action *héroïque*... --- C'est fort bien raisonner. Mais comptez-vous pour rien ce premier mouvement si généreux et indépendant de toute réflexion qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant ? Ce premier mouvement fut si impétueux, que je suis persuadée qu'il auroit fait braver à Snelgrave les dangers les plus terribles, et c'est-là sur-tout ce qui rend cette ac-

tion si touchante. L'action en effet par elle-même n'est pas héroïque, l'humanité la prescrivait ; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

Ma bonne maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est charmante ; mais elle est trop courte... Eh bien, mes enfans, reprit la Baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque, voyons ce qu'il pensera de celle-ci ?

Le vertueux Duc de Bourbon (beau-frère de Charles-le-Sage) servit d'ôtage au Roi Jean, et languit huit ans dans la captivité. » Son absence donna lieu à des désordres. Ses » Barons pillèrent ses domaines ; et Chauveau, » son Procureur-Général, fut forcé par le devoir de sa charge, d'informer contre eux. » Le Duc devenu libre, ferme les yeux sur » les fautes passées, et ne songe qu'à gagner » les cœurs de ses vasseaux. Il institue l'ordre de *l'Espérance*. Au milieu de la solennité de cette cérémonie, le sévère Chauveau paroît, tenant à la main le cahier des informations. Il le présente à genoux » au Duc : *Monseigneur*, lui dit-il, *vous verrez ici bien des coupables : les uns méritent la mort, les autres ont au moins encouru la confiscation. Voici le registre de leurs crimes. Les prévaricateurs étoient présens, et frémissaient.* Chauveau, dit le Prince, *avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ?* Il prend le registre et le jette au feu sans le lire. A ces mots divins, à cette action généreuse, des larmes de joie et de tendresse coulèrent de tous les yeux ; il n'y

» eut pas un de ces Gentilshommes, coupable ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un Prince si magnanime (a) ». Ah, s'écria César, c'est bien-là une action héroïque !... Vous voyez, mes enfans, reprit la Baronne, quelle grandeur d'ame la seule bonté peut donner ! Si l'on savoit combien il est doux, combien il est utile de savoir pardonner, de tels exemples ne seroient pas si rares !...

Comme la Baronne achevoit ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maison. Les enfans courent vers la porte ; Madame de Clémire les suit précipitamment. Au même instant, des cris redoublés se font entendre, et l'on distingue ces mots : *La paix est faite*. Madame de Clémire s'élance hors de la chambre. Elle rencontre un courier qui arrivoit de Paris, et qui lui confirme cette heureuse nouvelle. La paix, s'écria Madame de Clémire : ah, bénissons le Ciel et le Roi qui nous la donnent !... Elle n'en put dire davantage, les douces larmes de la joie lui coupèrent la parole. Elle embrasse sa mère, ses enfans ; elle relit vingt fois la lettre que lui avoit donnée le courier ; elle répète à chaque instant, la paix est faite !... et une paix glorieuse !... Mes enfans, nous verrons ici votre père dans deux mois au plus tard !... Ah, maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher ; laissez-nous veiller pour parler de notre bonheur. Cette demande fut accordée, et Madame de Clémire apprenant du

(a) Histoire de la querelle de Philippe de Valois, etc, tome II.

courier qu'en traversant le village il avoit crié de toute sa force : *La paix est faite*, voulut savoir si quelques paysans s'étoient relevés. On envoya dans le village, et l'on trouva une foule de villageois aux portes du château ; on les fit entrer. Madame de Clémire descendit sur-le-champ, ils l'entourèrent avec empressement, et elle leur lut la lettre qu'elle venoit de recevoir. Après cette lecture, tous les paysans crièrent : *Vive le Roi !* avec cette effusion de cœur qui n'appartient qu'à des François. Ces transports, dit Madame de Clémire, ne sont que les tributs d'une juste reconnaissance ; mais quelle nation sut jamais mieux que la nôtre mériter un bon Roi ! Madame de Clémire envoya chercher les ménétriers. On donne du vin aux paysans, on illumine à la hâte, et comme on peut, la cour et une partie des jardins ; le cuisinier prépare un *réveillon* ; et en attendant, on se promène, on chante, on danse ; et César et ses sœurs, pour la première fois de leur vie, ne se couchèrent qu'au grand jour.

Les voisins de Madame de Clémire vinrent successivement la féliciter sur un événement si intéressant en général, et particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces visites. Elle commença par Mad. de Luzanne, qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire voir son jardin, et ce jardin étoit à l'*Angloise* ; c'est-à-dire, qu'aucun arbre n'en étoit taillé ; que dans les petites allées les branches écorchoient le visage et arrachotent les cheveux ; que les chardons et les orties croissoient en liberté dans ce lieu champêtre ; qu'on y trouvoit deux ou trois butes hono-

rées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant une *ruine*, une vilaine chaumière bien sale, et plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse et verte qu'on appelloit *la rivière*. Ainsi, comme on voit, à l'exception d'un *rocher*, d'un *temple* et d'un *tombeau*, ce jardin contenoit toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de placer dans un jardin Anglois quand on a du goût, de l'invention et du génie. Aussi cette agréable possession, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutoit infiniment à sa vanité naturelle. Il jouissoit de tous les privilèges attachés à la gloire d'avoir conçu un jardin à l'Angloise. Il se déchaînoit avec force contre les *allées droites*, la *symmétrie*, les *parterres*, les *pattes d'oie*, les *étoiles*; et ces lieux communs épuisés depuis dix ans, il les répétoit avec complaisance, et croyoit étonner tout le monde par l'originalité de ses idées et la délicatesse de son goût.

Caroline et Pulchérie qui, sur-tout depuis l'aventure du télescope, avoient pris l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, se promenèrent avec elle, et furent goûter dans sa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de *bleuets* effeuillés; et questionnant à ce sujet Sydonie, elle répondit que c'étoit pour faire de l'eau de *bleuets* (a). Quoi, dit Pulchérie, vous la savez faire? Rien n'est plus aisé, reprit Sydonie; et Mademoiselle, ajouta la Gouvernante de Sydonie, fait aussi de l'eau-de-rose, et

(a) Bonne pour les yeux.

avec les feuilles (a) de ces mêmes fleurs, elle fait encore des couleurs charmantes qui lui servent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez là encadrés. — Et pour peindre les feuillages ? — Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — Cela est charmant. — Oh, Mademoiselle sait bien d'autres choses ! Ce syrop d'orgeat que vous avez trouvé si bon, c'est elle qui l'a fait, ainsi que cette gelée de groseille. . . . — Ah, que je voudrois en savoir faire autant ! — Vous le saurez dans un instant, reprit Sydonie ; je vous donnerai toutes mes petites recettes ; vous n'aurez besoin ni d'alambic, ni d'appareils incommodes. . . — Et nous ferons de l'eau-de-rose et des couleurs. . . — Dès demain, si vous voulez. A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux sœurs ; ensuite la Gouvernante qui n'approuvoit pas trop que Sydonie donnât toutes ces recettes, ouvrit une armoire, et priant Caroline et Pulchérie de s'approcher : Mesdemoiselles, dit-elle, voilà des ouvrages que vous n'apprendrez pas si promptement. Regardez toutes ces pelottes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés, c'est Mademoiselle Sydonie qui a fait tout ce magasin. . . . Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talens, et du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude, et me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive.

(a) C'est-à-dire les pétales.

Pulchérie, qui examinoit avec attention tout ce qui étoit dans la chambre, aperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'étoit. Sydonie rougit et répondit que cette caisse ne contenoit rien d'intéressant. La Gouvernante se mit à rire. Je n'oserois pas, dit-elle, donner un démenti à Mademoiselle; cependant... — Oh, ma Bonne, s'écria Sydonie, de grace!.... — Assurément, interrompit la Gouvernante, la rougeur des jeunes Demoiselles est bien trompeuse, on n'y connoît rien; car qui ne croiroit, en voyant celle de Mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée, et pourtant... — Ma Bonne! ma chère Bonne!.... — Allons, je me tairai: je ne dirai qu'une seule chose; c'est que cette caisse renferme encore de l'ouvrage de Mademoiselle, et que sa Maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures, pour achever cet ouvrage que l'arrivée de Madame la Marquise de Clémire ne lui a pas permis de finir tout-à-fait. Ce dialogue excita toute la curiosité de Caroline et de Pulchérie; la dernière sur-tout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement *son manque de confiance*, et la conjura de lui montrer *le charmant ouvrage* que renfermoit la caisse. Sydonie rougissoit, sourioit, embrassoit Pulchérie, et ne répondoit rien. La Gouvernante qui mouroit d'envie que la caisse fût ouverte, prit la parole: Il est vrai, dit-elle, que Mademoiselle ne doit pas dire.... Ne doit pas se vanter.... Aussi, a-t-elle travaillé en secret, et sans le secours de personne.... Cela n'en est que

plus louable. . . . Enfin , tout se découvre. . . . Moi , il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence , et encore malgré Mademoiselle. Allons , ma chère enfant , continua-t-elle , en s'adressant à Sydonie ; allons , satisfaites ces deux aimables jeunes Demoiselles : elles seront discrètes , j'en suis sûre. . . . Oh , oui ! s'écria Pulchérie. Je n'ai rien à leur refuser , reprit tristement Sydonie ; mais en vérité cette caisse ne vaut pas la peine. . . . Profitons de la permission , dit la Gouvernante , en tirant la caisse au milieu de la chambre. Caroline et Pulchérie se mettent précipitamment à genoux pour mieux voir. La Gouvernante ouvre enfin cette mystérieuse cassette. . . . Mais quelle est la surprise de Caroline et de sa sœur , en ne voyant que des habits grossiers de paysanne ! Voilà , dit la Gouvernante , six chemises : la toile n'en est pas fine ; mais regardez *ces coutures , ces surjets !* Comme cela est fait ! . . . Voilà deux corsets et deux jupons de flanelle ; des *bonnets ronds* , des mouchoirs , des tabliers , des bas tricottés. . . . C'est un petit trousseau complet ; et puis par-dessus le marché , voici une jolie grimace (a). Ouvrons-la. . . . Ah ! Mademoiselle y avoit enfermé un chapelet , des ciseaux , un petit couteau et un dez d'yvoire. . . . Eh bien , Mesdemoiselles , continua la Gouvernante , vous paraissez étonnées ; que pensez-vous de ceci ? Les deux sœurs devinèrent facilement que tout cet ouvrage de Sydonie étoit destiné à quelque pauvre femme.

(a) Une pelote.

Caroline et Pulchérie , quoiqu'elles fussent bien enfans , surent cependant apprécier la résistance que Sydonie avoit opposée à leur curiosité. Egalemeut touchées de l'action et du vertueux embarras que cette charmante jeune personne éprouvoit encore , elles se jettèrent dans ses bras ; et la sensible Sydonie les embrassa mille fois avec l'expression de la plus tendre amitié. La Gouvernante attendrie considéroit en silence ce tableau intéressant. . . . Mais enfin , reprenant la parole , elle conta qu'en effet cette caisse étoit destinée à une pauvre vieille femme dont Sydonie prenoit soin depuis un mois ; et Pulchérie faisant de nouvelles questions , apprit que cette femme étoit précisément celle qu'elle avoit vue par le télescope. Enfin , on vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire , revenue de sa promenade , envoya chercher ses filles , et Sydonie les prenant sous le bras les conduisit dans le salon.

Le soir , en retournant à Champcery , Caroline et sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur étoit arrivé. Ah ! mes enfans , dit Madame de Clémire , profitez donc d'un exemple si touchant. Songez que les ames froides , même les ames les plus dures , ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile ; tandis que les belles ames brûlent du desir d'imiter ce qu'elles admirent. — Ah , sûrement , maman , nous imiterons Sydonie ! N'en doutez pas ; et comme elle aussi , nous ne serons jamais un instant oisives. A nos récréations nous ferons des pelottes , des petits coffres , des porte-feuilles , de l'eau-de-rose

et de bleuets, et des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la Botanique, et qu'elle connoît parfaitement toutes les plantes des champs et leur propriété?... — Non, maman; elle est si modeste!... Mais, comment a-t-elle appris cela?...

— En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très-grand Botaniste. Sydonie, qui ne perd pas une occasion de s'instruire, quand M. de la Palinière vient chez sa mère, se promène avec lui, et cueille toutes les plantes qu'elle rencontre...

— Ah, si nous avions eu cette idée, nous en connoîtrions déjà beaucoup; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si pressés de parler, et si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiraient infiniment mieux que les livres, et personne ne nous paroîtroit ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant... — Oh, il est d'une tristesse!... avec ses *prairies artificielles*; j'ai retenu ce mot-là, parce que toutes les fois qu'il vient vous voir, maman, je lui ai entendu dire cela... — Assurément, je le fais toujours parler d'agriculture, parce que c'est la seule chose qu'il sache parfaitement et dont il soit occupé. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, et je m'instruis en l'écoutant... — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours à Champcery; vous parliez toujours d'anatomie... — Parce que M. Milet est Chirurgien; et c'est ainsi qu'il n'existe personne dont il ne soit

possible de tirer parti, et dont la conversation ne puisse être instructive.

Après ces réflexions, on parle encore de Sydonie, et Madame de Clémire n'oublia pas de dire à ses filles que leur âge seul pouvoit excuser l'indiscrétion qu'elles avoient eu d'abuser de la douceur de Sydonie, en la pressant de découvrir une chose qu'elle desiroit cacher; et elle leur fit sentir combien la curiosité est dangereuse, puisqu'elle peut faire commettre de semblables fautes. Mais, ajouta Madame de Clémire, avez-vous demandé à Sydonie la permission de me confier ce secret? — Oui, maman, et elle y a consenti sans hésiter. — Parce qu'elle connoît tous les devoirs d'une fille envers sa mère : mais si elle eût été moins honnête et moins éclairée, et qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure?... — Maman... aurions-nous pu vous en parler alors?... — Mais, n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ouvrir la caisse, de n'en parler à personne?... — Oui, maman... — C'étoit à cette condition que vous aviez obtenu ce que vous desiriez... — Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter : *excepté maman*, parce que cela va sans dire... — Dans tous les marchés que nous faisons, nous ne pouvons être liés que par nos actions et nos paroles. Les intentions sont comptées pour rien, et vous sentez bien que si on pouvoit les faire valoir après le marché fait, il n'y auroit point d'engagement solide, on ne sauroit plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : *Je n'en parlerai à personne*; vous ne m'aviez point exceptée. Par conséquent, vous ne pouviez plus me confier

ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu vous le donner, qu'auriez-vous fait ? — Ah, quelle triste supposition !... Eh bien, maman, il faut bien garder sa parole, nous aurions pris le parti de nous taire... — Et si je vous avois questionnées comme je fais toujours, si je vous avois demandé de me conter avec détail et sans rien omettre tout ce qui s'étoit passé entre vous et Sydonie ?... — Oh, mon Dieu, maman, dans quel embarras vous nous mettez !... — Vous n'auriez eu de moyen de garder le secret qui vous étoit confié qu'en me trompant, qu'en faisant beaucoup de mensonges... — Oh, non, maman, nous ne vous aurions point trompée !... — Vous auriez donc trahi le secret ?... — Nous aurions fait l'aveu de notre faute ; je vous aurois dit que Sydonie nous avoit confié un secret.... — C'eût été déjà une indiscretion ; et moi j'aurois pensé que ce secret n'étoit point du tout à l'avantage de Sydonie.... — Nous vous aurions dit que sa modestie seule lui faisoit desirer qu'il fût caché.... — Alors je l'aurois deviné.... — Oui, je le vois bien ; il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela est affreux ! Ma chère maman, nous ne nous retrouverons jamais dans une situation si cruelle ; jamais nous n'accepterons un secret sans demander auparavant la permission de vous le dire ; et si on ne vouloit pas nous l'accorder, nous refuserions la confidence... — D'autant mieux qu'une personne qui voudroit mettre des bornes à votre confiance en moi, manqueroit certainement de principes et d'honnêteté, et le secret d'une semblable personne ne peut être intéressant.

Comme Madame de Clémire avoit beaucoup de lettres à écrire , on ne reprit pas encore les veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Illiade*. Vous n'êtes point encore en âge , répondit Madame de Clémire , de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant comme cette lecture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux , je veux bien que vous la fassiez ; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations. . . . — Pourquoi , maman ? — Avec moi , vous comprendrez mieux ses beautés , et sur-tout ses défauts. . . . — Mais je sais que Madame Dacier a fait des remarques , et je vous assure , maman , que je ne les passerois point. . . — Ce sont précisément les remarques que je serois très-fâchée que vous lussiez sans moi. . . . — Quoi , maman , elles ne sont pas justes ? . . . — Tenez , l'*Illiade* est sur cette tablette , apportez-la-moi. . . . — La voici , maman. . . — Je vais vous en lire quelques passages ; celui-ci , par exemple. . . . Il faut auparavant vous mettre au fait de ce qui précède. Dans une bataille , Adreste , un jeune Troyen , est dans un char ; ses chevaux prennent le mors aux dents , son char se brise , Adreste tombe à terre sur le visage. Alors Ménélas s'élance vers lui , dans l'intention de percer de sa pique un ennemi à terre et sans défense. Mais Adreste lui demande la vie , et lui promet une rançon. Ménélas alloit lui donner la vie , et l'envoyer sur ses vaisseaux , lorsqu'Agamemnon accourt , et d'un ton plein de colère , lui reproche sa pitié. . . .

» N'épargnons point les Troyens , dit-il ,
» qu'aucun d'eux n'échappe de nos mains ,

» non pas même l'enfant qui est dans le sein de
 » sa mère; qu'ils périssent tous avec Ilion, etc.
 » Cet avertissement plein de force et de sa-
 » gesse, changea l'esprit de Ménélas, qui
 » d'abord repousse le malheureux Adreste;
 » et en même-tems, Agamemnon lui plonge
 » son épée dans le sein. Ce jeune Prince tombe
 » à la renverse, et Agamemnon, lui mettant
 » le pied sur la gorge, retire sa pique". *Iliade*,
Liv. VI.

Eh bien, mon fils, dit Madame de Clémire, comment trouvez-vous cette action? Je la trouve horrible, répondit César; tuer un ennemi sans défense, c'est assassiner.... — Tels sont cependant les héros du Poème... Mais voyons sur ce passage la remarque de Madame Dacier; la voici.

» Homère loue cette cruauté d'Agamem-
 » non : car comme il y a une pitié perni-
 » cieuse, il y a aussi une cruauté salutaire.
 » Des ennemis aussi injustes et aussi perfid-
 » es que les Troyens, ne méritoient pas
 » d'être épargnés (a)".

Comment, maman, Madame Dacier approuve cette action? — Je n'imaginois pas que la cruauté pût jamais vous paroître

(a) Quel langage! et dans la bouche d'une femme!... D'ailleurs, quelle logique! En quoi les Troyens étoient-ils injustes et perfides? Paris avoit enlevé Hélène, c'étoit le crime d'un prince Troyen, et non de la nation Troyenne : mais l'injustice même d'un ennemi peut-elle autoriser le meurtre et l'assassinat? Quand les Troyens eussent été en général méprisables, étoit-ce une raison de les massacrer tous sans exception comme sans pitié? Etoit-ce une raison de n'épargner par même l'enfant dans le sein de sa mère?

louable ; mais comme toutes les remarques de Madame Dacier sont dans ce genre , j'ai dû craindre que l'autorité d'une personne si justement célèbre , n'eût du moins le pouvoir d'affoiblir en vous l'horreur que l'inhumanité doit inspirer. . . — Quoi , maman , Madame Dacier ne désapprouve jamais des actions barbares. . . — Jamais ; même les actions les plus lâches. Dolon , un espion , est pris par Ulysse et Diomède ; Dolon demande la vie : Ulysse la lui promet , à condition qu'il déclarera tout ce qu'il sait. Sur cette assurance , le lâche Dolon instruit avec détail les deux guerriers , qui , ensuite plus lâches et plus perfides que lui , au mépris de leur parole , ont la barbarie atroce de lui ôter la vie (a). Tenez , voilà le trait. Voici la remarque : vous verrez que Madame Dacier approuve cette basse cruauté. En voulez-vous encore un exemple ? . . . Ulysse , après avoir abattu Socus par une blessure mortelle , l'insulte en lui disant qu'il n'aura point de sépulture , et qu'il sera dévoré par les oiseaux de proie qui se battront sur son cadavre , etc. . . . Et point de remarque de Madame Dacier. Mais dans une occasion semblable , elle a cru pouvoir tirer parti de l'ironie barbare employée par Idoménée ; aussi a-t-elle fait une remarque. Idoménée donne un coup de pique à Othrionée , et le perce d'outre et outre. Othrionée , blessé à mort , tombe , et Idoménée , fier de sa victoire , lui

(a) Il est d'autant plus étrange que Madame Dacier n'ait pas fait de remarque sur cette action atroce , qu'Homère la conte très-simplement , et sans paroître le moins du monde la désapprouver.

tient ce discours : » Othrionée, vous serez
 » le plus brave de tous les hommes, si vous
 » tenez la parole que vous avez donnée à
 » Priam (a). Ce bon Roi, pour vous enga-
 » ger à la tenir, vous a promis sa fille. Mais
 » nous sommes plus en état de vous satisfaire
 » que le Roi Priam. Nous allons vous faire
 » venir d'Argos la plus belle fille d'Agamem-
 » non, et nous vous la donnerons en mariage.
 » A condition que votre rare valeur nous ren-
 » dra maître de Troie. Venez donc sur nos
 » vaisseaux, afin que nous dressions les ar-
 » ticles; nous ne sommes pas indignes d'avoir
 » un gendre comme vous. Après cette raillerie
 » amère, Idoménée le traînoit par les pieds;
 » Azius vint l'arracher de ses mains, etc. »

Iliade, Livre XIII. Quelle horreur! dit César, insulter ainsi un ennemi vaincu, mourant!... Peut-on rien imaginer de plus cruel et de plus lâche! Comment Madame Dacier peut-elle excuser une semblable barbarie?... — Homère veut bien convenir que cette raillerie est amère, et Madame Dacier ne la trouve qu'*héroïque et plaisante*. Voici sa remarque

» Homère a mêlé ici, avec beaucoup d'art,
 » des railleries qui partent d'un courage *héroïque*,
 » et qui sont très-capable d'allumer le
 » courage des combattans qui les entendent,
 » et de *divertir* le Lecteur tranquille qui les
 » lit. D'ailleurs, Homère *relève encore par-là*
 » le caractère d'Idoménée, en faisant voir qu'au
 » milieu du plus grand danger, il ne laisse

(b) Il avoit promis à Priam de repousser les Grecs, et Cassandre devoit être le prix de ses services.

» pas de conserver sa gaieté ordinaire ; ce qui
» est la marque d'un grand courage... »

— Est-il possible que Madame Dacier ait fait imprimer un pareil jugement ! — Votre étonnement est fondé. En effet, il ne faut ni penser, ni raisonner, ni écrire ainsi, quoiqu'on sache le Grec. Finissons cet examen par ce passage qui me tombe sous la main. Ménélas terrasse Pisandre ; ensuite lui mettant le pied sur l'estomac, il lui adresse un discours aussi long qu'insultant : des *paroles pleines de fiel*, ajoute Homère ; et Madame Dacier, en parlant de ce discours, dit *qu'on y trouve la force, la convenance, la justesse et la brièveté...* (a)

— Mais, maman, Madame Dacier avoit donc un bien mauvais cœur ?... — Au contraire, elle avoit une très-belle ame... — Elle manquoit donc absolument d'esprit et de bon sens ?...

— Point du tout, elle avoit certainement un mérite supérieur... — Mais comment a-t-elle pu écrire des choses si révoltantes ?... — Elle étoit égarée par l'enthousiasme, c'est-à-dire, par la passion ; elle savoit parfaitement le Grec, par conséquent elle sentoit mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade, et son admiration pour Homère lui ôtoit cette impartialité si estimable et si rare, sans laquelle un Ecrivain ne peut ni persuader, ni instruire. — Cela prouve bien encore, maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se *passionner* que pour la vertu, puisque les autres passions peuvent rendre si aveugles. Maman,

(a) On pourroit citer du même Ouvrage une infinité de traits semblables, le Livre XXI est dans ce genre un des plus révoltants.

comment faut-il faire pour conserver toute sa vie une parfaite impartialité ? — Il faut entretenir et fortifier au fond de notre cœur un sentiment si naturel qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement ; *l'amour de la justice et de la vérité*. Il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse, on voit bien, on juge sainement ; on rend sans effort justice à ses ennemis : s'ils ont des talens et du mérite, on en convient, et même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable. . . — Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, maman, que je n'aurois pas un *grand plaisir* à louer quelqu'un qui me haïroit. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exiter une admiration générale, et fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur et de votre esprit ? — Qui pourroit être insensible à cela ? . . . — Eh bien, je suppose que vous n'êtes plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis ; je suppose que vous en avez un dont l'aversion pour vous est bien reconnue ; vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes, la conversation tombe sur votre ennemi ; on se permet beaucoup de médisances à son égard ; vous vous taisez : de la médisance à la calomnie, le passage est facile et prompt : on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi ; on donne des conjectures absurdes pour des faits ; on dénature les faits mêmes en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit et des talens, on lui refuse le sens commun, etc. Alors vous prenez la parole ; et guidé par *l'amour de la justice et de la vé-*

rité, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance, on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous ! il faut dire de bonnes raisons, il faut justifier votre ennemi, ou vous ne passerez que pour un hypocrite : mais vous prouvez votre générosité par des raisonnemens solides et sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la surprise et l'admiration ; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudissemens : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Mais de quel front oseroit-il encore se déchaîner contre vous ? Il ne peut désormais témoigner de l'aversion pour vous qu'en se rendant odieux et méprisable... — Ah, je voudrois être assez grand pour avoir un ennemi, afin de le louer et de le défendre ! — Ne vous laissez donc point d'admirer l'utilité de la vertu ; voyez quel fruit on en retire, quels succès flatteurs elle procure ! O combien l'homme s'épargneroit d'embarras et de peines s'il vouloit constamment ne consulter qu'elle !

Maman, vous n'avez point d'ennemis ?... — Je me flatte que vous êtes bien sûr que je ne hais personne ? — Oh, certainement ! — La Religion et l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement ; ainsi vous croyez bien qu'il n'a jamais souillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avois des ennemis... — Est-il possible !... — Mais je ne les crois pas bien ardens, et je suis sûre que dans quelques

quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affoiblit et finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée... — Puisque vous avez des ennemis, maman, ils ne vous connoissent donc pas... — En effet, j'ose croire que s'ils connoissoient le fond de mon cœur, ils cesseroient de me haïr... — Mais il est impossible qu'ils puissent dire du mal de vous?... — Du moins ils ne m'accuseront pas d'être une mauvaise mère, ou d'être intrigante, ou d'afficher une noblesse de sentimens démenti par mes actions et par ma conduite; je suis tranquille à cet égard...

Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité un il y a quelque tems dans une de nos Veillées. — Je me flatte que cette personne n'étoit pas l'héroïne de l'histoire... — L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous aie jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a fourni... — Oh, maman! et nous aurons pleuré sans doute?... — Oui, beaucoup; et moi aussi, en vous contant ce trait dont je ne parlerai jamais sans enthousiasme. — Dans ce moment nous admirions, nous aimions une personne qui a de l'aversion pour vous! cette idée me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûre que cette personne ne vous aime pas? — Jugez-en vous-même : elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans, elle venoit sans cesse me consulter, me confier ses secrets, me demander des démarches, des sollicitations que je n'aurois certainement pas faites pour mon propre intérêt : nous n'avions d'ailleurs nul rapport

de société. Sa situation intéressante, le désir que j'éprouvois de lui être utile, voilà les seuls rapports qui existassent entre elle et moi. Elle ne venoit jamais me voir que pour me demander un service ; je ne l'écoutois que pour entendre le détail de ses affaires. Je ne parlois d'elle que pour solliciter une grâce. Le succès couronna mon zèle, j'obtins successivement dans cet espace de huit ans tout ce qu'elle m'avoit chargé de demander. A cette époque un événement nous sépare. Au bout d'un an je la revois. Elle semble à peine me connoître ; je ne trouve plus en elle qu'une étrangère ; et bientôt j'apprends, avec quelque surprise, qu'elle étoit devenue mon ennemie... — Quelle ingratitude... — Je n'en ai pas moins de plaisir à citer un trait d'elle dont je vous parlois tout-à-l'heure ; et voilà l'esprit de justice et d'impartialité que je desire vous inspirer. Mais revenons à vos lectures.

Je me flatte que vous renoncez au projet de lire seul l'Iliade ?... — Oui, maman. On m'avoit dit qu'on permettoit cette lecture à tous les enfans de mon âge, et que les remarques étoient fort instructives. J'ai vu l'année passée mon cousin Frédéric lire l'Iliade et l'Odyssée à ses récréations ; c'est pourquoi je vous demandois la même permission : mais puisqu'il y a tant de mauvais principes dans cet ouvrage, j'aime mieux ne le lire qu'avec vous, parce que vous me ferez sentir toutes les conséquences des choses dangereuses qu'on y trouve. — En général, il est bien peu d'Ouvrages que vous puissiez lire seul sans danger... — Mais un livre d'histoire, à pré-

sent, maman, que je sais juger les actions. . .
— Vous avez lu tous les Abrégés si utiles et si estimables, faits principalement pour la jeunesse et pour l'enfance (a), quelle Histoire desirez-vous à présent? . . . — L'Histoire de Malthe. . . — L'Abbé de Vertot est un Historien agréable; mais ses jugemens ne sont pas toujours justes et conformes aux principes d'une saine morale, il s'en faut bien. . . — Choisissez donc vous-même, maman, le livre que vous me donnerez. — Vous me promettez toujours de lire lentement et avec réflexion, et de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu? . . . — Oui, maman. — Eh bien, je vais vous donner un Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, en deux volumes, qui me paroît clair et fort bien fait.

Deux jours après, César dit à sa mère qu'il étoit choqué d'un passage qu'il venoit de lire dans le livre qu'elle lui avoit prêté. Voyons, reprit Madame de Clémire, lisez-moi ce passage. Le voici, dit César.

» Les François furent défaits à Azincourt
» par Henri V; il y fit tant de prisonniers,
» que, pour pouvoir sûrement faire face aux
» ennemis qui menaçoient encore, il fallut
» mettre à mort ceux que le sort avoit déjà
» livrés (b) ».

Eh bien, qu'est-ce qui vous choque dans ce passage? . . . — Mais, maman, l'Historien ressemble à Homère; il conte cette cruauté

(a) Par M. l'Abbé Millot.

(b) Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre, 2 gros vol. Voyez vol. premier, page 75.

comme une chose toute simple et même indispensable. Il ne fait ensuite nulle réflexion là-dessus, ainsi il semble approuver cette barbarie. A ces mots, Madame de Clémire embrassa son fils. Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant; en lisant vous avez réfléchi, vous avez consulté votre cœur et votre raison, et ce n'est qu'ainsi que la lecture peut être utile. Cette manière de conter un trait atroce est en effet bien révoltante. Que diriez-vous donc de l'Ouvrage que je lis maintenant, et dans lequel on trouve ce portrait de Frédegonde?

» Frédegonde répara le défaut de sa naissance par tant de qualités éminentes, qu'on est tenté de dire d'elle, que si elle n'est pas née dans l'élévation des premiers rangs, elle méritoit d'y naître. Elle est une de ces Héroïnes qui ne sont pas obligées de rougir des fautes du sort... La grandeur de son génie la fit régner presque sans partage sur ce Prince (Chilpéric), etc. (a) ». Peut-on parler ainsi d'une femme abominable, qui a commis tant de crimes!... Croiroit-on que c'est là le portrait d'un monstre, l'opprobre de son sexe, et l'exécration de la postérité!... L'Auteur la loue beaucoup de son adresse. Elle savoit, dit-il, *triompher de tous ses ennemis*. Mais par quels moyens? Par la trahison et par le meurtre. Toute son adresse consistoit à faire empoisonner ou assassiner ceux qu'elle craignoit. Mais demain, mon

(a) Mémoires Historiques-Critiques et Anecdotes de France, tome I, page 70. Cet Ouvrage est intéressant et plein de recherches curieuses.

fils, je vous lirai dans l'Histoire de Charlemagne (a) le vrai portrait de Frédegonde. Nous lirons aussi dans un autre ouvrage du même Auteur, le récit de la bataille d'Azincourt (b); et vous serez, je l'espère, charmé de cette lecture. — Maman, vous aimez beaucoup les Ouvrages de cet Auteur?... — Oui, parce qu'on y trouve une véritable philosophie, du sentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite, la morale la plus pure, des jugemens toujours justes; enfin, tous les grands résultats que doit offrir l'histoire: d'utiles leçons pour les hommes, et sur-tout pour les Rois (c). — Maman, connoissez-vous l'Auteur?... — Je ne l'ai pas vu quatre fois dans ma vie. — Maman, pourquoi ne me donnez-vous pas ses ouvrages? — Je veux que nous les lisions ensemble, afin que vous n'en perdiez rien, que rien ne vous en échappe, et que vous sentiez tout. Ainsi je vous donnerai d'autres ouvrages pour vos lectures particulières; et, je vous le répète, lisez toujours avec la plus grande attention; pesez bien

(a) Par M. Gaillard.

(b) Histoire de la Querelle de Philippe de Valois, etc.

(c) Je n'ai guère entendu dire d'un Historien, qu'il eût du *sentiment*. Cet éloge ne semble convenir qu'aux ouvrages d'imagination; mais ceux de l'Auteur cité par Madame de Clémire justifient cette expression. Il me paroît impossible de les lire sans être souvent attendri jusqu'aux larmes. Lisez, entr'autres, toute l'Histoire de la Pucelle d'Orléans. *Histoire de la Querelle de Philippe de Valois, tome III.* Le beau portrait de St. Louis. *Histoire de la Rivalité, etc.* Celui d'Henri IV. Tout le récit de la bataille de Pavie, *Histoire de François I.*

les réflexions et les jugemens de l'Auteur. J'insiste beaucoup sur ce point, parce qu'il est d'une extrême importance : car en prenant cette habitude, la lecture formera véritablement votre cœur et votre esprit ; et par la suite aucun livre, quel qu'il soit, ne pourra être dangereux pour vous. Au-lieu que si vous lisiez sans réflexion, vous prendriez insensiblement une foule d'idées fausses, et la lecture, loin de vous éclairer et de vous instruire, ne pourroit qu'affoiblir votre raison, ébranler vos principes, et peut-être même vous corrompre. L'Abbé qui vint chercher César, interrompit cette conversation. Le soir on reprit les *Veillées*, et Madame de Clémire conta l'histoire suivante.

P A M É L A ,

ou l'heureuse Adoption.

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivoit dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissoit, ne voyant que ses parens et ses amis. Félicie chaque jour s'applaudissoit de son bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation et de l'étude, une ame douce et sensible. Elle ne connut jamais la haine, elle abhorroit la vengeance, elle savoit aimer : il n'est point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin, personne ne dédaigna jamais plus sincèrement le faste et la fortune.

Cependant, les filles de Félicie commençoient à sortir de l'enfance. Camille, l'aînée, atteignoit à peine sa quatorzième année, lors-

que Félicie, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laisser, elle ne pouvoit l'établir, qu'en obtenant pour elle des graces et des places. Le parti le plus avantageux à tous égards s'offroit pour Camille; Félicie ne devoit pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il doit influer sur tout le reste de sa vie. Son éducation n'est qu'ébauchée, et reste à jamais imparfaite... Mais, maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne est bien née, elle sera toujours soumise et obéissante comme avant son mariage; ainsi sa mère pourra perfectionner son éducation... — Il faudra que cette jeune personne ait bien de l'esprit et de la raison, pour conserver la même application avec ses maîtres, en s'entendant appeler *Madame*. D'ailleurs, ne sera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrompre ses études toutes les fois que son mari viendra dans sa chambre? — Mais si ce mari aime les talens. — A quatorze ans, on n'a point encore de talens qui puissent être agréables aux autres; ainsi vous sentez combien la crainte d'ennuyer son mari, et le plaisir de s'entretenir avec lui, doivent nuire aux études et retarder les progrès. Mais revenons à notre histoire.

Camille, peu de tems après son mariage, tomba dangereusement malade. Félicie éprouva des inquiétudes, qui, réunies aux veilles et aux insomnies, causèrent une altération dans

sa santé dont elle se ressentit long-tems après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut s'attaquer, les Médecins lui ordonnèrent les eaux de Bristol. Elle fut obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, et elle partit pour l'Angleterre avec Natalie sa seconde fille, qui étoit alors dans sa treizième année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'assurer d'une maison. Aussi en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un logement d'autant plus désagréable qu'il n'étoit séparé que par une cloison, d'un autre appartement occupé par une Angloise malade, et dans son lit depuis deux mois. Félicie, qui savoit parfaitement l'Anglois, questionna son hôtesse sur sa voisine, et elle apprit que cette malheureuse Angloise se mouroit de la consommation. Elle étoit veuve : son mari, jeune homme, d'une naissance distinguée, avoit été déshérité par ses parens, pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant, il n'avoit pu laisser à sa femme qu'une petite pension viagère, circonstance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdoit avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse termina ce récit par l'éloge de Pamela (c'étoit le nom de l'enfant), et elle assura Félicie qu'il n'existoit pas une plus charmante petite créature. Cette histoire intéressa vivement Félicie, et toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine et de son enfant.

Félicie et sa fille habitoient la même cham-

bre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées. Natalie dormoit profondément, sa mère commençoit à s'assoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire qu'elle entendit dans la chambre de l'Angloise malade, la réveilla en sursaut. Elle prête une oreille attentive, et distingue des gémissemens. Alors se rappelant que la malade n'avoit pour la servir qu'une femme-de-chambre et une garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne sera pas inutile. Elle se lève précipitamment, prend sa lampe de nuit, et sort doucement, afin de ne pas réveiller Natalie; elle traverse une garde-robe où couchoit sa femme-de-chambre; en passant, elle lui recommande de ne point quitter Natalie, ensuite elle entre dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte, Félicie entend des accens entrecoupés de sanglots, elle avance en tremblant.... Tout-à-coup une femme-de-chambre, en pleurs, s'élance hors de la chambre, en s'écriant : *C'en est fait ! Elle n'est plus !*.... O Ciel ! dit Félicie, et j'accourois pour vous offrir des secours !... Elle vient d'expirer, reprit la femme-de-chambre. O mon Dieu, que deviendra sa malheureuse fille ? J'ai moi-même quatre enfans, comment pourrois-je me charger de cette infortunée ?... Où est-elle, cette enfant ? interrompit vivement Félicie.... Hélas ! Madame, l'innocente n'est pas en âge de connaître son malheur ! Sait-elle seulement ce que c'est que la mort ?... Elle chérissoit sa pauvre mère... car jamais enfant ne fut plus sensible... Mais elle dort paisiblement dans la même chambre où sa mère vient de ren-

dre le dernier soupir!.... A ces mots, Félicie frémit : Juste Dieu ! s'écria-t-elle ; ah , venez , arrachons cette enfant d'un lieu si funeste ! En disant ces mots , Félicie se précipite vers la chambre , elle entre... Pour approcher du berceau de l'enfant , il falloit passer à côté du lit de la malheureuse Angloise. Félicie tressaille et s'arrête. Elle fixe un instant ses yeux remplis de pleurs sur ce triste et touchant objet. Ensuite , se mettant à genoux : O mère infortunée ! dit-elle , quelle a dû être l'horreur de vos derniers momens !... Vous laissiez votre enfant sans appui , sans secours !... Ah , du sein de l'éternité , j'aime à le croire , vous pouvez encore , et me voir et m'entendre !... Je me charge de votre enfant , je ne lui laisserai point oublier celle qui lui donna la vie ; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Etre suprême. En achevant ces paroles , Félicie se leva ; et avec une émotion égale à son attendrissement , elle s'approcha du berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie d'une main tremblante , l'écarte doucement , et découvre l'innocente petite orpheline. Félicie contemple avec ravissement sa beauté , sa figure angélique et touchante. L'enfant dormoit profondément ; à côté du lit funèbre de sa malheureuse mère , elle goûtoit paisiblement les charmes du repos ! La sérénité de son front , la candeur de sa physionomie , qu'un doux sourire embellissoit encore , la fraîcheur et l'éclat de son teint formoient avec sa situation un contraste aussi frappant que pathétique. Hélas ! dit Félicie , comme elle dort ! Dans quel moment et dans quel lieu !... Aimable et malheureuse enfant ,

en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mère... Mais du moins l'humanité t'en donne une autre; oui, je t'adopte, oui, tu retrouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mère! Allons, continua Félicie, en s'adressant à la femme-de-chambre, aidez-moi à transporter chez moi ce berceau. La femme obéit avec joie, et l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée; inquiète et troublée, elle accourt au-devant de sa mère, qui lui dit en entrant dans la chambre : Approchez Natalie, je t'apporte une seconde sœur, viens la voir et me promettre de l'aimer. Natalie vole auprès du berceau, elle se met à genoux pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conte, en peu de mots, tout ce qui lui est arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triste récit, elle regarde tendrement la petite Pamela, en l'appellant sa sœur; elle voudroit être au lendemain pour l'entendre parler, et pour l'embrasser mille fois. Enfin, il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reste de la nuit : mais peut-on désirer le sommeil quand c'est le souvenir d'une bonne action qui nous en prive.

A sept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Aussi-tôt que les fenêtres furent ouvertes, Pamela se réveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'apercevant, parut surprise, et puis, la regardant fixement, elle sourit et lui tendit les bras. Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyoit à la sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles); elle se per-

suada qu'elle en voyoit les effets dans les douces caresses de la petite Paméla, qui lui inspiroit déjà une affection si tendre, et elle l'en aima davantage encore. Cependant, bientôt Paméla demanda sa mère. Ce nom de mère dans sa bouche attendrit vivement Félicie : Votre maman, dit-elle, n'est plus ici... A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la consoler. Ah, dit Félicie, laissez-lui cette affliction touchante ! j'avois besoin de voir couler ses pleurs ; songez à sa situation, Natalie, et vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée, elle se mit à genoux, et fit tout haut ses prières ; Félicie tressaillit en lui entendant dire : *Mon Dieu, rendez la santé à maman !* Ne faites plus cette prière, dit Félicie, car votre maman ne souffre plus... Elle ne souffre plus, s'écria Paméla ; ô mon Dieu, je vous en remercie !... Ces paroles déchirèrent l'ame de Félicie : O mon enfant ! interrompit-elle, ne dites que les prières que je vous dicterai : dites : *Mon Dieu, daignez faire le bonheur de maman.* Paméla répéta cette prière avec autant de ferveur que d'attendrissement. Ensuite, se retournant du côté de Félicie, et la regardant d'un air timide et ingénu : Permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grâce de rejoindre bientôt maman ? En achevant ces mots, elle s'aperçut que les yeux de Félicie se remplissoient de larmes ; elle se leva, et fut se jeter à son cou en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que sa voiture étoit prête ; elle prit sa petite Paméla dans ses bras, et suivie de Natalie, elle sor-

tit, monta en voiture, et partit pour Bath (a). Elle ne revint à Bristol qu'au bout de quinze jours ; et ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison.

Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla : la douceur angélique, la sensibilité, la reconnoissance de cette enfant lui faisoient goûter délicieusement le fruit de ses bienfaits. Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre et retourna en France ; toute sa famille, ainsi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impossible de la voir sans s'intéresser à elle, et de la connoître sans l'aimer. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, et lui conta l'histoire de la malheureuse Angloise qui lui donna le jour. Ce triste détail fit verser à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut cessé de parler, elle se jetta à ses pieds, lui dit tout ce que la reconnoissance et la plus vive tendresse pourroient inspirer de touchant et de sublime à la personne de vingt ans la plus sensible. Telle étoit Paméla ; son ame l'élevoit sans cesse au-dessus de son âge. Lorsqu'elle parloit de ses sentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines et délicates, et une foule de mots heureux et touchans que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive et profonde répandoit une grace inexprimable sur toutes les actions de Paméla ; elle donnoit à sa douceur un charme

(a) Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

qui pénétrait l'ame , elle embellissoit sa figure. On voyoit mille fois Pamela avant de savoir si ses traits étoient réguliers , si elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de sa physionomie intéressante , ingénue ; on ne remarquoit que l'expression céleste de son visage. On ne pouvoit ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avoit de grands yeux bruns , de longues paupières noires. On ne disoit rien de ses yeux ; on ne parloit que de son regard. Elle avoit toute l'envie de plaire et d'obliger que donne un bon naturel ; elle étoit attentive , généreuse , complaisante , sincère autant que naïve. Enfin , on trouvoit en elle des qualités et des agrémens dont la réunion est bien rare. Elle avoit de la finesse , de la franchise et de l'ingénuité. Elle étoit aussi gaie que sensible , aussi vive que douce. Les seuls défauts qu'eut Pamela venoient même de cette extrême vivacité , qui jamais ne lui causa le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût , mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même-tems sa douceur , son respect , et sa tendresse pour Félicie. Pamela , beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité et de son étourderie , perdoit sans cesse tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle se promener , elle ôtoit son chapeau pour mieux courir ; et rentrant dans la maison toujours en courant , elle oublioit le chapeau qui restoit sur le gazon. Après avoir travaillé , l'empressement d'aller jouer ne lui permettoit ni de rassembler son *dez* , ses aiguilles , son étui , ni de les serrer ; elle se levoit précipi-

amment, le sac à ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, Pamela sautoit par dessus et disparoissoit en un clin-d'œil. On étoit charmé de la voir courir dans les champs et dans un jardin ; mais on lui défendoit de courir dans la maison. Pamela, avec le plus grand desir d'obéir, oublioit continuellement cette défense ; elle tomboit régulièrement trois ou quatre fois par jour, et laissoit à toutes les portes des lambeaux de robes et de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations et de pénitences, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans ses poches et dans son sac à ouvrage, et cet examen journalier contribuoit à rendre Pamela moins étourdie. Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitoit les poches de Pamela, elle n'y trouva point ses ciseaux. Pamela, grondée et questionnée, répondit que du moins ses ciseaux n'étoient pas perdus puisqu'elle savoit où ils étoient. Et où sont-ils, demanda Félicie ? Maman, répondit Pamela, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur... — Comment, à terre ? Et pourquoi les avez-vous laissés là ? — Maman, j'étois dans ce cabinet, je me mouchois ; en tirant mon mouchoir, mes ciseaux sont tombés de ma poche : dans ce moment, j'ai entendu votre sonnette, aussi-tôt je me suis mise à courir pour venir dans votre chambre... --- Quoi, sans prendre le tems de ramasser vos ciseaux?... — Oui, maman, pour vous voir plutôt... — Mais, vous saviez bien que je vous demanderois compte de vos ciseaux, et que je vous

gronderois en ne les trouvant pas... — Maman... je n'ai pas pensé à cela, je n'ai pensé qu'à vous, qu'au plaisir de vous voir. Pamela, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, et elle rougit. Félicie la regarda fixement et d'un air sévère, et elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur et le peu de vraisemblance du récit de Pamela, persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Pamela venoit de mentir. Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle, je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire; sortez sans repliquer. A ce terrible discours, Pamela, baignée de larmes, joint les mains, et tombe aux genoux de Félicie, sans proférer une seule parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, et l'accabla de reproches. Pamela, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le silence, et n'exprimoit sa douleur que par ses sanglots et ses gémissemens. Félicie étoit à la campagne, elle sortit pour aller à la Messe; et au-lieu d'y mener Pamela comme à l'ordinaire, elle chargea sa femme-de-chambre de l'y conduire, et la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la Chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, et vit enfin arriver Pamela, qui, les yeux rouges et remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La femme-de-chambre lui dit de ne pas rester là avec les domestiques, et d'avancer. La triste Pamela répondit d'une voix basse : *Cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité

toucha Félicie , elle fit signe à Paméla d'approcher , qui pleura de joie en reprenant la place à côté de Félicie. Après la Messe , la femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. Paméla , dit-elle , n'avoit point menti... Comment , interrompit Félicie ? Non , Madame , reprit la femme-de-chambre ; elle m'a prié de descendre avec elle dans le cabinet , et nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avoit dit. O ma charmante Paméla , s'écria Félicie , en la prenant dans ses bras ! Et tu te laissois accuser , maltraiter sans rien dire pour ta justification ? — Ma chère maman , vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombois à mes genoux , tu paroissais me demander pardon ! — Je dois toujours demander pardon quand maman est fâchée contre moi. Quand elle me gronde j'ai sûrement tort. — Mais j'étois injuste. — Non , ma bienfaitrice , ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi. — Qui pourroit ne pas adorer une enfant capable d'un semblable attachement , qui prouve une soumission si touchante , une douceur si enchanteresse ?

Paméla souffrit beaucoup de ses dents de sept ans. Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie , pour pouvoir la mieux soigner , la fit coucher tout ce tems dans sa chambre. Paméla , voyant l'inquiétude de Félicie , cherchoit à lui cacher ses souffrances. Elle avoit des insomnies cruelles. Félicie se relevoit souvent , la prenoit dans ses bras , lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Elle conjuroit Félicie de se coucher

promptement. Dormez , maman , disoit-elle ; votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre respiration que vous êtes endormie , je souffre mille fois moins.

- Il n'est point de sentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla , même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion et de l'éducation. A peine se souvenoit-elle de l'Angleterre ; elle chérissoit trop Félicie pour ne pas aimer la France ; mais elle savoit qu'elle étoit Angloise , et elle conservoit pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux , qu'elle n'auroit pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour , (elle avoit huit ans) Félicie écrivoit , et Paméla jouoit tranquillement à côté de sa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre ; tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute et s'écrie : *Voilà peut-être l'annonce d'un avantage sur les Anglois !* En disant ces mots , ses regards tombent sur Paméla , et sa surprise est extrême en la voyant pâlir , rougir et baisser les yeux. Dans ce moment plusieurs personnes entrèrent dans la chambre , on vint avertir que le dîner étoit servi. Paméla paroissoit toujours tremblante et troublée. Félicie voulant absolument lire au fond de son ame : Il faut , dit-elle , savoir pourquoi on a tiré le canon ? Je me flatte encore que nous avons battu les Anglois... A peine Félicie achevoit-elle ces paroles , que Paméla fondant en larmes , se précipite à ses pieds. O maman ! s'écria-t-elle , pardonnez-moi de pleurer. Je n'aime pas moins les François... Mais je suis née en Angleterre !... Ce mouvement si sin-

gulier pour son âge, toucha profondément Félicie. Ame pure et sensible, dit-elle, un instinct touchant et sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison ! En croyant commettre une faute, tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères cet intérêt si tendre ! Aime les François, tu le dois ! Mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. Ces paroles ranimèrent Paméla, et la pénétrèrent de joie, et le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci : *Mon Dieu, faites que les Anglois et les François ne se haïssent plus, et qu'ils ne se fassent jamais de mal.* Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère et tendre. Certaine que Dieu la voyoit et l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de fautes sans lui en demander pardon avec les larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à Félicie : Dieu, disoit-elle, pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en maman ? D'ailleurs, une faute me pèse tant quand maman l'ignore ! et puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ce qu'on aime ! . . . Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Paméla, elle l'embrassera mille fois, et ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire . . . s'il est possible. Après ces réflexions, Paméla voloit dans les bras de sa mère, et elle y trouvoit le prix de sa candeur et de son af-

fection. Ne pouvant se séparer de Félicie , préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle , même sans lui parler ; établie dans sa chambre , tandis que Félicie lisoit , écrivoit , ou faisoit de la musique , Paméla s'amusoit en silence et sans faire le moindre bruit , dans la crainte de troubler Félicie. De tems en tems cependant , elle se levoit doucement , et sur la pointe des pieds , elle s'approchoit de Félicie , elle l'embrassoit , et puis elle retournoit à sa place. Plus d'une fois , quittant brusquement ses joujoux , elle fut se précipiter , en pleurant , dans les bras de Félicie. Au-lieu de jouer , disoit-elle , je pensois à vous , maman , à vos bienfaits... En parlant ainsi , Paméla tomboit aux pieds de sa bienfaitrice , elle embrassoit ses genoux , elle les arrosoit de larmes ; et avec l'expression passionnée et toute l'énergie du sentiment et de la reconnoissance , elle se rappelloit tout ce qu'elle lui devoit.

Une enfant si extraordinaire et si attachante , ne pouvoit être par la suite une personne médiocre ; aussi Paméla à dix-sept ans , justifiait-elle toutes les espérances que son enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'instruction , des talens agréables , et toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avoit point d'ouvrages qu'elle n'eût appris et qu'elle ne sût faire. Elle pouvoit également se passer de brodeuse , de lingère et de marchande de modes. D'ailleurs , elle dessinoit bien , elle peignoit parfaitement des fleurs , elle jouoit supérieurement de la harpe , talent charmant et précieux pour elle , parce qu'elle le devoit uniquement à sa mère , qui avoit été sa seule

maîtresse de harpe. Paméla aimoit la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avoit une écriture charmante; et pour son style on n'avoit pas eu de peine à le former. Avec une ame si délicate et si sensible, pouvoit-elle écrire sans goût, ou manquer de force et d'imagination? elle avoit conservé l'ingénuité et toutes les graces de son enfance, des manières caressantes, une gaieté franche et communicative, et cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avoit été de s'exercer à courir et à sauter, elle jouissoit d'une excellente santé; elle avoit, avec des traits délicats et une taille mince et légère, une force étonnante. Il étoit impossible de la surpasser à la course; personne ne marchoit mieux qu'elle et ne dansoit de meilleure grace. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne se démentit jamais. Comme Sydonie elle travailloit souvent en secret pour les pauvres; elle méritoit l'éloge charmant qu'un Auteur célèbre a fait d'une Reine infortunée, et sur-tout des femmes en général; on pouvoit dire de Paméla *qu'elle montrait ces vertus douces et bienfaisantes que la philosophie enseigne aux hommes, et que la nature donne aux femmes* (a).

Natalie, plus âgée que Paméla de sept ans, étoit dans le monde depuis quelques années, ainsi que sa sœur Camille; elle faisoit le bonheur de sa mère par sa tendresse pour elle, sa conduite et sa réputation; enfin, ces trois objets si chers et si dignes de l'être, Camille,

(a) M. Gaillard, Supplément à l'Histoire de la Rivalité.

Natalie , Paméla rendoient Félicie la plus heureuse personne de la terre. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avoit une jeune belle-sœur nommée Alexandrine , et qui par ses vertus , ses talens et ses charmes , faisoit les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur , que d'abord on ne jugea pas dangereuse , Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les Provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette mère , aussi vertueuse que tendre , consentit à se séparer de sa fille , à supporter les fatigues d'un triste voyage et les peines d'une longue absence , pour suivre une belle-fille à laquelle ses soins devenoient nécessaires. Hélas ! elle emportoit du moins des espérances consolantes ; mais elle les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine.... Enfin , les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir... Félicie instruite par sa mère de ces douloureux détails , cherchoit encore à s'abuser lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N.... ce. ... Septembre 1782.

» Elle existe encore !... mais peut-être ;
» hélas ! quand vous recevrez cette lettre !...
» O ma fille ! que deviendra votre malheureux frère... que deviendrai-je moi-même
» avec sa douleur et la mienne ?... et je suis
» à deux cents lieues de vous !... Cette créa-

» ture angélique que nous allons perdre , nous
» ne la connoissons qu'imparfaitement : une
» vie tranquille et fortunée telle qu'étoit la
» sienne , ne pouvoit faire briller aux yeux
» des autres les vertus sublimes qu'elle pos-
» sède. . . . Vous n'avez point d'idée de son
» courage , de sa piété , de sa patience , de
» sa parfaite résignation. Je vous ai mandé
» qu'elle s'abusoit sur son état ; j'étois dans
» l'erreur. Elle étoit éclairée même en par-
» tant de Paris ; elle le dit alors en secret à
» sa femme-de-chambre ; je tiens ce détail de
» Julie elle-même ! . . . Pour adoucir l'horreur
» de notre situation , l'infortunée vouloit du
» moins nous persuader qu'elle conserve l'il-
» lusion que nous avons perdue : mais hier
» elle s'est trahie avec moi. Nous étions tête-
» à-tête ; elle m'a dit qu'elle desiroit recevoir
» ses Sacremens le surlendemain , et qu'elle
» me conjuroit de l'annoncer à son mari avec
» les précautions et les ménagemens nécessai-
» res , pour qu'il n'en fût point allarmé. En-
» suite elle est tombée dans une profonde rê-
» verie. Afin de l'arracher à ses réflexions ,
» j'ai repris la parole : j'ai dit que je vous
» écrirois ce matin. A ces mots elle a paru
» vouloir me dire quelque chose , et je me
» suis apperçue qu'elle balançoit. J'ai serré sa
» main dans les miennes , en lui demandant si
» elle desiroit me donner une commission pour
» vous ? Oui , m'a-t-elle répondu. J'ai une
» inquiétude qui me tourmente , et la voici :
» *Vous savez* , a-t-elle continué , *qu'à treize*
» *ans j'ai eu le malheur de perdre ma mère ; on*
» *me mit alors au Couvent : peu de jours après*
» *une pauvre femme me fit demander au parloir ;*

» elle étoit paralytique, et m'apprit que ma mère,
 » pendant les deux dernières années de sa vie,
 » l'avoit fait subsister. J'embrassai cette malheu-
 » reuse femme en pleurant; depuis ce tems, je
 » prends soin d'elle. Daignez, maman, pour-
 » suivit-elle avec émotion, daignez recomman-
 » der cette femme à ma sœur, et lui dire de ma
 » part que mon amitié l'en charge. Julie vous
 » donnera son adresse, et, de grace, envoyez-la
 » demain à ma sœur. Je n'ai pu répondre à ce
 » discours que par des larmes. Elle m'a baisé
 » la main avec une expression déchirante....
 » Dans ce moment, cette petite chienne que
 » vous lui connoissez, et qu'elle aime tant,
 » Zémire, a voulu monter sur son lit. Je l'ai
 » prise sur mes genoux. Votre sœur s'est pen-
 » chée pour la baiser. Pauvre Zémire! a-t-elle
 » dit : Maman, vous aimez les chiens, je vous
 » la donne.... promettez-moi de la garder tou-
 » jours.... Vous saurez, ma fille, apprécier
 » de tels traits. Au moment de tout quitter,
 » penser à tout! n'oublier rien!... A vingt-
 » quatre ans, belle, heureuse, jouissant d'une
 » réputation sans tache, prête à se séparer
 » pour toujours du mari le plus aimé, d'un
 » enfant charmant, d'une tante chérie qui
 » fut à la fois pour elle une bienfaitrice gé-
 » nèreuse et l'amie la plus aimable!... Enfin,
 » en consommant le plus douloureux sacrifice,
 » conserver une humanité si touchante! en
 » s'occupant du soin vertueux d'assurer un sort
 » à l'infortunée dont elle étoit le seul appui;
 » en vous léguant sa pauvre femme (a), s'oc-
 » cuper

(a) Ce legs honorable rappelle celui d'Eudamidas. Voyez *Annales de la Vertu*, tome I, page 340.

» cuper encore des petits détails dont une lé-
» gère maladie suffiroit pour distraire tout
» autre, ne pas même oublier son chien!...
» Ah, comment ne pas admirer une bonté si
» prévoyante, un courage si héroïque!....
» Adieu, ma fille, je vous envoie la seule
» consolation que je puisse vous offrir dans
» ce moment, c'est l'adresse de la pauvre
» femme, qu'il vous sera bien doux de voir
» et de soigner ».

Aussi - tôt que Félicie eut lu cette lettre, elle sortit sur-le-champ, et suivie de Paméla, elle monta en voiture, et fut dans la rue du *Fauxbourg Saint-Jacques*. C'étoit où demouroit la pauvre femme, nommée *Madame Busca*, et qu'on n'appelloit dans son quartier que *la sainte Femme*. L'étonnement de Félicie et de Paméla en la voyant et en l'écoutant fut égal à la pitié mêlée d'admiration qu'elle leur inspira. Cette malheureuse femme paralytique avoit les jambes et les mains entièrement desséchées. Ses doigts horriblement allongés paroissoient disloqués, et avoient perdu toute forme humaine. Son visage n'offroit rien de hideux, mais il étoit d'une maigreur et d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvoit ni soulever, ni tourner la tête; elle la portoit inclinée sur sa poitrine, et dans cet affreux état depuis dix-sept ans, elle avoit cependant conservé toute sa connoissance et toute sa raison. Elle couchoit dans une grande chambre proprement arrangée; un Ecclésiastique, d'une figure vénérable, étoit assis à côté de son lit. Félicie, en entrant, dit qu'elle étoit la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots, la pauvre femme leva les yeux au ciel, et dans le même

moment son visage se couvrit de larmes. Ah, Madame, s'écria-t-elle, quel Ange vous avez pour sœur!... Elle est bien jeune, et il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout!.... Si vous saviez, Madame, quels soins j'ai reçus d'elle... — Elle venoit souvent vous voir? ... — Avant son mariage, comme elle ne pouvoit sortir du couvent, je me faisois porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandoit la permission de passer la grille, afin d'être avec moi dans la même chambre; elle m'apportoit mon déjeuner qu'elle avoit préparé elle-même. Je ne peux pas me servir de mes mains, c'étoit elle qui me faisoit manger, et avec une bonté, une amitié!... Enfin, Madame, savez-vous la plus grande pénitence que pouvoit lui donner sa bonne? c'étoit de lui dire : *Demain vous ne ferez pas manger Madame Busca ; ce sera moi qui la servirai toute seule.* Alors elle devenoit obéissante comme un mouton. Elle me faisoit toujours l'honneur de m'appeller sa mère, et elle vouloit que je l'appellasse ma fille : eh bien, quand je voyois que la bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appellois *Mademoiselle*. Cette chère enfant ne tenoit pas à cela, les larmes lui rouloient dans les yeux, et elle alloit aussi-tôt demander pardon à sa bonne... Vous pleurez, Mesdames, poursuivit la bonne femme ; que seroit-ce donc si je vous disois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage. Une jeune et charmante Dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique comme moi!.... Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, et sou-

vent elle me lisoit un chapitre des saints Évangiles. . . . Vous savez , Madame , comme elle chante divinement. Un jour je la priai de chanter. Je ne sais , dit-elle , que de vilaines chansons mondaines qui ne plairoient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau Cantique. En effet , quatre ou cinq jours après , elle vint me chanter plusieurs Noël's d'une beauté ! . . . En vérité , Madame , je croyois voir , je croyois entendre un Ange ! . . . Une autre fois elle apporta sa harpe , et elle en joua pour moi plus de deux heures. . . . Mais , ce n'est pas tout , Madame ; vous voyez l'état où je suis , il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont aussi douloureux qu'ils sont déformés , et que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles. . . Si ce n'étoit , Madame , pour vous faire connoître votre digne sœur , je n'oserois vous faire un semblable détail. . . . Ah , parlez , interrompit vivement Félicie , en versant un ruisseau de larmes , parlez. . . Eh bien , Madame , reprit la femme , l'humanité chrétienne de ce cher Ange est telle , qu'il n'y a point de services que je n'aie été forcée d'accepter d'elle. Par exemple , puisque vous l'ordonnez , je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très-grande souffrance , à moins d'une extrême adresse ; et voilà le soin dont elle se chargeoit régulièrement. . . Sûrement , Madame , vous aurez remarqué ses petites mains si blanches et si délicates ; mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme ! . . . Après avoir prononcé ces mots , la femme s'arrêta , et ses larmes recom-

mencèrent à couler. Félicie et Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, et demanda à la pauvre femme si elle n'avoit besoin de rien. La femme la remercia; et la jeune fille sortit. Alors l'Ecclésiastique, qui étoit toujours resté au chevet du lit de la femme, prit la parole, et s'adressant à Félicie : Madame, dit-il, apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne qui offroit ses services à Madame Busca, est la fille d'une de ses voisines; et toutes les autres voisines de Madame Busca sont aussi obligées. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange sa chambre, une troisième se charge de lui apporter de la lumière, et d'entretenir son feu; enfin, Madame, l'esprit de charité de votre respectable sœur semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est vrai que l'exemple de cette jeune et vertueuse Dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle si louable... Ah, dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!... En effet, Madame, reprit l'Ecclésiastique, ce que vous venez d'entendre, et l'objet qui est sous vos yeux, méritent bien d'inspirer de semblables sentimens.... Cette femme malheureuse! si vous connoissiez, Madame, sa piété et la sublimité de sa résignation!... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux; ce corps desséché et sans mouvement est couvert de plaies et d'ulcères.... J'épargne à votre sensibilité des détails que vous n'entendriez pas sans frémir.... Ah, l'infortunée! s'écria Félicie; eh

quoi, ne peut-on soulager ses souffrances, n'est-il point de remèdes ? . . . — Non, Madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir ; mais admirez-la d'autant plus qu'elle ne se trouve point à plaindre. . . . — Ah, se peut-il ! . . . Oui, Madame, reprit la femme, non-seulement j'accepte avec résignation ces maux passagers ; mais je les endure avec joie. . . Eh, comment peut-on s'en étonner ? . . . Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel ! nos récompenses seront proportionnées à nos mérites. Quelle reconnaissance je dois à Dieu de m'avoir mise dans une situation où je puis avoir un mérite continuél à ses yeux, celui de souffrir sans me plaindre ; dans une situation où rien ne peut me distraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité ! . . . Oh, que mes maux me sont chers ! ils ont expié les fautes de ma jeunesse, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens ! . . . Le monde n'existe plus pour moi ; il ne peut plus ni me séduire, ni me corrompre, ni me perdre : mon ame n'habite plus cette terre étrangère, elle est déjà unie à son créateur. . . . Mon Dieu, je vous vois, j'entends votre voix paternelle, elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me soumettre sans murmure, elle me promet à ce prix une couronne immortelle ! . . . O mon Dieu ! je vous obéis avec transport, j'adore vos décrets, je bénis ma destinée, et je ne la changerois pas pour le sort le plus brillant de l'univers. En parlant ainsi, cette femme s'exprimoit avec autant de force que de sentiment : le son de sa voix n'annonçoit plus

l'état de foiblesse et d'épuisement où la réduisoient ses souffrances ; ses yeux naturellement éteints et languissans , brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie et Paméla l'écoutoient et la contemploient avec ravissement. Eh bien , Madame , dit l'Ecclésiastique , auriez-vous pu croire que dans un semblable état , il fût possible de se trouver heureuse ? Cette femme , qui bénit sa destinée , que deviendrait-elle sans la Religion ? Quelle seroit l'horreur de sa situation si elle pouvoit douter des vérités éternelles dont elle est pénétrée ? . . . Ah ! l'Athée barbare autant qu'insensé , qui cherche à faire des prosélytes , que pourroit-il répondre à cette femme , lorsqu'elle lui dirait : *Vous voulez m'arracher l'unique consolation qui me reste , et que je puisse goûter ! vous voulez me plonger dans le plus affreux désespoir ! . . . Cruel , voyez mes maux , voyez mon courage , ma patience , ma résignation ; voyez le calme de mon ame , et frémissez de votre horrible dessein !*

Félicie applaudit à la justesse de cette réflexion ; ensuite elle se leva et quitta la femme , en se promettant bien de revenir la voir aussi souvent que ses occupations et ses devoirs pourroient le lui permettre. Félicie et Paméla ne s'entretinrent tout le reste du jour que d'Alexandrine et de la *sainte femme*. Comment se peut-il , disoit Paméla , que jamais ma tante ne nous ait parlé de cette femme ? Voilà , reprit Félicie , ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une bonne action , alors on est tenté de s'enorgueillir des efforts qu'il en coûte ;

mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien , au-lieu de s'admirer soi-même , on se dit : Je ne mérite pas d'éloges, je n'ai fait que suivre mon inclination et les mouvemens de mon cœur... Avez-vous jamais vu un avare se décider à faire un présent ? C'est toujours avec une pompe et une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière , et combien il en tire de vanité. En effet , elle lui coûte tant , qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez , au contraire , avec quelle noble simplicité une personne généreuse sait donner. C'est ainsi que les ames communes tirent vanité de leurs bonnes actions , parce que les trouvant pénibles , elles y attachent un mérite extrême : tandis que les grandes ames sont préservées de cet orgueil par leur élévation même , et par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête et vertueux. Cette réflexion , dit Pamela , devrait bien faire aimer la modestie , ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil , et à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable , puisqu'une conduite différente ne sert qu'à déceler la petitesse de leur ame , et leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien , Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort d'une belle-sœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée , et que les détails contés par la *sainte femme* lui avoient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement , elle en ressentit une profonde douleur. Elle alla chercher la *sainte femme* ; elle goûta la triste consolation de pleurer avec

elle, et d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéressante et vertueuse Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes soins, et alloit régulièrement chez elle deux fois la semaine. Il y avoit près d'un an qu'elle remplissoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit imposés à cet égard, lorsqu'un matin qu'elle étoit chez la sainte femme, et qu'à genoux devant son fauteuil, elle lui lavoit les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, et un homme de cinquante ans, d'une figure imposante et noble, parut, et après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le spectacle qui s'offroit à ses regards. . . Paméla étoit à genoux, elle tenoit les jambes desséchées de la pauvre femme, et les essuyoit. Dans cette attitude, elle avoit la tête penchée, et ses longs cheveux retombant sur son visage en cachoient une partie. . . Au bruit que fit l'inconnu, elle leva la tête. En l'appercevant, elle fit un mouvement de surprise; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage, et rendit plus intéressante encore sa figure et son action. Elle se retourna vers une femme-de-chambre Angloise qui l'avoit accompagnée, et la gronda un peu en Anglois d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Aussi-tôt que Paméla eut cessé de parler, l'inconnu transporté, s'écria en Anglois : *Grace au Ciel, cet Ange est une compatriote. . .* L'étonnement de Paméla fut extrême, et son embarras s'accrut aussi lorsqu'elle vit l'inconnu s'approcher, prendre une chaise et s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressoit d'envelopper les jam-

bes de la bonne-femme afin de s'en aller, l'inconnu reprit la parole : Céleste créature ! dit-il, ô qui n'a pas contemplé ce tableau, n'a qu'une imparfaite idée de l'impression que peuvent produire la jeunesse et la beauté ! Après cette exclamation, l'inconnu cessa de parler, regardant fixement Paméla. Il étoit tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'apercevoir de l'embarras et de l'étonnement que causoit sa présence. Enfin, Paméla se leva, elle dit adieu à la femme ; ensuite, passant devant l'inconnu, elle lui fit une profonde révérence, et sortit précipitamment, laissant l'inconnu tête-à-tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure, Paméla retourna chez la femme ; et cette dernière conta que l'inconnu étoit resté près d'une heure avec elle, et qu'il lui avoit fait mille questions sur Paméla ; qu'il avoit voulu savoir son nom et celui de la personne qui l'avoit élevée. Le soir même, Félicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, et qui étoit conçue en ces termes :

» Madame, prêt à retourner en Angleterre,
» je ne puis me résoudre à partir sans prendre les ordres de la personne généreuse qui
» a daigné adopter une orpheline *Angloise*.
» L'aimable Paméla fait trop d'honneur à sa
» patrie et à l'éducation qu'elle vous doit, Madame, pour ne pas inspirer le plus vif intérêt à un Anglois qui n'est pas indigne de
» jouir du bonheur de contempler de près la
» vertu. J'ai cinquante ans ; ainsi, Madame,
» j'ai le droit de vous dire sans détour, que
» le spectacle dont j'ai été témoin il y a quelques jours, a fait sur mon cœur la plus pro-

» fonde impression. La charmante Paméla à
» genoux , et lavant les pieds de cette mal-
» heureuse femme paralytique , ne s'effacera
» jamais de mon souvenir. On m'a dit qu'elle
» avoit des parens en Angleterre qui refu-
» soient de la reconnoître : daignez me con-
» fier le secret de sa naissance , je vous offre
» pour elle les services et le zèle du père le
» plus tendre ».

Je suis , avec respect , etc.

CHARLES ARESBY.

Ah , maman , s'écria Paméla , après avoir lu ce billet , ne voyez point cet Anglois. Vous êtes tout pour moi ; ne cherchez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée : je suis à vous , que manque-t-il à mon bonheur !... Mais , mon enfant , reprit Félicie , si vos parens vous reconnoissoient , vous auriez un nom , un état... — Vous me donnez le doux nom de fille , vous me permettez de vous consacrer ma vie , que pourrois-je encore désirer ? — Laissez-moi recevoir cet Anglois ; j'avoue que son admiration pour ma Paméla me donne le desir de le connoître. Il sait apprécier mon enfant ; quel titre auprès de moi ! Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. A cette condition , Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglois , et dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens , M. Aresby renouvella ses offres de services , et conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que

Paméla elle-même s'opposoit à cette confiance. M. Aresby soupira. Je perds, dit-il, avec chagrin, l'espoir de lui être utile. Du moins, Monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnoissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma chère et généreuse bienfaitrice, une félicité qui remplit tous les desirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. A ces mots, M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, et se retournant vers Félicie : Je pars, dit-il, sur la fin de cette semaine, oserois-je espérer, Madame, que vous daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir ?... Félicie interrompit M. Aresby, pour lui promettre de lui écrire, et pour lui demander son adresse. Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, et je voyage souvent : mais si vous voulez bien, Madame, adresser vos lettres à Londres sous l'enveloppe de Madame *Selwin*, elles me parviendront sûrement. A ce nom de *Selwin*, Félicie s'émut, et Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardoit Félicie, remarqua sa surprise, et lui demanda si Madame *Selwin* avoit l'avantage d'être connue d'elle ? Je connois son nom, répondit Félicie. Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien... — Comment ?... — Oui, Madame ; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvoit obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille ; je suis veuf depuis dix ans, et je n'ai point d'enfans... Aviez-vous un frère, demanda Félicie avec une extrême émotion ? Hélas, Madame, répondit M. Aresby, j'en ai

eu deux, et je les ai perdus ! Madame Selwin est veuve du second, et le troisième... — Et bien, Monsieur ?... — Ah, Madame, cet infortuné, égaré par une passion funeste, méconnut l'autorité paternelle... il fut déshérité... Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours... Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe... J'étois absent alors... un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon second frère... Elle avoit laissé une fille, je formai le projet de chercher cette enfant et de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir ; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenoit d'elle, que la malheureuse petite orpheline n'avoit survécu que de quelques mois à sa mère ; cet homme ajouta qu'il n'avoit revu sa femme que six mois après la mort de ma belle-sœur, et que déjà l'enfant n'existoit plus... En prononçant ces paroles, M. Aresby s'aperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont son visage étoit baigné. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenoit une de ses mains dans les siennes, et serroit tendrement cette main tremblante !... Tout-à-coup, Paméla éperdue, se lève, et s'avancant d'un pas chancelant vers M. Aresby : Oui, dit-elle, je dois me faire connoître au frère de mon père... Juste Ciel ! s'écrie M. Aresby, en se précipitant vers elle... Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule et se jette dans les bras de Félicie. O ma mère ! dit-elle, en versant un torrent

de pleurs, ma bienfaitrice ! c'est à vous seule que j'appartiens ! gardez votre enfant ! ne l'abandonnez point !... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort !... En achevant ces mots, Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie, ses yeux se ferment, elle s'évanouit... Félicie, hors d'elle-même à cette vue, baigne de pleurs le visage de Paméla ; elle appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connoissance, elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains : O Paméla ! lui dit-il, bannissez des craintes insensées et qui m'outragent ! Je n'ai ni le droit ni le desir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice ; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie !... Ah, s'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si long-tems déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice !... A ce discours, Paméla embrassa Félicie avec transport, et elle exprima sa joie et sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grace, cette sensibilité passionnée qui la caractérisoient. Félicie fut chercher une cassette qui contenoit les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby lut des lettres et différens papiers que la femme-de-chambre de Madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme, ayant reçu alors quelques présens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avoit supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparôitroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de

retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avoient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre qu'il s'établit en France. Paméla sut mériter ses bienfaits par son attachement et sa reconnoissance. Elle ne quitta jamais Félicie, et le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier et le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, la Baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de *Veillée*. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla ; on admira le caractère de l'héroïne, et sur-tout sa sensibilité : on convint que la reconnoissance est la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avoit inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles ames, celle qui excite le desir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé et de l'heureuse influence qu'avoit eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, et du pouvoir de la Religion qui sait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, et les seules consolations qui puissent faire supporter sans murmure pendant dix-huit ans le comble des misères humaines (a).

(a) Madame Buscà, qui vit encore (au mois d'Août 1783) est depuis dix-huit ans dans l'état qu'on a dépeint.

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la Baronne se leva, et on fut se coucher. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires ; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade ; et tous les soirs, en sortant de table, on alloit se promener dans le jardin jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisoit admirer à ses enfans la beauté des cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le desir de connoître les constellations ; et l'étude du globe céleste, qui, jusqu'alors, avoit été fort négligée, devint tout-à-coup un des amusemens favoris de l'après-midi. César, sur-tout, s'en occupa avec ardeur, et parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en apperçut et lui en parla : Quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie ? Il est vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions ; mais elles pourroient s'appliquer de même à l'orgueil fondé sur l'instruction et les talens : une personne véritablement instruite, ne cherche point à faire parade de sa science : un mérite qui ne peut être ni douteux, ni disputé, n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit et n'être qu'un sot ; et chacun en s'abusant à cet égard, sait cependant qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque foible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions et le desir de montrer de l'esprit. Mais on sait positivement si on

est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose de fait. Si on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté ; quand il le seroit, on ne s'en embarrasseroit guère, une accusation ne trouble que foiblement lorsqu'on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention et de véritable pédanterie, (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux-Esprits que parmi les Savants. Mais les demi-Savants ne sont que trop communément tourmentés du désir d'en imposer sur leur instruction ; à la faveur de quelques connoissances superficielles, ils voudroient persuader qu'ils en ont de profondes, et ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, et que l'amour-propre qui la donne devroit au contraire en préserver. Voilà ce qui existe en général, et ce qui suffit pour inspirer du moins le désir de paroître modeste. Cependant, on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant : mais cet exemple est bien rare, et même je ne croirai jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Enfin, l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agrémens et les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse et l'usage du monde ? A savoir s'oublier soi-même, à s'occuper des autres, à saisir les occasions de les faire valoir ; à leur témoigner le désir de les obliger, de leur plaire ; à leur montrer de la douceur,

de la complaisance et des égards ; à persuader sur-tout qu'on se compte pour rien : puisqu'il faut paroître surpris et reconnoissant des attentions les plus simples , et des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble et très-obéissant Serviteur*. Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquable : *Je vous supplie de ne pas prendre garde à moi (a).* . . . *Je vous supplie de me traiter avec plus de bonté. . . Auriez-vous la bonté de. . . Oserois-je vous prier de. . . etc. (b).* Et quand on reçoit des éloges , il faut nécessairement les écouter en riant , y répondre en plaisantant , les prendre pour des *moqueries* , ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité se fait remarquer dans les actions. Il

(a) Il est même à remarquer que cette phrase , toute humble qu'elle est , n'est cependant guère employée que par une personne qui parle à ses inférieurs ; car le raffinement de la politesse (qui est toujours un raffinement d'humilité) trouve dans cette phrase *d'égal à égal* , je ne sais quoi d'impératif , et un certain ton de supériorité qui ne plairait pas aux personnes délicates sur ce point.

(b) Il faut remarquer encore que la manière de demander une chose qui annonce le plus le doute de l'obtenir , est toujours la manière la plus polie , parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les phrases suivantes : *Donnez-moi*. Voilà le ton impératif. *Ayez la bonté de me donner* , est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la bonté* , etc. Il n'y a rien d'impératif dans cette phrase , elle est encore plus honnête que la précédente : *Auriez-vous la bonté de me donner* , etc. annonce un doute plus marqué ; aussi cette manière de s'exprimer est-elle infiniment plus polie que les autres.

faut sans cesse céder la meilleure place , passer le dernier , et avoir toujours l'air de l'étonnement , et se confondre en remerciemens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable , étoit d'imposer à chaque individu qui la compose l'obligation de cacher son amour-propre et d'affecter la plus grande modestie : vous concevez donc qu'il est impossible d'avoir une véritable politesse en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne sauroit dissimuler. Le son de la voix , les manières , les gestes , la physionomie , tout le décele. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable , puisqu'on ne peut le déguiser.

Mais , maman , dit César , avec de l'esprit on sait du moins réprimer assez son orgueil pour ne rien dire de ridicule ? — Point du tout ; car l'orgueil rend absurde , il ôte absolument le jugement , et fait oublier toutes les bienséances. Enfin , il n'y a point de folies et de sottises qu'il ne puisse faire-dire. Je vais vous en citer un exemple assez remarquable. Charles Dumoulin (a) étoit un fameux Jurisconsulte. On le consultoit de toutes

(a) Il naquit à Paris en 1500 , d'une famille noble et alliée à la-Reine Elisabeth d'Angleterre du côté de Thomas de Boulen , Vicomte de Rochefort , aïeul maternel de cette Princesse. Son livre sur l'Edit de Henri II contre les *petites dates* , lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit son tombeau dans le cimetière de Saint-André-des-Arcs. *Causes célèbres* , tome V.

les Provinces du Royaume, et les tribunaux s'écartoient rarement de ses décisions, qui avoient plus d'autorité au Palais que les arrêts même. Mais il ternit toute cette gloire par un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il s'appelloit lui-même le *Docteur de la France et de l'Allemagne*, et il écrivoit à la tête de toutes ses consultations, cette phrase : *Moi, qui ne cède à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre...* Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion et du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. César fut frappé du résultat de cette conversation, et il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de Madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir. Ils lui prouvèrent que les histoires des Veillées, et l'exemple de Sydonie avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline et Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme, qui habitoit un village voisin, étoit prête d'accoucher. Elles imaginèrent de faire elle-mêmes la layette de son enfant. César et le Vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant; et en outre César, aidé du menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison, on le livra à Caroline et à Pulchérie, qui, sur-le-champ, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augus-

tin et Morel, sous la direction du menuisier, travaillèrent à l'armoire; et quand tout fut prêt, les ouvriers et ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre paysanne. J'y consens, dit Madame de Clémire; mais, comment ferez-vous, il y a une demi-lieue d'ici chez la femme? — Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, si vous le permettez. — Volontiers, répondit Madame de Clémire. Ah, maman, s'écria Pulchérie, souffrez que nous portions notre layette sur des ânes... De tout mon cœur, reprit Madame de Clémire; et moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, et nous partirons ensemble demain matin, après le déjeuner. Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables. On conçoit en effet combien il est doux de pouvoir réunir au plaisir de faire une bonne action; celui d'aller en charrette et sur des ânes!

Caroline, Pulchérie, César et Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Les paysans qui devoient fournir les ânes et la charrette, eurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline et Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainsi partagée en deux parts, afin que l'ouvrage de l'une ne fut pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de rose et bleue* ne fut pas négligé, et qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans étoient réveillés avant le jour.

On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeûna à la hâte, et enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes et la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline et Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermoient la layette. Elles avoient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchoit à côté d'elles. César s'établit dans sa charrette; il s'assit sur son armoire avec Augustin et Morel; et jamais vainqueur dans son char de triomphe n'eut un maintien plus fier, et un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'Abbé donnoit le bras, se plaça entre ses deux filles de manière à pouvoir causer avec elles, et l'on partit dans cet ordre. Malgré le désir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaieté la plus franche rendoit la conversation aussi bruyante qu'animée. On chantoit, on crioit avec d'autant plus de liberté, qu'on y étoit excité par Madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit entendre la marche long-tems avant de la voir : les éclats de rire, les chants et les cris l'annonçoient au loin; et plus d'une fois dans sa course elle attira des prés voisins sur sa route les jeunes filles qui filoient à l'ombre des saules, et les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne cessa que lorsqu'on aperçut la cabane de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère; une émotion douce succéda à la gaieté; et quand on arriva à la porte de la

maison, les enfans étoient aussi silencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart-d'heure auparavant. On met pied à terre ; deux hommes prennent l'armoire, et, suivis de César, de Morel et d'Augustin, ils entrent les premiers dans la chaumière. Caroline et Pulchérie se saisissent de leurs-corbeilles, et avec un battement de cœur d'une force inexprimable, elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent, et promit de revenir voir la femme quand elle seroit en couches. Cette pauvre paysanne montra une joie et une reconnaissance qui pénétrèrent Madame de Clémire et ses enfans.

En revenant au château, on ne parla que d'elle, on s'en entretint encore tout le reste du jour ; et Madame de Clémire dit à ses enfans : Souvenez-vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les passions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? C'est qu'elles arrachent à l'ennui ; c'est qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, souffrir et même se perdre, que s'ennuyer : mais les passions ne procurent qu'une agitation pénible, que des jouissances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoisonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisirs et de félicité. Eh, si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle ! Rappelez-vous, mes enfans, la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme ; le charme des conversations dont elle étoit l'objet ; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle ; l'activité que vous ins-

piroit cette intéressante occupation ; l'agitation où vous étiez hier , le moment charmant du départ , la gaieté folle du voyage ; rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie en appercevant la chaumière , l'attendrissement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme , et soyez bien sûrs que jamais les passions n'ont produit des plaisirs si piquans et un semblable bonheur. D'ailleurs , les plaisirs que les passions peuvent faire goûter ne sont que des illusions dangereuses et fragiles , qu'il faut nécessairement perdre , et qui , en se dissipant , laissent un vuide affreux dans l'ame , des souvenirs importuns , et souvent des regrets amers. Au-lieu de cela , qu'elle satisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas ! Quels doux souvenirs vous restent ! Quels éloges flatteurs vous avez su mériter !

A ces mots , les trois enfans embrassèrent leur mère , en lui protestant qu'ils étoient pénétrés jusqu'au fond du cœur de la justesse de ces réflexions ; et qu'ils étoient sûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans sa tendresse et dans la vertu. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder une grâce : il lui demanda la permission de tenir sur les fonts de baptême , avec une de ses sœurs , l'enfant dont la femme accoucherait. Vous êtes bien jeune , dit Madame de Clémire , pour être parrein... — Mais , maman , j'ai vu des enfans plus jeunes que moi... — Je le sais , et je ne puis approuver cet usage. Car enfin , devenir le parrein d'un enfant , c'est en quelque manière l'adopter , et cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable , que la Religion la consacre... — Maman , appre-

nez-moi quelles sont les obligations d'un parrein ; je vous promets de les remplir toutes. — On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms ; à s'occuper de son établissement ; à le tirer de la misère s'il y tombe ; enfin , à lui donner toujours tous les secours dont il a besoin... — Ah , maman , à présent , j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrein d'un enfant , puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions !... — Eh bien , j'y consens... Et , qui de nous sera la marreine , s'écrièrent à-la-fois Caroline et Pulchérie ? Cet honneur , reprit Madame de Clémire , appartient à l'aînée ; mais je vous promets , Pulchérie , que vous serez aussi marreine l'été prochain. A cette assurance tout le monde fut content , et pour que rien ne manquât à la satisfaction qu'avoit procurée cette agréable journée , le soir on reprit les Veillées , et la Baronne conta l'histoire suivante.

OLIMPE ET THÉOPHILE ,

ou les Herneutes.

Sur les bords de la Vézère on voit encore aujourd'hui dans le fond du Limousin un vieux château , qui n'est remarquable que par son air antique , et la beauté de sa situation. Environné de prairies remplies de bestiaux , il est bâti sur le penchant d'une colline de laquelle on découvre la rivière , et en perspective la jolie ville d'Uzerche , qui forme à cette distance un point de vue aussi singulier qu'agréable (a). C'est dans cette solitude que
le

(a) La petite ville d'Uzerche est bâtie sur un rocher

le Baron de Soligny , veuf depuis plusieurs années , s'occupoit uniquement de l'éducation d'un fils unique et chéri. Le Baron avoit passé dans le monde toute sa jeunesse : né avec de l'ambition , la nécessité , beaucoup plus que le penchant , le fixoit dans sa retraite. Ayant dissipé une partie de sa fortune , et perdu les brillantes espérances qui l'avoient si long-tems séduit , il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui , quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour la philosophie : il se croyoit désabusé , il n'étoit qu'abattu et découragé. Cependant il avoit de la sensibilité , il chérissoit son fils ; et Théophile , (c'étoit le nom de cet enfant) eût été digne par les vertus qu'il annonçoit de tenir lieu de tout à son père , et de faire le bonheur de sa vie. Le Baron avoit pour amie intime une de ses voisines , nommée Euphrasie. Théophile , voyant presque tous les jours la jeune Olimpe , nièce d'Euphrasie , prit pour elle des sentimens que son père vit naître avec plaisir. Olimpe étoit orpheline et sans fortune ; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux , et le Baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à

cher escarpé , au pied duquel coule la rivière de la Vézère. On remarque dans cette ville qu'il n'y a point d'habitant qui n'ait la vue de la rivière de sa maison ou de son jardin , & que chaque maison vue en perspective paroît être un petit château à l'antique avec des tourelles et des pavillons couverts d'ardoises. Cette ville est à cent lieues de Paris. *Limoges*, sur la *Vienne*, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

laisser tout son bien à sa nièce. Olimpe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le Baron s'expliqua sans déguisement avec Euphrasie ; et le même jour Olimpe et Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après, on signa les articles ; Euphrasie prit avec plaisir l'engagement de laisser toute sa fortune à une nièce qu'elle avoit élevée, et qu'elle aimoit uniquement.

Théophile, au comble de ses vœux, attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour son mariage ; rien ne manquoit à son bonheur. Il étoit aimé, il le savoit : en présence de son père et d'Euphrasie, il avoit obtenu d'Olimpe un aveu si nécessaire à sa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile et l'aimable Olimpe devoient s'unir pour jamais, lorsqu'Euphrasie tomba malade, et le cinquième jour de sa maladie, le Baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un testament par lequel il instituait le Baron son légataire universel. Cet événement, qui rendoit le Baron possesseur d'une fortune considérable, le forçoit à partir sans délai pour Paris. Il étoit impossible de conclure le mariage d'Olimpe et de Théophile avant son départ. Euphrasie, depuis deux jours, n'avoit plus sa tête, ainsi elle ne pouvoit signer le contrat de mariage. Théophile, obligé de suivre son père, montra une douleur si vraie et si touchante, que le Baron, pour en adoucir l'amertume, conjura la

triste Olimpe de lui écrire. C'est un père , ajouta-t-il , qui vous en prie , et c'est à votre époux que vous écrivez. Olimpe promit en pleurant , *de donner des nouvelles de sa tante.* Le Baron , de son côté , s'engage à ne rester que six semaines à Paris , et le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris , le Baron prit possession d'un magnifique hôtel , et d'un riche héritage. Sa maison fut bientôt remplie d'une foule d'amis intimes , dont il avoit été entièrement oublié pendant plus de douze ans. Le Baron se dit d'abord : *C'est ma fortune , c'est un bon souper qui rassemble cette troupe de lâches déserteurs.* Mais bientôt l'amour-propre , qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire , sut lui persuader qu'il ne devoit qu'à son mérite les marques d'intérêt et les soins dont il étoit l'objet ! Théophile , jetté tout-à-coup dans un monde si nouveau pour lui , ne goûtoit aucun des plaisirs qu'on s'empressoit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olimpe , il attendoit avec la plus vive impatience l'effet de ses promesses : elle avoit promis de lui écrire , et cependant cette lettre si passionnément désirée n'arrivoit point ! Enfin , le Baron reçoit des nouvelles du Limousin ; on lui mande qu'Euphrasie n'est plus , et qu'étant morte sans avoir recouvré sa connoissance , et sans avoir fait de testament , la malheureuse Olimpe se trouve réduite à une petite pension qui suffit à peine à sa subsistance , et qu'elle s'est retirée à Tulle (a) dans un

(a) C'est une ville considérable du Bas-Limousin , située en partie sur une montagne , au confluent

couvent. A cette nouvelle, Théophile conjure son père de terminer promptement ses affaires, afin de partir pour le Limousin : il ajoute que les malheurs d'Olimpe la lui rendent encore plus chère, s'il est possible. Le Baron parût approuver ses sentimens, et lui promet de hâter son départ. Théophile sur-le-champ écrivit à Olimpe la lettre la plus touchante et la plus tendre, et il finissoit en lui protestant qu'il seroit à ses pieds avant qu'un mois fut écoulé. Théophile n'avoit pas été surpris qu'Olimpe, dans les derniers momens de sa douleur, ne lui eût point écrit; mais quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore reçu de nouvelles d'Olimpe, il se livra aux plus cruelles inquiétudes. Le Baron le consolait un peu, en l'assurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ses affaires. Enfin, un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit seul enfermé dans sa chambre, le Baron vint le trouver, et s'asseyant auprès de lui d'un air grave : J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olimpe. A ces mots, Théophile transporté, veut saisir une lettre que tenoit son père. Un moment, dit le Baron, modérez cette impatience, je n'ai rien d'heureux à vous annoncer... — Ciel ! Olimpe est-elle malade ?... — Non, elle jouit d'une santé parfaite... Mais elle n'est plus digne de vous... — Elle ! Olimpe ! non, il est impossible... — Ecoutez ce que m'écrit un homme respectable, et dont l'austère probité vous est connue. En disant ces paroles,

des rivières de Saïent et de Corèze, dans un pays plein de montagnes et de précipices; elle est à cent quatorze lieues de Paris.

le Baron montre à son fils l'écriture et la signature d'un vieux Gentilhomme du Limousin, dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le Baron lut l'article de la lettre qui concernoit Olimpe, et qui étoit conçu en ces termes :

» Puisque vous me demandez la vérité avec
 » tant de confiance, je dois vous la dire sans
 » déguisement. Je vous avoue que la jeune
 » personne en question se conduit avec une
 » imprudence préjudiciable à sa réputation. Elle
 » avoit pris d'abord à la mort de sa tante un
 » parti très-sage, celui de se retirer dans un
 » couvent; mais elle en est sortie au bout de
 » quinze jours, pour aller demeurer chez une
 » de ses amies qu'elle voyoit autrefois à Uzer-
 » che, et qui, mariée depuis deux ans, ha-
 » bite une petite terre aux environs de Tulle.
 » Cette amie n'a pas vingt ans, et malheu-
 » reusement elle a été l'objet de plusieurs his-
 » toires fâcheuses qui ne la font pas regarder
 » de bon œil dans la Province. Enfin, elle
 » a un frère, jeune homme présomptueux,
 » dont la société ne sauroit convenir à une
 » jeune Demoiselle attachée à sa réputation.
 » Au reste, tout ceci ne tire point encore à
 » conséquence. On ne doute pas que la nièce
 » de la vertueuse Euphrasie n'ait des princi-
 » pes honnêtes et solides. On n'attribue sa
 » démarche inconsidérée qu'à son innocence
 » même, au manque d'expérience, et à l'in-
 » différence condamnable de son tuteur, qui
 » la laisse maîtresse absolue de toutes ses ac-
 » tions. Mais si vous écrivez à ce sujet, Mon-
 » sieur et cher ami, je suis certain qu'on se
 » rendra sur-le-champ aux justes représenta-

» tions que vos engagemens vous donnent le
» droit de faire ; et tout sera réparé si la jeune
» Demoiselle retourne promptement dans son
» couvent ; car je puis vous assurer que jus-
» qu'ici on ne voit dans sa conduite que de
» l'étourderie , et une imprudence bien excu-
» sable à son âge , etc. »

Cette lettre déchira le cœur de Théophile. Agité, troublé par la jalousie, il voyoit dans le frère de l'amie d'Olimpe un rival dangereux. Cependant, il dissimula l'inquiétude qui le dévorait, il affecta de montrer la plus grande sécurité. Mais ce n'est pas tout, lui dit son père, la lettre que vous venez de lire est d'un homme circonspect, qui ne dit pas tout ce qu'il pense. En voici une autre de mon intendant, qui s'explique sans aucun détour, et qui me mande que vous avez un rival : qu'Olimpe ne peut ignorer une passion connue de tout le monde, qu'elle l'autorise en restant chez son amie, et qu'enfin le jeune homme s'est vanté publiquement qu'Olimpe lui avoit sacrifié toutes vos lettres... — C'est un imposteur ! s'écria Théophile : je ne croirai jamais qu'Olimpe soit capable d'une telle perfidie !... Elle est inconstante, reprit froidement le Baron ; mais elle n'est point perfide, elle ne cherche pas à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres, ni aux miennes : ce silence explique assez son changement... Non, interrompit Théophile, je ne me laisserai point abuser par de fausses apparences... Olimpe est innocente... elle est calomniée, je dois la venger ; mon père, laissez-moi partir, je meurs ici : souffrez que j'aille m'expliquer avec elle ; je veux l'entendre, je

veux punir l'audacieux.... le monstre qui ose flétrir sa réputation !...

En parlant ainsi le malheureux Théophile versoit un torrent de larmes : l'excès de sa douleur ne déceloit que trop sa jalousie. Son père qui lisoit facilement tout ce qui se passoit dans son ame, parut le plaindre et s'attendrir. Envoyons, dit-il, un courier à Tulle, il portera votre lettre, et il attendra la réponse. Si cette réponse ne vous satisfait pas, je vous permettrai alors de partir ; mais accordez-moi ce délai. Théophile, quoiqu'à regret, y consentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il instruisit Olimpe de tout ce qu'on disoit contre elle. Un seul mot, ajoutoit-il, pourra vous justifier. Restez, si vous voulez, chez votre amie ; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement sacré qui nous lie, et je serai le plus heureux des hommes.

Le Baron approuva cette lettre, et la fit partir sur-le-champ. Enfin, ce courier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience, ce courier, dépositaire de la destinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit se coucher ; il entend claquer un fouet : il tressaille ; il vole chez son père. Un instant après, le courier entre dans la chambre. Eh bien, s'écrie Théophile, avez-vous une réponse ? — Oui, Monsieur. — Eh, donnez ! — Monsieur, elle n'est pas pour vous.... — Comment ?... — Elle est pour M. le Baron. En disant ces paroles, le courier remet au Baron une cassette et une lettre, et il sort. Que signifie ceci, dit le Baron d'un air surpris ?... Que peut renfermer cette cas-

sette ? Théophile ne répondit pas ; il étoit immobile et tremblant , et n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence , le Baron brise le cachet , déploie la lettre , et lit tout bas. Théophile , les yeux fixés sur le visage de son père , frémit en voyant l'étonnement et l'indignation qui s'y peignent. O Ciel ! s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée , que vous mande-t-elle ? Ah , mon fils , reprit le Baron , armez-vous de courage ! Mais , que dis-je ? Vous n'en aurez pas besoin ; pourriez-vous regretter un objet si méprisable ! ... A ces mots , Théophile pâlit , il tomba dans un fauteuil ; et prenant la fatale lettre que lui présenta son père , ses yeux se remplirent de larmes en reconnoissant l'écriture et la signature d'Olimpe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit ?

» Puisqu'on me laisse maintenant la liberté
 » de disposer de mon sort , je dois , Mon-
 » sieur , vous déclarer sans détour que l'o-
 » béissance seule m'obligeoit à former des
 » nœuds qui n'auroient pu faire mon bonheur.
 » Cet aveu nous dégage l'un et l'autre. J'ai
 » l'honneur , Monsieur , de vous renvoyer les
 » présens que ma chère et respectable tante
 » m'ordonna d'accepter ! ... Recevez , Mon-
 » sieur , l'assurance de l'attachement respec-
 » tueux avec lequel je suis , etc. OLYMPE ».

Après avoir lu cette lettre , Théophile garda un instant le silence ; ensuite regardant son père d'un air égaré : Je me vengerai , dit-il ; oui , je me vengerai . . . — Et comment ? — Comment ! juste Ciel ! j'ai un rival . . . il mourra ! . . . — Sans doute vous avez un rival aimé ; mais que vous importe ? ne devez-vous pas

mépriser et oublier à jamais une femme indigne de vous ! — Oui , je la méprise , je la hais ; je l'oublierai sans peine : je serois , en effet , le plus vil des hommes , si je conservois pour elle le moindre sentiment.... La perfide ! sous des traits si doux , avec cet air d'innocence et de candeur , cacher une ame si fausse !... — Encore une fois , elle ne vous a point trompé ; elle ne vous aime pas , elle le déclare sans déguisement... — Elle m'aimoit , elle me l'a dit... Mon père , j'en suis certain , elle m'a aimé !... On l'a séduite , on l'a trompée ; peut-être s'abuse-t-elle encore ! Ah , si je pouvois la voir ! lui parler !... Laissez-moi partir ! que je la voie ! que je l'entende !... — Insensé ! reprenez cette lettre , relisez-la , et rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir. — O mon père , je ne me connois plus ! plaignez-moi , guidez-moi , je m'abandonne à vous !

Le Baron et le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'au jour : il ne trouva dans son lit ni le sommeil , ni le repos , et le soir il s'enferma dans sa chambre , et ne parut point , parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain , Théophile se trouva seul avec le Baron ; et en lui promettant d'oublier Olimpe , il ne parla que d'elle : tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine ; tantôt il cherchoit à l'excuser , et vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

Mais , en effet , maman , interrompit Caroline , je ne trouve pas qu'Olimpe soit méprisable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé

Théophile, on ne pouvoit l'accuser d'inconstance : d'ailleurs, Olimpe étoit sans fortune, Théophile en avoit une considérable, et cependant Olimpe ne vouloit point l'épouser, parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble... — En supposant qu'Olimpe n'eût jamais aimé Théophile, (ce qui ne me paroît pas bien prouvé,) ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit? n'avoit-elle pas reçu sa foi et promis de s'unir à lui?... — Cela est vrai; mais elle dit que sa tante l'avoit forcée de prendre cet engagement. — Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance, elle auroit dû, après la mort de sa tante, persister dans cette résolution, par respect pour sa parole. Enfin, si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible, que ne l'avoit-elle dit à sa tante? Que n'avoit-elle demandé du tems, ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère; ce qui eût rendu sa résistance plus excusable... — Oui, je commence à comprendre qu'elle avoit tort... — Souvenez-vous sur-tout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagements que nous avons contractés. Cette phrase, *l'engagement que j'ai pris n'étoit pas volontaire*, est une excuse que la conscience désavoue, et que la probité n'a jamais fait valoir. Vous savez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir sans vous déshonorer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, si la crainte, si les menaces vous arrachent une promesse, n'ajoutez pas à cette foiblesse la

honte ineffaçable qu'imprime le parjure : mais revenons à Théophile.

Le Baron n'épargnoit rien pour le distraire de sa douleur. Il le menoit souvent chez la Vicomtesse de Lisbé, maison brillante où se rassembloit la meilleure compagnie. La Vicomtesse avoit une fille âgée de dix-sept ans, et dont le Baron vantoit avec enthousiasme la figure et la grace. Cependant, Mademoiselle de Lisbé n'étoit point jolie, mais la recherche de sa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit souvent, dansoit bien : on savoit d'ailleurs qu'elle avoit des maîtres de toute espèce; c'en étoit bien assez pour autoriser les amis de la maison à dire que Mademoiselle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable et remplie de talens*. Mais Théophile ne lui donnoit pas de semblables éloges; il la trouvoit *affectée, maniérée*; il étoit excédé de ses rires forcés, choqué de sa coquetterie; et elle lui paroissoit sur-tout insupportable, lorsque, malgré lui, il se rappelloit la conversation remplie de charmes et les graces naturelles d'Olimpe.

Sur la fin de l'hyver, Théophile entra dans le régiment du frère de Mademoiselle de Lisbé; et au printems, il suivit son Colonel à sa garnison. Au bout de cinq mois, il revint à Paris : son père lui retrouva le même fond de mélancolie. Cependant il remarqua, avec plaisir, qu'il ne parloit plus d'Olimpe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limousin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de sa garnison, lorsqu'un soir le Baron l'emmena dans son cabinet, et lui fit part de l'intention où il

étoit de le marier incessamment. Il ajouta qu'il desiroit lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé. A ces mots, Théophile avoua sans détour qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage; et de plus, une aversion particulière pour Mademoiselle de Lisbé. Le Baron lui détailla avec emphase tous les avantages brillans de l'établissement qu'il lui proposoit. Théophile l'écouta froidement, et répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de se distinguer. Alors le Baron se fâcha, et il déclara qu'il avoit donné sa parole à la famille de Mademoiselle de Lisbé. Théophile, consterné autant que surpris, demanda du tems pour se déterminer à former un engagement si contraire à son inclination; et il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans sa chambre, Théophile passa une partie de la nuit à réfléchir sur son sort. Il se rappella tous les éloges que le Baron donnoit depuis si long-tems à Mademoiselle de Lisbé; ses liaisons intimes avec la famille de cette jeune personne; liaisons formées avant que le Baron eût reçu la lettre d'Olimpe. Beaucoup d'autres circonstances se retracèrent à sa mémoire, qui lui persuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du Baron, et qu'il avoit formé le projet de lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé, dans le tems même où il paroissoit vouloir remplir ses engagements avec Olimpe. Mille soupçons confus s'offrirent alors à son esprit; il imagina qu'il n'étoit pas impossible qu'on eût soustrait ses lettres, et peut-être celles d'Olimpe, et qu'enfin on ne fût parvenu à le perdre auprès d'Olimpe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne se livra pas sans scrupule à des soupçons si outrageans pour son père ; mais chaque réflexion sembloit les confirmer ; et ne pouvant supporter une semblable incertitude , il prit la résolution de partir secrètement la nuit suivante , et d'aller en Limousin s'expliquer avec Olimpe elle-même. Il ignoroit absolument la destinée d'Olimpe ; depuis six mois il n'avoit pas même osé prononcer son nom. Il frémissait en pensant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuse ne put le retenir. Le lendemain , il sut cacher à son père son agitation et son trouble. Il confia une partie de son secret à un de ses amis , qui lui donna un de ses gens pour l'accompagner ; et sur les deux heures après-midi , il sortit furtivement de la maison de son père ; il monta à cheval , et prit la route du Limousin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il descendit dans une auberge , et questionna en tremblant son hôtesse sur Olimpe. Il apprit avec une joie inexprimable qu'Olimpe n'étoit point mariée : mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'hôtesse lui dit d'ailleurs. Elle lui conta que personne ne doutoit qu'Olimpe n'eût aimé le frère de son amie ; qu'elle étoit restée huit mois chez cette dernière ; et qu'enfin le jeune homme auquel elle avoit sacrifié l'établissement le plus avantageux , n'ayant pas voulu l'épouser , Olimpe , au désespoir , s'étoit décidée à retourner dans son Couvent ; mais que les Religieuses ayant refusé de la recevoir , elle étoit partie pour Uzerche ; qu'elle s'étoit réfugiée chez son tuteur , qui avoit une terre aux environs d'U-

zerche ; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique , parce que son tuteur n'étoit point marié ; qu'on le regardoit comme un homme sans principes et sans mœurs , et qu'il avoit chez lui une femme déshonorée , avec laquelle Olimpe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail , Théophile persista dans la résolution de voir Olimpe , et il partit sur-le-champ pour Uzerche.

On le conduisit à la terre du tuteur d'Olimpe. Il laissa ses chevaux dans le village : il s'enveloppa d'une redingote , mit sur sa tête un chapeau rabattu ; et avec un trouble impossible à dépeindre , il prit le chemin du château. On lui dit à la porte que le maître de la maison étoit absent depuis plus de six semaines , qu'il n'y avoit au château que Madame du Rocher , (cette femme dont l'hôtesse avoit parlé) et Mademoiselle Olimpe. Il étoit huit heures du soir. Théophile traversa une grande cour fort obscure. Il rencontra une servante qui le conduisit à l'appartement d'Olimpe. Son émotion étoit si vive , qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes ; et malgré le desir qu'il éprouvoit de revoir Olimpe , il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans sa chambre , afin de pouvoir respirer un moment. La servante à laquelle il se garda bien de dire son nom , sortit pour aller chercher Olimpe , et Théophile resta seul. Il ne put regarder sans attendrissement et sans intérêt tous les objets qui l'environnoient : le clavecin d'Olimpe , son écritoire , sa toilette , et sur-tout son serin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'instant ce petit oiseau qu'Olimpe avoit

reçu de lui la veille de leur séparation. Eh quoi, pauvre petit animal, s'écria Théophile, tu venois de moi, et cependant Olimpe a pu te conserver. En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la cage, prit l'oiseau et le mit dans son sein. Le serin se débattant sur le cœur palpitant de Théophile, prononça distinctement ces mots : *J'aime Théophile. . .* Ces paroles retentirent jusqu'au fond de l'ame de Théophile. Eperdu, hors de lui, il n'osoit croire qu'il eût bien entendu, lorsque l'oiseau répéta encore deux fois de suite : *J'aime Théophile. . .* Ah, je n'en puis douter maintenant, s'écria Théophile ! Quoi, ces mots si chers, c'est Olimpe qui les a dictés ! Combien de fois elle a dû les répéter pour les apprendre à cet oiseau ! et elle pensoit, hélas, que je ne les entendrois jamais ! . . . Olimpe ! chère Olimpe ! vous êtes fidelle à vos premiers sermens ! Vous êtes innocente ! . . . Sans doute vous me croyez coupable, et cependant vous m'aimez encore ! Vous gardez cet oiseau ! vous daignez l'écouter ! . . . En disant ces paroles, Théophile baisoit avec transport le petit serin, et le baignoit de larmes : et l'oiseau à qui l'on n'avoit appris qu'une seule phrase, répondoit aux caresses passionnées de Théophile, en battant des ailes, et en répétant toujours : *J'aime Théophile.*

Tout-à-coup Théophile tressaille, il entend marcher, il ne peut méconnoître le pas léger d'Olimpe, et croit reconnoître encore jusqu'au bruit que fait sa robe en marchant ! . . . Il s'élançe vers la porte ; cette porte s'ouvre, Olimpe paroît, Théophile se précipite à ses genoux. Le serin s'échappe des mains de Théo-

phile , et vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile*. Olimpe pousse un cri perçant , elle veut fuir ; *Théophile* l'arrête. Pâle et tremblante , Olimpe tombe sur une chaise , elle est prête à s'évanouir , elle n'a pas la force de proférer une seule parole. *Théophile* , toujours à ses pieds , ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler ; et charmé de revoir sa maîtresse , il redit mille fois sa leçon... Olimpe troublée , confuse autant qu'irritée , rompt enfin le silence ; et d'une voix entrecoupée : Ne croyez que moi , dit-elle , je dois vous haïr , vous mépriser ; j'ai dû vous oublier... — Olimpe ! au nom du Ciel , daignez m'entendre !.... Je suis libre , je suis fidèle : on nous a trompés l'un et l'autre , cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Ecoutez à votre tour ma justification !... — Mais comment pourrez-vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres ?... — Vos lettres !... Je n'en ai pas reçu une seule , et je vous en ai écrit plus de vingt !...

Ces mots achevèrent de dissiper les doutes d'Olimpe : elle avoit trop d'innocence et de candeur pour n'être pas facile à persuader. Elle ne put retenir ses larmes ; et levant les yeux au Ciel : Ah , *Théophile* , dit-elle , puisque vous êtes toujours le même , je ne me plaindrai plus des trahisons et des perfidies que j'ai éprouvées ! Ces paroles rendirent *Théophile* le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé sa joie et sa reconnoissance , il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olimpe l'écouta avec autant de surprise que d'attendrissement. Ensuite reprenant la parole ,

elle lui dit que dénuée de guides et de conseils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuisible à sa réputation, en se rendant aux instances de son amie qui la pressoit d'aller loger chez elle; que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute sur la parfaite honnêteté de cette jeune personne; que dans le Château de son amie, toujours renfermée dans sa chambre avec son serin, elle n'y avoit reçu qu'un de ses parens, qui, sous le voile de l'intérêt et de l'amitié, cachoit les plus noirs desseins; qu'elle avoit pris de la confiance en cet homme, qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit de ne point recevoir de nouvelles de Théophile; et qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, et qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Lisbé. Il me montra, poursuivit Olimpe, plusieurs lettres de M. votre père, qui achevèrent de me convaincre que l'honneur seul pourroit vous déterminer à remplir vos engagemens avec moi. Alors je n'hésitai point à rompre sans retour avec vous; et trop fière pour vous laisser voir les sentimens de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, et croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, et je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié, malgré moi, je le regrettai. J'en rougissois; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je r'ouvris ma fenêtre, je l'appellai mille fois; ce fut en vain, il ne revint pas; je passai le reste de la nuit à le

pleurer, et le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, et je pleurois, quand tout-à-coup j'entendis une petite voix plaintive prononcer doucement le nom de *Théophile*... Imaginez quel fut mon saisissement!... Voilà, *Théophile*, le seul mouvement de joie que j'aie éprouvé dans votre absence!... Je trouvai mon pauvre petit serin sur un rosier : il avoit souffert ; il étoit tremblant, effarouché, et le rosier étoit couvert des plumes qu'il avoit perdues. Je le repris ; je le soignai, et je me décidai à le garder jusqu'au moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois bien déterminée à ne jamais vous revoir ; mais en même-tems je renonçois à tout engagement, et au fond de l'ame je ne pouvois me persuader que vous fussiez capable d'en former un nouveau. Je me disois : il aura des remords, il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il me préfère. Je n'accorderai point de pardon, je serai inflexible ; mais je puis bien conserver mon serin ; il ne le saura jamais. Je cacherais mon serin à tous les yeux, moi seule je l'entendrai parler!... Telles furent les raisons que je me donnai à moi-même pour m'autoriser à garder mon cher petit oiseau.

Je restai six mois chez mon amie. Durant cette espace de tems, l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le verrois plus. Pour se venger, il m'apprit qu'on déchiroit ma réputation ; que la personne chez laquelle j'étois avoit perdu la sienne, et qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne regardai des aver-tissemens si tardifs que comme des calomnies.

Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie, et bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle, dans le Couvent que j'avois si imprudemment quitté. Les Religieuses, prévenues contre moi, ne voulurent pas me recevoir. Humiliée, trahie, abandonnée, et soutenue par ma seule innocence, je vins dans cette terre demander des conseils à mon tuteur. Mon intention n'étoit que de le prier de m'accorder un asyle, parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui; mais je fus plus heureuse que je ne l'avois espéré. En arrivant ici je trouvai mon tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois; il me présenta à une Dame de ses parentes, qui a éprouvé de grands malheurs, et qui est retirée dans ce château pour quelques mois. Madame du Rocher (c'est son nom) me paroît aussi aimable qu'elle est vertueuse. Elle m'a conté son histoire, qui feroit le sujet du Roman le plus intéressant, et je compte demeurer ici tant qu'elle y restera.

Olimpe cessa de parler. Théophile, attendri autant qu'ému, fut un instant sans répondre; ensuite poussant un profond soupir: Hélas, dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence, à cette candeur touchante qui vous caractérisent!... Ce sont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir et pour vous calomnier: ce sont elles qui vous aveuglent!... Par exemple, vous croyez être ici dans un asyle honnête et sûr?... — Eh bien?... — Eh bien, cette femme que vous estimez est

l'objet le plus méprisable !... — Juste Ciel !... — Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maison même que j'habite dans ce village.

O ma Tante ! s'écria Olimpe, en fondant en larmes, je n'ai senti en vous perdant que la douleur qu'inspire la plus tendre affection et la plus juste reconnoissance ; mais je ne comprenois pas encore toute l'étendue de mon malheur !... Insensée, je ne savois pas à quel point un guide m'étoit nécessaire !... Eh quoi, avec des intentions si pures on peut détruire sa réputation ? on peut se perdre ?... Il est donc impossible que l'amour de la vertu puisse tenir lieu d'expérience !... Au nom du Ciel ! calmez-vous, interrompit Théophile ; songez que tous nos maux sont finis ; nous sommes désabusés l'un et l'autre. L'engagement le plus sacré, le plus saint nous lie... — Mais votre père veut le rompre, il a soustrait mes lettres et les vôtres avant même qu'on eût cherché à me noircir... — N'en doutez pas, il a voulu d'abord éprouver nos sentimens l'un pour l'autre ; ensuite il a cru des rapports infidèles, et cette erreur justifiée par de fausses apparences, est l'excuse de sa conduite. Mais quand il apprendra tout ce que vous m'avez dit, quand il saura seulement l'histoire du petit serin, vous le verrez, soyez-en sûre, vous conjurer lui-même de remplir un engagement que la reconnoissance, l'honneur et l'amour me rendent également cher.

On croit facilement ce qu'on desire, surtout lorsqu'on a dix-sept ans. Olimpe ne douta point que le Baron, en connoissant son erreur, ne brûlât du désir de réparer son

injustice. Tranquillisée sur l'avenir, elle s'occupa du présent. Elle ne voulut plus rester chez son tuteur ; mais quel asyle choisir en attendant que Théophile se fût expliqué avec son père ? Elle ne connoissoit que deux ou trois vieux amis de sa tante, qu'elle avoit absolument perdus de vue depuis la mort d'Euphrasie, et qui sûrement prévenus contre elle, refuseroient de la recevoir. Il n'y avoit point de Couvent à Uzerche, enfin elle se décida à partir le lendemain pour Brives (a), de s'y mettre dans un Couvent, et d'y attendre des nouvelles de Théophile, qui, de son côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olimpe qu'elle le recevrait encore le lendemain ; et qu'ils ne partiroient l'un et l'autre qu'après avoir concerté ensemble toutes les mesures qu'ils avoient à prendre. De retour à son auberge, Théophile apprit de fâcheuses nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu rôder autour de la maison quatre ou cinq hommes qui paroisoient être déguisés, et qui avoient fait beaucoup de questions à leur hôte.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théophile entendit du bruit. On va venir m'arrêter, s'écria-t-il. En disant ces mots, il saisit deux pistolets chargés, et il s'avance vers la porte. Dans cet instant, il vit paroître l'homme d'affaires de son père, qu'il avoit laissé à Paris. M. Dumond, dit Théophile, venez-vous me chercher de la part de mon père ? Oui, Monsieur, répondit M. Dumond, un

(a) Surnommée *La Gaillarde*, à cause de l'agrément de sa situation. Cette ville est à cent dix-huit lieues de Paris.

peu déconcerté à la vue des pistolets. Avez-vous le projet de m'emmener de force ; reprit Théophile ? . . . — Monsieur . . . j'espère . . . que votre soumission pour M. le Baron . . . mais enfin . . . je ne dois pas vous cacher que . . . je suis porteur d'un ordre du Roi . . . — Un ordre de mon père eût suffi. Il veut que je vous suive , je vous suivrai ; mais je vous déclare que je ne partirai point sans avoir revu la personne pour laquelle je suis venu ici . . . — Monsieur . . . — Point d'objections , elles seroient inutiles . . . — Mon ordre porte de vous faire partir sur-le-champ . . . — Un devoir sacré me retient pour quelques heures . . . Il faut que je retourne au château. Il est onze heures , les portes du château maintenant sont fermées , tout le monde est couché ; je ne veux ni faire de scène , ni sur-tout causer d'effroi ; ainsi je ne réveillerai personne. Par conséquent , je passerai la nuit ici , dans l'attitude où vous me voyez. A la pointe du jour , je me rendrai au château , j'y resterai trois quarts d'heure ; ensuite je vous suivrai . . . — M. votre père sera fort mécontent . . . — Il daignera m'entendre et m'excuser . . . Je prends tout sur moi. Vous pouvez , M. Dumond , si vous voulez , m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper , et même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter.

M. Dumond , voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain , et à ne pas quitter ses pistolets , consentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet voisin ; et Théophile passa le reste de la nuit à se promener dans la chambre , et à réfléchir à la conver-

sation qu'il auroit avec Olimpe. Aussi-tôt que parut l'aurore, Théophile appella M. Dumond, et lui proposa de le suivre, s'il le desiroit, jusqu'aux portes du château. M. Dumond fit encore quelques représentations ; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il suivit de loin Théophile, qui promit de ne rester qu'une heure avec Olimpe. En arrivant au château, Théophile apprit qu'Olimpe venoit d'en sortir. Le château étoit situé à un quart de lieue de l'Eglise où reposoient les cendres d'Euphrasie. Olimpe, la veille, étoit convenue avec Théophile qu'elle le recevrait à dix heures, et qu'ensuite elle partiroit pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de sa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta sur-le-champ le château, et fut retrouver Olimpe. En entrant dans l'Eglise, il s'arrêta à la porte pour contempler Olimpe, seule au milieu du chœur, et prosternée sur le tombeau d'Euphrasie. Cet objet intéressant, la sainteté du lieu, la vue de cette Eglise, où, sans la mort d'Euphrasie, Théophile auroit reçu la foi d'Olimpe, un spectacle et des souvenirs si touchans firent sur le cœur de Théophile la plus profonde impression. Il s'avança vers Olimpe. Au bruit qu'il fit en marchant, Olimpe leva la tête, et lui montra un visage baigné de larmes. Théophile approche et tombe à genoux à côté d'elle. Olimpe, surprise de le voir, et sur-tout frappée de l'altération qu'elle remarque dans ses traits, le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi.

Théophile saisit une des mains d'Olimpe, et la serrant fortement dans les siennes : O respectable Euphrasie ! dit-il, d'une voix étouffée, hélas ! si vous viviez, c'est ici que j'aurais reçu cette main chérie que vous m'avez promise ! C'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olimpe à celui de Théophile !... Ah, du moins ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes !... Oui, je jure, Olimpe, de n'être jamais qu'à vous, j'en atteste l'Être suprême qui nous entend et qui lit dans mon cœur... Arrêtez, s'écria la tremblante Olimpe, arrêtez, Théophile ! craignez, hélas ! craignez de faire un serment téméraire !... — C'est parce qu'il est inviolable que je le prononce avec transport !... — Et si votre père le réprouve !... — Il n'en a pas le droit : peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même ?... Olimpe, s'il est vrai que vous m'aimiez, daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette Eglise où nos parens promirent de nous conduire, devant cet autel, où j'ai dû recevoir votre foi ; enfin, sur la tombe révérée de celle qui vous tint lieu de mère, et qui vous ordonna de m'accepter pour époux, promettez - moi d'unir votre destinée à la mienne !... Ah, qu'exigez-vous, dit Olimpe ? Hélas, pouvons-nous disposer de nous - mêmes... En disant ces mots, Olimpe voulut retirer sa main, cette main tremblante que Théophile retenoit dans les siennes... Olimpe, s'écria Théophile, voulez-vous m'abandonner ? Formez-vous le projet de renoncer à moi ?... Craignez mon désespoir !... Le ton dont il prononça ces paroles fit tressaillir Olimpe, elle pâlit ; et jet-

tant

tant sur Théophile un regard languissant et timide : Eh bien , dit-elle d'une voix foible , je m'engage par les mêmes sermens que vous venez de faire... A ces mots , Théophile joignit les mains , en remerciant , dans les termes les plus passionnés , et le Ciel et la triste Olimpe , qui , toujours pâle , interdite et troublée par de funestes pressentimens , les yeux fixement attachés sur la tombe , partageoit les sentimens de Théophile , mais sans pouvoir goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet instant , le Sacristain entrant dans l'Eglise , Théophile supplia Olimpe de lui accorder un moment d'entretien chez le Curé , dont la maison étoit à côté de l'Eglise , et Olimpe s'y laissa conduire. Là Théophile instruisit Olimpe de l'arrivée de M. Dumond. Cette nouvelle consterna Olimpe. Ah ! Théophile , dit-elle , en versant un déluge de pleurs , quel serment m'avez - vous arraché ! et dans quel moment , lorsque votre père irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier !... Vous oublier ! interrompit Théophile , vous êtes à moi , la mort seule peut nous désunir... Chère Olimpe , bannissez des craintes outrageantes pour mon père ; quand il vous connoîtra , quand l'amour , l'honneur et la vérité vous auront justifiée par ma voix , il approuvera mes sentimens : il m'aime , il n'est ni vil , ni barbare !... — Mais il est ambitieux !... — L'ambition peut-elle l'emporter sur la justice et sur la nature ? Je suis sûr d'obtenir son consentement ; je ne crains que des délais , des retardemens... Vous pourriez dissiper toutes mes inquiétudes... — Comment ? — En osant me suivre à

Paris.... — Que dites-vous? ... — Cette proposition ne peut blesser ni la décence, ni votre délicatesse : nous ne partirons point ensemble.... — Et quel seroit mon asyle à Paris?... — J'y puis disposer de la maison d'un de mes amis... — Quoi, loger chez un homme? et sans doute chez un homme de votre âge?... Non, jamais!... Ici Théophile, pour déterminer Olimpe, se permit un mensonge : il dépeignit Derval comme un grave personnage, d'un âge mûr; et il assura qu'il étoit également respectable par son expérience et par son caractère. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne seroit pas chez lui, et vous ne resteriez dans sa maison que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce tems je chercherois un appartement dans un couvent... Enfin, je ne puis me résoudre à vous quitter; il ne m'en a déjà que trop coûté pour être séparé de vous. Mon père ne peut rien opposer à tout ce que j'ai à lui dire; mais ne nous exposons point à devenir encore les victimes de quelques nouveaux artifices. Au nom du Ciel, Olimpe, suivez votre époux! suivez l'heureux mortel auquel le plus saint des sermens vous engage, afin que, dans l'instant même où j'aurai le consentement de mon père, vous puissiez paraître, et qu'il soit impossible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir. Ah, dit Olimpe, que sont devenues toutes mes résolutions! Cette nuit en pensant à vous, je m'affligeois que mon indiscret petit serin vous eût fait connoître des sentimens que je devois cacher : je me repentois de vous avoir écouté si long-tems; je

me décidois à ne plus vous revoir aujourd'hui , à partir avant l'heure que je vous avois indiquée.... Hélas ! dans l'Eglise même où vous m'avez surprise , au pied de l'autel où je promettois à Dieu de sacrifier , s'il le falloit , un malheureux penchant , ma bouche a prononcé l'imprudent serment que vous m'avez dicté!... et maintenant vous exigez que je vous suive , que j'aie m'exposer aux mépris , aux refus de votre père qui me rejette!.... — Vous oubliez toujours qu'il est dans l'erreur , qu'il sera désabusé.... Olimpe , rendez - lui plus de justice ! Vous le verrez à vos pieds , n'en doutez pas !.... Enfin , vous n'êtes plus à vous - même , nous sommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.... Ne nous séparons plus !.... Olimpe !... les momens nous sont chers !... On m'attend.... Il faut que je vous quitte.... Je vais partir désespéré , si vous refusez de me suivre... Et quoi , s'écria douloureusement Olimpe , vous ne me laissez pas même le tems de réfléchir sur les conséquences d'une démarche si téméraire!... Ah , Théophile , vous abusez de votre ascendant sur moi !....

Olimpe n'en put dire davantage , ses larmes lui coupèrent la parole. Théophile redoubla ses instances , et il obtint enfin la promesse qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur. Olimpe reçut de lui l'adresse de la maison où elle devoit descendre à Paris , sous un nom supposé. Elle s'engagea , en pleurant , à le suivre , et à partir le lendemain. Alors Théophile , au comble de ses vœux , fut rejoindre M. Dumond. Il monta avec lui dans une chaise de

poste qui les attendoit , et il prit sur-le-champ la route de Paris. Il partit le plus satisfait de tous les hommes , n'imaginant pas qu'il fût possible que son père , après l'avoir écouté , désapprouvât ses sentimens. Mais à mesure qu'il approchoit de Paris , ses espérances s'affoiblissoient ; il se rappelloit avec effroi l'ambition et la conduite artificieuse de son père. Le doute, la crainte , l'inquiétude succédoient insensiblement à sa sécurité , et il arriva à Paris dans un état de découragement qui différoit peu du désespoir. Il étoit neuf heures du soir lorsqu'il rentra dans la maison paternelle.

Le seul accueil des domestiques ne lui annonça que trop l'indignation de son père ; il ne vit que des visages mornes et sévères. Les uns venoient l'examiner , avec une curiosité maligne ; plusieurs haussoient les épaules en le regardant ; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer en baissant les yeux d'un air triste et consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier , il trouva le vieux valet-de-chambre du Baron , qui lui remit mystérieusement un billet. Théophile voulut entrer chez son père. Non , Monsieur , dit le valet-de-chambre , d'un ton brusque , vous ne pouvez le voir aujourd'hui. . . . — Quoi , mon père refuse de m'entendre ? . . . — Il vous écrit. . . . Ah , je suis perdu , s'écria Théophile ! En disant ces paroles , il prit le chemin de sa chambre , et là il ouvrit en tremblant le billet du Baron ; il y trouva ces mots :

» Un ingrat , un rebelle n'est plus mon
» fils ; vous n'êtes maintenant que mon pri-
» sonnier. Je ne vous verrai point que vous

» ne m'ayiez formellement promis par écrit
» une obéissance sans bornes ».

Théophile, après avoir lu ce terrible arrêt, frappé comme d'un coup de foudre, demeure un moment immobile : ensuite rassemblant toutes ses forces : Eh bien, dit-il, je resterai prisonnier ! mais bientôt une réflexion douloureuse anéantit tout le courage de Théophile. Olimpe devoit arriver dans deux jours ; qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile ? Cependant comme il avoit pensé qu'il ne pourroit peut-être pas s'échapper sur-le-champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olimpe devoit loger), le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile étoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du service que demandoit Théophile. Sans nommer Olimpe, Théophile apprenoit à Derval, qu'une jeune personne, sous le nom de Madame de Forlis, arriveroit chez lui sous deux jours, et qu'il s'agissoit de la loger pour vingt-quatre heures seulement. Le laquais muni de cette lettre, s'étoit séparé de Théophile après avoir passé les barrières, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olimpe seroit logée, si par hasard elle arrivoit le lendemain, Théophile se décida à passer deux jours sans faire de réponse à son père, espérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le Baron à se montrer moins sévère, et enfin à le recevoir sans imposer de conditions.

Théophile passa ces deux mortels jours renfermé dans sa chambre, se flattant à toute heure que son père viendrait ou l'enverroit chercher : chaque fois qu'un domestique en-

troit pour le servir , chaque fois qu'on ouvrait la porte , il se levoit en tressaillant , il croyoit entendre la voix de son père , ou il croyoit qu'on lui apportoit l'ordre de descendre chez lui. Vers le milieu du second jour , son agitation devint plus violente encore ; l'idée qu'Olimpe arriveroit vraisemblablement le soir même , la rendoit insupportable. Il étoit dans cette situation lorsqu'un nouvel incident détruisit toutes ses irrésolutions. Le laquais qui le servoit , fort mécontent que Théophile eût donné sa confiance à un valet d'emprunt , montroit depuis le retour de son jeune maître autant d'insolence que d'humeur. Il découvrit avec beaucoup de joie que le Baron avoit fait enfermer à Bicêtre ce même domestique qui avoit suivi Théophile , et il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre cette nouvelle à Théophile. . . . Et depuis quand ? demanda Théophile en tremblant. . . — Oh , le jour même de votre arrivée ! l'ordre étoit obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a quitté aux barrières , et à deux pas de-là il a été arrêté et conduit sur-le-champ en lieu de sûreté.

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile. Si Olimpe étoit arrivée , Derval n'étant pas prévenu , ne l'auroit sûrement pas logée ; que pense-t-elle ? qu'est-elle devenue ? D'ailleurs , si l'on avoit fouillé le laquais arrêté , le Baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval ; toutes ces réflexions étoient désespérantes. Théophile voulant enfin connoître son sort , prit le seul parti qui pouvoit lui rendre la liberté , et lui assurer les moyens d'offrir un asyle à Olimpe , ou de la tirer peut-être

du plus mortel embarras , en supposant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à son père ; sa main tremblante traça en frémissant ce peu de mots : *Mon père, je vous promets une obéissance sans bornes ; mais du moins daignez m'écouter.* Un instant après avoir envoyé ce billet , Théophile entendit frapper à sa porte , c'étoit le valet-de-chambre de son père qui venoit le chercher.

Pâle , tremblant , hors de lui , mais décidé à feindre , Théophile descendit au moment même chez le Baron , qui vint au-devant de lui , l'embrassa , le prit affectueusement par la main , et le fit asseoir à côté de lui. Il y eut un instant de silence , causé par un embarras mutuel. Cependant le Baron , tâchant de prendre un air ouvert et satisfait : Mon fils , dit-il , oublions le passé ; vous me promettez une obéissance sans bornes , j'y compte , et je vous rends ma confiance et ma tendresse. Je me doute bien que la personne que vous avez vue dans le Limousin n'aura rien épargné pour vous séduire et vous aigrir contre moi : elle vous aura sans doute appris que ses lettres et les vôtres ont été soustraites. Voilà le seul artifice que je me sois permis. Votre intérêt et ma tendresse pour vous en sont l'excuse. Du reste , je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une personne que sa conduite a rendue indigne de vous. Je suis bien sûr qu'elle a su vous persuader qu'elle est innocente ; mais elle n'a pu nier qu'elle avoit perdu sa réputation. La dernière retraite qu'elle a choisie , son intimité actuelle avec la plus vile des femmes achèvent de la flétrir : ainsi que sa conduite soit l'effet de l'imprudence ou du vice , elle

est déshonorée, et il suffit ; son alliance seroit un opprobre pour vous. D'ailleurs, je n'avois pris un engagement avec sa tante que sous la condition expresse qu'elle seroit son héritière. Euphrasie est morte sans lui laisser son bien, circonstance qui de droit annulle la parole que j'avois donnée.

A ce discours, dicté par l'ambition, la cupidité et la mauvaise foi, Théophile auroit pu répondre : que le Baron exagéroit les torts d'Olimpe, que sa réputation étoit attaquée, mais non perdue sans retour ; que son âge, la malheureuse indépendance dont elle avoit joui, dispoient à l'indulgence tous les gens raisonnables ; qu'il étoit sur-tout injuste de la condamner sans l'entendre ; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter, de soustraire ses premières lettres avant qu'on eût pu la croire coupable : qu'à l'égard du manque total de fortune, le Baron avoit senti lui-même qu'il étoit impossible d'alléguer cette raison pour rompre des engagements pris avec tant d'éclat et d'une manière si solennelle, et pour détruire des sentimens si profonds ; puisque dans le tems de la mort d'Euphrasie, il n'avoit pas même fait mention de ce prétexte de manquer à sa parole : prétexte que les loix admettoient peut-être, mais que la vertu et l'honneur, toujours plus sévères et plus délicats que la loi dédaigneroient de faire valoir. Qu'enfin, en supposant qu'Olimpe eût hérité de sa tante, comme il n'y auroit toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage et la fortune actuelle du Baron, cet événement n'eût rien ajouté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions ; mais

voyant , à n'en pouvoir douter , que le parti du Baron étoit irrévocablement pris ; et d'ailleurs , brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté , de sortir et de voler chez Derval , il ne répondit rien , et ne s'occupa que du soin de pénétrer si le Baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval , et dont le laquais de ce dernier s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes et le chagrin le plus amer , sous un air humble et soumis , Théophile , d'une voix basse , assura son père de son obéissance. A ces mots , le Baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile dans ce moment combien il est affreux de tromper , et surtout un père , lors même que l'injustice , l'artifice et la violence semblent y forcer. Mon fils , dit le Baron , vous connoissez mes engagements avec la famille de Mademoiselle de Lisbé , il faut les remplir et sans délai. Ces paroles firent frémir Théophile ; et le Baron n'ayant pas l'air de le remarquer : Madame de Lisbé , poursuivit-il , est à Versailles ; elle reviendra après demain ; le soir même vous serez présenté à sa fille en qualité d'époux ; le lendemain , on signera les articles. Mon père , répondit le malheureux Théophile , je vous le répète , je suis prêt à vous obéir. Cette nouvelle assurance valut à Théophile des éloges qui achevèrent de lui percer le cœur. Enfin , voyant clairement d'après cette conversation , qu'on n'avoit pas remis au Baron la lettre écrite à Derval , il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. Puis-je sortir dès ce soir , dit-il ; j'ai grand besoin de

dissipation ; puis-je aller voir mes amis ? Vous êtes libre , reprit le Baron ; je ne vous cache pas que jusqu'à votre mariage vous serez observé , mais vous êtes le maître de sortir. J'exige seulement que ce soit en voiture , et que vos gens vous suivent.

Théophile profita avec empressement d'une permission qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant qu'on met les chevaux de Théophile , voyons ce qui se passe chez son ami Derval. Il avoit chassé ce jour-là ; il étoit revenu de la chasse à trois heures , et il avoit donné à dîner à sept ou huit jeunes gens de ses amis. Cette société , aussi bruyante qu'étourdie , devoit passer la journée chez Derval. Vers la fin du repas , dans l'instant où le vin de Champagne commençoit à échauffer toutes les têtes , un domestique vint dire à Derval qu'une Dame en voiture demandoit à entrer dans la maison. Et quel est son nom , dit Derval ? — Elle s'appelle Madame de Forlis. O Ciel ! interrompit Pulchérie , c'étoit le nom supposé d'Olimpe ! Justement , reprit Madame de Clémire , c'étoit Olimpe elle-même , qui , croyant Derval prévenu , s'attendoit à être reçue dans la maison , et à y loger vingt-quatre heures , tandis que le grave et respectable Derval (car c'est ainsi que l'avoit peint Théophile) en seroit absent. Madame de Forlis ? dit Derval en riant , c'est un nom de Comédie : mais quelle tournure a-t-elle , cette Madame de Forlis ?... — Elle est toute jeune et fort jolie... Qu'elle vienne ! quelle vienne ! s'écria toute la compagnie. Je vais la chercher , reprit le laquais , et je suis fort trompé si je ne l'ai pas déjà vue il y a trois

ou quatre ans , chez Audinot : elle dansoit dans les Ballets , à ce que je crois. En disant ces mots , le laquais sortit.

Olimpe , avec sa femme-de-chambre dans sa voiture , attendoit à la porte ; elle voit les battans de cette porte s'ouvrir ; sa voiture entre dans la cour , un laquais vient la recevoir , il la conduit et la fait passer par un petit escalier dérobé. Olimpe , tremblante , troublée et fatiguée du voyage , s'appuyoit sur le bras de sa femme-de-chambre , grosse et grande Limousine , fille d'un laboureur , et qui avoit conservé le ton , le langage et les manières d'une bonne et franche paysanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de sa maîtresse , et de l'autre bras elle traînoit Olimpe , qui ne pouvoit se soutenir. Enfin , après avoir traversé un long corridor , le laquais ouvre une porte , il se retire. Olimpe et sa femme-de-chambre passent cette fatale porte qui se referme sur elles. Mais figurez-vous , s'il est possible , la surprise et le saisissement d'Olimpe , en se trouvant tout-à-coup au milieu d'une troupe de jeunes gens à moitié ivres , et dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans ! Elle fait un cri perçant , elle veut fuir ; on l'arrête , on l'entoure. O Ciel ! s'écrie-t-elle , où suis-je ! Messieurs , mon postillon s'est trompé ; je croyois entrer dans la maison d'un homme respectable , de M. Derval. . . . Cette épithète d'homme respectable excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança : On ne vous a point trompé , Madame , dit-il ; en affectant un air grave , car c'est moi qui suis ce Derval. A ces mots , Olimpe resta pétrifiée et prête à s'évanouir :

elle s'appuya sur le dos d'un fauteuil. Mais elle est véritablement charmante, continua Derval : *Tis à romantick girl indeed* (a), dit un autre , qui étoit resté seul à table , et qui buvoit encore : Réellement , ajouta un troisième , sa petite sauvagerie , naturelle ou non , lui sied fort bien... Oh , Catherine ! dit Olimpe , d'une voix étouffée , Catherine , tirez - moi d'ici !.... Je suis fâché , s'écria l'homme qui étoit à table , que la suivante s'appelle Catherine , le nom n'est pas *romantick*... Venez , Mademoiselle , dit la femme - de - chambre , donnez-moi le bras , laissons-là tous ces étourneaux. Ici les risées et les moqueries recommencèrent. On ne manqua pas aussi de remarquer que la suivante appelloit *Madame de Forlis* , Mademoiselle. Olimpe , confondue , anéantie , fit en chancelant un mouvement pour s'échapper ; Derval la retint par sa robe. Allons donc , dit-il , c'est assez jouer la crainte et l'embarras , restez avec nous de bonne grace. Comme il achevoit ces mots , Olimpe , accablée de honte et saisie d'effroi , sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la soutenir , et elle tomba sur une chaise. Dans ce moment un valet-de-chambre paroît , et s'adressant à Derval en riant : Monsieur , dit-il , il y a là-bas le petit laquais de *Madame de Forlis* , qui traîne un grand porte - manteau , et qui nous demande dans quelle chambre *Madame* doit coucher , parce que son intention est de s'établir ici. A ces paroles , tout le monde à-la-fois éclata de rire : il y a dans ce procédé ,

(a) C'est une romanesque fille : Expression souvent employée dans les Romans Anglois.

dit Derval, un fond de gaieté et une aisance qui me charment ; et puis cette manière de faire connoissance abrège les complimens et le cérémonial. Là-dessus un des jeunes gens remarqua que la *suivante* portoit le paquet de nuit de sa maîtresse ; ce qui donna lieu à de nouvelles plaisanteries également plates et insultantes. Enfin, Derval, s'asseyant auprès d'Olimpe, saisit une de ses mains, et la baisa. Alors Olimpe rappella tout son courage, l'indignation et la colère l'emportèrent sur la honte ; elle se leva, et s'arrachant impétueusement des mains de Derval, elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là voyant une porte, elle l'ouvrit, elle sortit, et se trouva dans une galerie ; cependant, Derval la suivoit. Olimpe se mit à courir de toutes ses forces, et avec une telle vitesse, que Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie, Olimpe appercevant un cabinet entre-ouvert, s'y précipite ; elle ferme la porte sur elle, et après avoir mis les verrous, elle va tomber sur un canapé, et donne un libre cours à ses pleurs. Derval frappe en vain en disant mille extravagances ; enfin, il menace de faire enfoncer la porte. Olimpe frémit, elle ouvre la fenêtre ; mais cette fenêtre à un second étage ne donnoit que sur le jardin de la maison ; n'importe, Olimpe désespérée, se décide à se précipiter dans le jardin si Derval force la porte du cabinet. Déjà elle s'apprêtoit à monter sur le balcon, lorsque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête et se contente de s'asseoir sur la fenêtre. Un instant après, sûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ses gens afin de faire en-

foncez la porte : O malheureuse Olimpe ! s'écria-t-elle , en répandant un torrent de larmes , où t'ont conduite ton imprudence et ta crédulité ! indignement trompée , trahie , abandonnée , réduite à choisir entre la mort et l'infamie... Je n'hésiterai pas !... Hélas ! en perdant la vie qu'aurai-je à regretter ?... La mort me délivrera des sentimens funestes qui font mon tourment et ma honte !... Que dis-je ?... qui , moi ? je pourrois aimer encore le perfide séducteur , qui , en me promettant un asyle honorable et sûr , m'a fait venir dans cette horrible maison !... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux dessein de m'exposer à tant d'affronts , de me perdre : sans doute des raisons que j'ignore le justifient à cet égard... Mais enfin , il m'a trompée ; il m'avoit peint cet indigne Derval comme un homme respectable !...

Olimpe , en prononçant ces derniers mots , tressaille et s'arrête , elle entend marcher dans la galerie , elle se met à genoux sur la fenêtre... Ciel , dit-elle , on va forcer cette porte ! O mon Dieu ! daignez me pardonner mes fautes ; ma conduite fut imprudente , mais mon cœur est pur ! Approuvez , ô mon Dieu , une résolution désespérée que l'honneur m'inspire !... Comme Olimpe achevoit cette prière , elle entend prononcer son nom , et elle reconnut , avec une joie inexprimable , la voix de sa femme-de-chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte , et qu'elle le pouvoit sans aucun danger. Olimpe hésita quelques instans. Alors Catherine lui protesta que Derval et ses amis venoient de sortir de la maison. Olimpe courut à la porte et l'ouvrit : aussi-tôt un homme s'avance impétueusement , et se précipite

aux pieds d'Olimpe éperdue , qui reconnoît Théophile. A cette vue elle se recule avec indignation , ses forces épuisées l'abandonnent entièrement , et elle tombe évanouie dans les bras de sa femme-de-chambre.

En reprenant l'usage de ses sens , le premier objet qui frappa ses regards , ce fut Théophile , baigné de larmes , et à genoux devant elle. Olimpe détourne la tête , et s'adressant à Catherine : Soutenez-moi , dit-elle , sortons de cette odieuse maison. La femme-de-chambre répondit que Derval n'y étoit plus , et n'y reviendrait que lorsqu'Olimpe en seroit partie. Dans ce cas , dit Olimpe , il peut y rentrer tout-à-l'heure. Eh quoi , reprit Théophile d'une voix basse et tremblante , refuserez-vous de m'écouter ? A ces mots , Olimpe éclata : elle accabla Théophile des plus cruels reproches. Théophile , consterné , l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler , il prit la parole : il dit que s'il en avoit imposé sur l'âge et le caractère de Derval , du moins Derval étoit le seul-homme sur la discrétion duquel il pût compter ; qu'il avoit de grands défauts ; mais qu'il étoit ami fidèle et sûr : ensuite Théophile supplia Olimpe d'écouter sans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis son retour à Paris.

Après beaucoup de résistance , Olimpe consentit à renvoyer Catherine dans la chambre voisine. Alors Théophile , certain qu'il dissiperait la colère d'Olimpe , puisqu'elle consentoit enfin à l'entendre , commença le triste récit des persécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguisa et ne cacha rien , pas même la promesse formelle qu'il avoit faite d'épouser

Mademoiselle de Lisbé. Olimpe, à ce détail, pâlit, et malgré elle ses yeux se remplirent de pleurs. J'en atteste le Ciel, poursuivit Théophile, s'il n'eût fallu perdre que la vie, jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux consentement désavoué par mon cœur ; mais il falloit ou tromper un moment un père qui abusoit de ses droits, ou perdre ma liberté et la possibilité de voler à votre secours. Hélas ! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous exposoit ma captivité : je n'aurois pu, sans succomber au plus affreux désespoir, me représenter un semblable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une Ville inconnue pour vous, et demander un asyle dans une maison où l'on refuseroit de vous recevoir ; c'en étoit assez pour me déterminer à feindre un instant, puisqu'enfin la plus injuste violence m'y contraignoit.

Non, non, interrompit Olimpe, en versant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir ; non, vous devez remplir les engagements que vous avez pris avec votre père... — Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon père en effet a reçu de moi une parole sacrée ; il m'ordonna de m'attacher à vous, je le promis ; je serai fidèle à ce serment, le seul qui doive être inviolable... — Et quel est votre espoir ?... — Que vous tiendrez le serment solennel que j'ai reçu de vous... — Et le puis-je, grand Dieu ! quand vous dépendez d'un père inflexible, quand vous avez promis d'obéir... et dans trois jours !... — Ce délai suffit pour nous affranchir à jamais d'une insupportable tyrannie... — Quel peut être votre dessein ?... — De vous sacrifier

ma fortune, mon état, ma patrie... — Que dites-vous, ô Ciel!... — De fuir enfin.... Qu'osez-vous me proposer!... — S'il est vrai que vous m'ayez aimé, vous ne balancerez point ; votre foi m'est due, c'est un bien qui m'appartient... Vous ne pouvez me la donner que sous un ciel étranger ; osez me suivre en Angleterre... Juste Ciel ! interrompit Olimpe, dans quel abyme voulez-vous m'entraîner ? Qui, moi ! j'enleverois un fils à son père ; je consentirois à former des nœuds illégitimes que les loix pourroient briser ! Je fuirais avec vous ! Je vous sacrifierois la décence, ma réputation et l'honneur ! Ah, plutôt mourir!... Eh bien, s'écria Théophile avec emportement, recevez donc un éternel adieu!... Olimpe, je ne puis vivre sans vous ;... en renonçant à moi, vous rompez tous les liens qui m'attachent à la vie... A ces mots, Olimpe, pénétrée de terreur, retint Théophile désespéré qui faisoit un mouvement pour sortir. Ecoutez-moi, dit-elle ; cessez de me causer ce mortel effroi qui me glace!... Théophile, prenez pitié de l'état où je suis!... Voulez-vous que la crainte et l'épouvante m'arrachent un funeste consentement qui nous perdrait tous deux?... — Mais songez-vous à ma situation ; songez-vous que dans trois jours, si je suis ici, il me faudra renoncer à ce que j'aime, épouser une personne que je déteste, ou me voir ravir ma liberté. La Lettre de cachet est obtenue, vous ne l'ignorez pas... Et vous, Olimpe, alors que deviendrez-vous ? Privée du seul ami que vous ayez sur la terre ; exposée à d'affreuses persécutions, poursuivie par la haine, par la vengeance... Ah, fuyons!

dérobons-nous à tant d'horreur.... J'ai déjà tout prévu. Mon plan est formé, il est sûr... En abandonnant notre patrie, nous ne regretterons point la fortune, et nous n'aurons point à craindre l'indigence ; je puis, sans blesser l'honneur, vous y soustraire... Mais ne perdons plus de tems, il faut agir, et sans délai...

A ce discours pressant, Olimpe levant vers le Ciel ses deux mains fortement jointes : O mon Dieu, dit-elle, daignez m'inspirer !... Hélas ! en vain je desire un conseil salutaire, en vain je sens, je connois ma foiblesse et mon imprudence ; isolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entre-ouvert sous mes pas ! Une main secourable pourroit m'empêcher d'y tomber ; mais je n'ai ni protecteur ni guide !... Ah, ma perte est inévitable ! Olimpe, suffoquée par ses larmes, ne put continuer cette triste plainte. Théophile se jette encore à ses pieds, il demande son arrêt ; il jure de renoncer à la vie si cet arrêt n'est pas favorable. Olimpe, épouvantée, prononce avec désespoir la promesse fatale qui fixe à jamais sa destinée.

Mais, dit la Baronne, en interrompant sa narration, la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire ; demain vous saurez le reste des aventures de Théophile et de la malheureuse Olimpe. M. de la Palinière vint le lendemain à Champcery. Comme il devoit y passer quelques jours, les enfans lui contèrent l'histoire de Théophile ; il témoigna le plus grand desir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'étoient suspendues pour lui ; le soir la Baronne reprit ainsi son récit.

Théophile, après avoir arraché le consentement d'Olimpe, la quitta sur-le-champ, et la laissa en proie à la plus profonde douleur et au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez son père. Il eut assez d'empire sur lui-même pour montrer un visage tranquille. Un entretien qu'il eut le soir avec le Baron, acheva de rassurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris son parti, et que l'ambition et la vanité ne l'emportassent sur l'amour. Il fut d'autant plus crédule, qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les ames communes sont souvent dupes de ce calcul. Le lendemain, Théophile parut occupé des soins les plus frivoles. Son père apprit avec un plaisir inexprimable, qu'il avoit passé une partie de la matinée avec des Tailleurs et des Brodeurs, et qu'il n'étoit sorti que pour aller chez un Sellier voir ses voitures neuves. Théophile sachant à quel point ses démarches étoient observées, eut le courage de ne point aller chez Derval de la journée, et de se coucher sans avoir vu Olimpe. Cette conduite dissipa totalement les inquiétudes de son père, qui se livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui causer. Théophile qui, le jour de l'arrivée d'Olimpe, avoit eu un moment de conversation avec Derval, l'avoit revu depuis en secret chez son Sellier, et lui avoit fait une demi-confiance, en ne lui cachant pas le vrai nom de *Madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à sacrifier une passion malheureuse, qu'il étoit décidé à épouser Mademoiselle de Lisbé; qu'Olimpe avoit pris le parti de se rendre dans un couvent à douze lieues de Paris, dont une

de ses tantes étoit Abbesse, et qu'elle partiroit dans la nuit, la veille du jour où Théophile devoit recevoir la main de Mademoiselle de Lisbé.

Enfin, le jour de l'entrevue arriva. Le Baron conduisit son fils chez Madame de Lisbé. Théophile composa son visage et son maintien de manière que le Baron fut parfaitement content de lui. On convint que les articles seroient signés le lendemain. En sortant de chez la Vicomtesse, Théophile dit à son père qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettoit pas de dormir; et que pour se distraire de ses réflexions, il iroit passer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le Baron trouva de la franchise et du naturel dans cet aveu, et il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il souperoit chez Derval. En effet, à huit heures du soir, il demanda ses chevaux, et il se renferma dans sa chambre. Là, tombant dans un fauteuil, et ne pouvant plus étouffer des sentimens et des remords qui déchiroient son cœur, il versa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de son imagination une foule de réflexions accablantes; en vain il cherchoit à se déguiser l'excès de son repentir; ses yeux s'ouvroient malgré lui; l'illusion commençoit à se dissiper, le charme fatal étoit presque rompu; mais hélas, trop tard! L'infortuné Théophile ne connut enfin ses devoirs et ses égaremens que pour se plonger avec plus d'amertume et plus d'effroi au fond de l'abyme affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit!... Cette heure, dit-il, sera la dernière que j'entendrai sonner dans la

maison paternelle !... ô , cette maison si calme à présent , dans quelle horrible agitation sera-t-elle demain !... Ses sanglots lui coupèrent la parole... Enfin , rassemblant toutes ses forces , il essuie ses yeux , il s'arme de résolution ; et ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son père , il sort brusquement de sa chambre , et se rend à l'appartement du Baron. Ce dernier s'aperçut qu'il avoit pleuré , et n'en fut pas surpris ; connoissant sa sensibilité , il voulut le consoler par sa tendresse. Mon fils , lui dit-il , je ne vous ai point assez parlé de la reconnoissance que m'inspire votre soumission ; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile ! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours ; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le Ciel exaucera les vœux que je forme pour toi : sa justice sévère poursuit et punit les enfans rebelles ; mais par cette raison même , quelles récompenses , quelles bénédictions un fils , tel que toi , n'a-t-il pas le droit d'attendre !... A ce discours , qui pénétra et déchira le cœur de Théophile , cet infortuné jeune homme , égaré , hors de lui , tombe aux genoux de son père. Le Baron attendri l'embrasse , le bénit... Quoi ! s'écria Théophile d'une voix entre-coupée , je reçois dans ce moment... la bénédiction paternelle !... Ah ! mon père , promettez-moi de ne jamais la rétracter !... Si par la suite mes sentimens... ne répondoient pas à votre attente... , mon père... alors plaignez Théophile... , il sera digne de compassion... ; daignez le plaindre , hélas ! et ne le maudissez pas !... Je lis dans ton cœur , reprit le Baron ; tu crains de ne

pas rendre heureuse l'épouse que je t'ai choisie : mais cesse de t'abuser, mon fils ; va, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas un sentiment si fragile qui peut rendre fortunée une union qui doit être éternelle. Je connois ta vertu, ta raison ; je suis sans inquiétude. En disant ces mots, le Baron releva Théophile, et l'embrassant tendrement : Vous m'avez avoué tantôt, poursuivit-il, que vous aviez quelques dettes ; je vous ai fait donner vingt mille francs ; j'y veux ajouter encore une somme destinée à vos plaisirs. J'ai dans ce bureau cinq cents louis, prenez-les et portez-les dans votre chambre ; ils sont à vous : c'est un bien foible témoignage, mon enfant, de la satisfaction que me cause votre conduite... Ah ! dit Théophile, je ne puis à ce titre accepter votre argent !... Non, mon père..., ce que j'ai me suffit. Le Baron, étonné d'une délicatesse dont il ne pouvoit pas connoître le motif, fit d'inutiles efforts pour engager Théophile à recevoir cette somme. Enfin, Théophile éperdu s'arrache, en gémissant, des bras de son père. Ce qu'il éprouva en le quittant, en traversant les anti-chambres, et en montant en voiture, est impossible à décrire : et lorsqu'il sortit de la maison, et qu'il songea qu'il n'y rentreroit jamais, il sentit son cœur se briser... Regrets tardifs, d'autant plus amers qu'ils étoient superflus !... Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant, en revoyant Olimpe, il oublia du moins pour quelques-instans, et sa douleur et ses remords. Olimpe abattue, consternée, gardoit un morne silence. On voyoit sur son visage la trace des maux affreux qu'elle

avoit soufferts depuis trois jours. Elle étoit dans un tel accablement, qu'elle n'avoit plus la force de se plaindre ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne soupait point chez lui. Théophile avoit apporté tous ses bijoux et de superbes boucles de diamans que son père lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un Juif. Il n'avoit jamais fait de dettes. Ainsi il possédoit les vingt mille francs que son père lui avoit accordés pour payer des dettes imaginaires. Cet argent, joint à celui qu'il reçut du Juif, forma une somme de quarante mille livres, et que Théophile se promettoit bien d'augmenter, et de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où il alloit s'établir. Le Juif, qui partoît le soir même pour l'Angleterre, en demandant son passe-port, en avoit obtenu un second pour Théophile et Olimpe, sous les noms du Signor et de la Signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le passe-port, et le prix convenu pour les bijoux et les diamans, ensuite il partit sur-le-champ, environ deux heures avant Théophile.

Ma bonne maman, interrompit César, je suis fâché que Théophile ait fait ce mensonge à son père ; déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, et pour avoir de l'argent ; cela est vilain...

— Cette action est sans doute bien blâmable ; cependant Théophile avoit une ame noble et délicate : vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cents louis que vouloit lui donner son père... — Oh, oui, son père ne les donnoit qu'à titre de récompense, Théophile ne put se résoudre à les accepter : ce trait m'a fait plaisir... — L'admirez-vous ?...

— Non , je le trouve tout simple. — Vous avez raison. Théophile avoit vingt mille francs et ses diamans , par conséquent Olimpe étoit à l'abri de la misère ; il eût été affreux , dans ce moment même où il abandonnoit son père pour toujours , d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la satisfaction qu'inspiroit son obéissance. Il y auroit eu dans cette action la bassesse et la perfidie la plus avilissante : mais reprenons notre histoire.

A minuit, Théophile quitta Olimpe , et fut au bal de l'Opéra. Il s'y déguisa et renvoya ses gens , en leur disant que Derval le ramèneroit du bal. Un moment après , il sortit masqué , monta dans un fiacre , et retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poste qu'Olimpe , suivant la convention faite entr'eux , avoit envoyé chercher. Il conduisit ou plutôt il traîna la tremblante et malheureuse Olimpe dans la chaise de poste , et il partit à l'instant même. Théophile ne fut point poursuivi. Il avoit pris plusieurs précautions qui l'assuroient que , lorsqu'on découvreroit son évasion , le Baron n'hésiteroit pas à croire qu'il ne se fût réfugié en Espagne ; et en effet , cet artifice lui réussit. Il arriva sans accident à Londres. Son premier soin fut d'y chercher un Prêtre Catholique ; au milieu de la nuit , en présence de deux domestiques , il reçut avec transport la main et la foi de la triste Olimpe , qui , baignée de larmes pendant toute la cérémonie , n'offroit en rien l'image d'une jeune personne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroissoit être qu'une victime de l'obéissance.

Quelques

Quelques jours après son mariage, Théophile, ne se croyant pas en sûreté dans une ville remplie de François, quitta Londres, et partit avec Olimpe pour Edimbourg : mais laissons Olimpe et Théophile au fond de l'Ecosse : qu'il vous suffise de savoir qu'ils passèrent les plus belles années de leur jeunesse dans l'obscurité, les regrets et l'infortune.

Retournons au malheureux père de Théophile. Il fut assez long-tems sans se douter de la fuite de son fils. Théophile étoit parti à l'heure où le Baron se couchoit ; le lendemain, en se réveillant, le Baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, et il imagina que Derval, en sortant du bal, l'avoit engagé dans quelque partie. Cependant, à dix heures, il envoya chez Derval, et on lui dit que Derval, en quittant le bal de l'Opéra, étoit allé avec plusieurs de ses amis dîner à sa maison de campagne, à une lieue de Paris. Alors le Baron n'attendit plus son fils pour le dîner : mais à trois heures, il commença à s'inquiéter d'autant plus, que Théophile, naturellement sage et réglé dans sa conduite, n'avoit jamais fait de semblables parties. Le Baron surpris et troublé monte à cheval, et va lui-même à la maison de campagne de Derval, et là il apprend que Théophile n'est pas dans la maison. Il ne put tirer d'ailleurs aucun éclaircissement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiscretion nuisible à son ami, répondit avec précaution aux questions du Baron, et lui laissa même croire qu'il avoit passé toute la nuit au bal avec Théophile.

Cette circonstance rassura un peu le Baron ;

Tome III.

F

il revint chez lui, et s'avisa d'entrer dans l'appartement de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, et n'y trouvant ni ses bijoux, ni ses diamans, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu la veille Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit lui persuadèrent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi le Baron n'hésita point à le croire, et il se décida à passer en Espagne, et à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussi-tôt, il fit le voyage d'Espagne; mais la fatigue et le chagrin le forcèrent de s'arrêter à Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura que les eaux de Barrège pourroient seules lui rendre la santé, et il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique et chéri, et par sa faute ! Il étoit la dupe de tous ses artifices, et la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils : ce fut alors qu'il connut combien il est dangereux d'abuser de ses droits ; et combien il est absurde de sacrifier à l'ambition la justice, l'honneur et la nature. Une fortune immense lui restoit ; mais pouvoit-il en jouir ? Il n'avoit plus de fils ! Il se rappelloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olimpe ; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils et le sien ; il ne pouvoit condamner

dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même; et ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son père et sa patrie si l'on n'eût voulu le contraindre à former d'autres nœuds. En effet, si le Baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile et d'Olimpe, s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté s'il s'obstinoit à refuser la main de Mademoiselle de Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice de son père, se fût soumis à sa volonté: et s'il étoit vrai qu'Olimpe fût estimable et digne de tout l'attachement qu'elle avoit inspiré, elle eût elle-même, avec le tems, engagé Théophile à sacrifier une passion malheureuse.

Le Baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer son fils: il n'avoit voulu que l'intimider par cette terrible menace: il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la dissimulation et non l'obéissance. Le malheureux Baron passa quatre mois à Barrège, ensuite il revint à Paris, se flattant encore de pouvoir retrouver son fils. Quoique près d'un an se fût écoulé depuis sa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de sa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suisse, en Hollande, un homme de confiance qui fit en vain à ce sujet les plus exactes perquisitions. Alors le Baron perdit toute espérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Plusieurs personnes l'exhortèrent à se remarier. Madame de Lisbé, devenue son amie intime, lui répétoit sans cesse qu'une femme aimable pourroit seule lui

faire oublier un fils ingrat. Le Baron rejetta d'abord ce conseil ; mais il étoit jeune encore ; il n'avoit pas quarante-cinq ans ; isolé , ambitieux et malheureux , il se laissa séduire aisément. L'offre d'une alliance brillante , le désir d'avoir des enfans , le déterminèrent enfin à épouser Mademoiselle de Lisbé , cette même jeune personne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le Baron se flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cause innocente : mais cette illusion dura peu.

L'infortuné Baron ne put s'abuser long-tems sur le caractère de sa femme. Elle avoit assez peu d'esprit pour se vanter de sa coquetterie et de son goût pour l'indépendance. Egalemant ignorante et désœuvrée , sa conversation étoit aussi frivole qu'insipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque absolument d'esprit , et qui ne peut se dissimuler qu'elle n'est pas belle. Elle étoit envieuse , médisante , inégale : elle avoit une mauvaise tête , une imagination déréglée , une ame froide : enfin , dépourvue de raison , de principes et de sensibilité , elle ne pouvoit ni faire le bonheur d'un mari , ni profiter des conseils d'une mère , ni même être éclairée par ses fautes et par l'expérience.

Aussi-tôt qu'elle eut la liberté d'aller seule dans le monde , on ne la vit presque plus chez elle. Elle faisoit des visites , non pour remplir des devoirs , mais pour consumer trois ou quatre heures de la journée. Elle alloit aux spectacles par la même raison. Elle n'aimoit ni la comédie ni la musique ; mais un spectacle dure trois heures , et en entrant dans sa loge elle trouvoit un grand plaisir à penser

qu'elle alloit se débarrasser de cet espace de tems. Elle avoit naturellement du goût pour le *Loto Dauphin* ; cependant , quelque attrayant que lui parût ce jeu , elle n'y auroit pas joué d'habitude jusqu'à trois heures après minuit , sans l'idée agréable qu'en se couchant aussi tard , elle se levoit le lendemain à une heure , et que par conséquent *elle n'auroit point de matinée*. C'est ainsi qu'elle calculoit toujours ; et c'est ainsi qu'on voudroit pouvoir abrégér sa vie , lorsqu'on ne sait pas faire un utile emploi du tems.

Le Baron , au désespoir en gémissant des travers de sa femme , se rappelloit souvent , malgré lui , que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouser cette même personne qui faisoit le tourment du père après avoir causé la perte du fils. O Théophile ! s'écrioit le Baron , je ne fus pour vous qu'un tyran ; je vous sacrifiois à ma vanité : le Ciel m'en punit aujourd'hui de la manière la plus sensible et la plus équitable. Ah ! je ne sens que trop maintenant combien je m'étois abusé dans le choix que j'avois fait pour vous , et combien votre résistance étoit fondée ! l'orgueil , l'ambition m'aveugloient ; j'en suis doublement la victime. J'ai perdu mon fils , et je souffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi !

Le tems ne fit qu'accroître les chagrins du Baron , et enfin sa femme se déshonora avec tant d'éclat , que le Baron , de concert avec sa famille , la fit enfermer dans un couvent où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainsi le Baron vit rompre au bout de cinq ans un nœud funeste et justement.

détesté. Il n'avoit point eu d'enfant de ce second mariage. Il se retrouva plus isolé que jamais. Accablé de tristesse et d'ennui, fatigué de son existence, poursuivi par le souvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il résolut de voyager, et de chercher dans des pays nouveaux pour lui une dissipation qui pût le distraire de ses peines, et l'arracher du moins pour quelque tems à des réflexions déchirantes. Il partit pour le Danemarck. Il vit Copenhague (a), Roschil, Fredericksbourg, l'Isle de Fionie (b), et beaucoup d'autres lieux. Ensuite il se rembarqua sur un petit vaisseau marchand. Un violent coup de vent le jeta sur les côtes de Norwège. Le bâtiment se trouva engagé au milieu d'une multitude de petites Isles. Il fut secouru par les pilotes-côtiers. On conduisit le vaisseau dans un petit golphe environné d'énormes montagnes qui le mettent à l'abri des vents et des tempêtes. Le Baron descendit dans une maison faisant partie d'un village dont la singularité fixa toute son attention.

Ce village est composé d'une trentaine de maisons toutes posées sur des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer, et derrière lesquelles s'élèvent jusqu'aux nues des montagnes couvertes de sapins et de genevriers. Chaque habitation est isolée et séparée de l'habitation voisine par un précipice, ou par la mer. Les maisons sont très-peu distantes les

(a) Située sur la côte orientale de l'isle de Zélande, à deux cent soixante-dix-neuf lieues de Paris.

(b) Sa capitale est *Odensée*.

unes des autres ; mais elles manquent de communication par terre , à moins que les habitans , en faisant un détour excessivement long , ne gravissent des rochers et des montagnes presque inaccessibles. L'été , toutes les relations s'établissent par le moyen des barques qui servent à la pêche , et qui tiennent lieu de voiture pour aller visiter un voisin auquel on peut parler de sa maison , et qu'on ne peut aller voir chez lui sans s'embarquer. Aussi , dans cette petite République , les enfans même savent conduire une nacelle ; on y voit les petits garçons et les jeunes filles délier hardiment la barque attachée à leur maison , prendre un petit aviron , et arriver ainsi chez le voisin. L'hiver , la glace produit une communication plus prompte et plus facile. Ce peuple ne se nourrit que de poisson , de pain de seigle , et d'une espèce de gâteau fait avec du miel , de raisins secs et de la farine. Ils sont tous dans la plus grande aisance. Les hommes , excellens navigateurs , ne se marient qu'après avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation passagère , sert à embellir leurs maisons , qui sont toutes peintes et vernies extérieurement , et ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Aussi-tôt qu'un jeune garçon , revenu de ses voyages , a fait choix d'une compagne , il se fixe pour jamais sur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur , et ne conçoit pas qu'on puisse le chercher loin de ses parens , de sa femme et de ses enfans. Tous les habitans de ce village sont vêtus uniformément. Les hommes ont des habits bleus , les femmes portent des justes et

des jupons de belle toile blanche, bordées d'un petit galon de soie ou de laine bleue : les jeunes filles n'ont pour coëffure que leurs cheveux nattés et rattachés sur la tête avec une longue épingle d'or. Enfin, ce peuple est aussi intéressant par ses vertus et par la pureté de ses mœurs, que par la singularité du lieu qu'il habite (a).

La maison où le Baron fut reçu, appartenoit à un homme qui parloit bien l'Allemand. Le Baron savoit cette langue, de manière qu'il n'eut pas besoin d'interprète. Cet homme chez lequel logeoit le Baron, étoit un vénérable vieillard, âgé de soixante et douze ans. Il conduisit le Baron dans une petite chambre proprement meublée, et dont la fenêtre donnoit sur la mer. Le Baron fit plusieurs questions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuse? Oui, grace au Ciel, répondit le vieillard; j'ai six filles toutes mariées dans ce village; en outre, j'ai dans ma maison, un fils, sa femme, et sept petits-enfans... — Aucun de vos petits-enfans n'est marié?... — Pardonnez-moi; l'aîné est père d'une fille qui a trois ans... — Ainsi, vous voyez les enfans de vos petits-enfans?... — Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère... — Votre mère! Quel âge a-t-elle?... — Quatre-vingt-quinze ans; mais elle se porte bien... — Loge-t-elle avec vous?... — Assurément... — Je ne doute pas que vous ne fassiez le bonheur de sa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos

(a) L'auteur tient tous ces détails d'un de ses amis, qui a passé cinq jours dans ce village, nommé *L'Ange-Sund*.

enfants?... — Un bon père pourroit-il ne pas l'être ! Les miens ne m'ont jamais donné que de la satisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux , je les ai mariés suivant leur inclination ; ils me chérissent, cela est naturel... — Quoi , jamais aucun d'eux ne vous a désobéi ?... — Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fût conforme à la raison , ou prescrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'eusse été tyrannique , j'aurois sans doute perdu une partie de mon autorité. Tenez , mon fils aîné , Imarkin , auroit pu causer bien des peines à un père ambitieux. Quand il revint de ses voyages , je lui proposai pour femme la fille du plus riche habitant du village. Mon père, me dit-il, j'y penserai. Quelque tems après , il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimoit Kénilia , la nièce de notre voisine. Je lui représentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta : Je l'aime ; je la vois tous les jours de ma fenêtre travailler , faire tout l'ouvrage de la maison , soigner sa vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche , et que je veux approcher d'elle , aussi - tôt elle détourne sa barque ; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle est bonne , modeste , laborieuse ; mon père , j'aime Kénilia. Que pouvois-je répondre à cela , poursuivit le vieillard ; mettez-vous à ma place ? Auriez-vous sacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice ? non sûrement : quel cœur de rocher pourroit résister à un fils suppliant qui demande une grace d'où dépend la félicité de sa vie ? Je donnai mon consentement , mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me bénissent avec le transport de la plus vive

reconnoissance. Je n'ai point d'enfant plus tendre et mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien, depuis son mariage, il m'a avoué que si j'avois voulu forcer son inclination, il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer, de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie; elle produit la désobéissance, la rébellion.

Le Baron n'entendit pas sans trouble et sans émotion un discours qui r'ouvroit toutes les blessures de son cœur. Après cet entretien, le vieillard conduisit le Baron dans la salle où sa famille étoit rassemblée. Le Baron fut présenté à la bonne vieille grand-mère, âgée de quatre-vingt-quinze ans, touchant et respectable objet des soins de la plus tendre affection, ou pour mieux dire du culte de toute la famille. Elle étoit assise dans un fauteuil posé au milieu de ses petits-enfants. C'étoit le soir, et l'heure de la Veillée. Imarkin, le fils aîné du vieillard, placé à côté de sa chère Kénilia, contoit des histoires, des relations de voyages que les femmes et les filles écoutoient en filant, et qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le Baron considéra pendant quelques instans, avec un attendrissement douloureux, ce tableau intéressant; ensuite il se retira dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il fut seul, mille réflexions désespérantes s'offrirent en foule à son imagination. Hélas! disoit-il, je suis donc réduit à envier le sort de cet obscur vieillard! Ce bonheur si pur dont sa famille offre l'image, je l'ai méconnu, sacrifié, je l'ai perdu sans retour. J'étois père, et je n'ai

plus de fils !... J'aurois pu , comme ce vieillard , assurer la félicité de mon fils , jouir de sa reconnoissance , recevoir ses enfans dans mes bras et voir croître autour de moi son heureuse famille !... Mais je me suis privé moi-même de mon fils , et je suis seul dans l'univers !

En parlant ainsi , le malheureux Baron se promenoit à grands pas , ses larmes inondoient son visage ; il passa une partie de la nuit dans cette affreuse agitation. Tantôt il se persuadoit que Théophile depuis long-tems n'existoit plus ; il pleuroit sa mort , il voyoit son tombeau ! Tantôt il se le représentoit accablé sous le poids de l'infortune , implorant le Ciel pour son épouse et pour ses enfans ; il croyoit entendre ses gémissemens , ses cris ; il frémissait d'horreur et de pitié. Il maudissoit , il abhorroit l'ambition coupable et l'orgueil insensé qui avoient étouffé dans son cœur et la justice et les plus tendres mouvemens de la nature , et qui le livroient à des regrets superflus et à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit , la fatigue et l'accablement forcèrent le Baron à se jeter sur son lit ; et au bout de quelques heures , ses yeux commençoient à se fermer , lorsqu'il fut réveillé par les chans les plus bruyans , accompagnés de mille cris de joie. Il distingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit sa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques , ornées de feuillages , et pleines d'hommes , de femmes et d'enfans qui chantoient en chœur , et qui paroisoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'avançoit vers la maison qu'il habitoit. Dans cet instant , le vieillard entra dans

sa chambre, et lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ses enfans et de ses petits-enfans. J'ai six filles, continua le vieillard, et vous les voyez là avec leurs maris et leur famille. Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naissance de ma mère. Chaque année à pareil jour, fête pareille... Puissé-je la voir, cette fête si intéressante, jusqu'à la fin de ma vie!...

— Mais votre maison ne pourra contenir tout ce monde. — Hélas, non! c'est pourquoi nous ne logeons pas ensemble : mais aidés de mes fils et de mes gendres, nous allons porter notre bonne mère dans cette belle barque, décorée de rubans, où vous voyez une espèce de dais, et puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici, sur le rivage de la mer; nous trouverons un bon dîner préparé sous une tente, et nous aurons le plaisir de dîner ensemble à la même table. Nous nous sommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du poisson excellent; car Dieu bénit toujours cette pêche. Nos servantes et quelques-unes de nos filles sont restées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, poursuivit le vieillard, soyez des nôtres, venez avec nous.

En disant ces paroles, le vieillard entraîna le Baron, et le mena dans la chambre de la vieille grand'mère. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille, qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit sur ses genoux un petit enfant nouvellement né. Aussi-tôt qu'elle aperçut le vieillard : Viens, mon fils, lui dit-elle, viens donner ta bénédiction à

l'enfant qui nous est né ce matin. Notre chère *Vellia* ne pourra se trouver cette année au repas de famille. Elle est accouchée pendant qu'on étoit à la pêche. Mais, regarde le charmant présent qu'elle nous envoie ! A ces mots, le vieillard attendri prit l'enfant dans ses bras, il le baisa, et le rendit à la vieille grand-mère, qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Elle le contempla encore avec un ravissement inexprimable pendant quelques instans, et ensuite elle consentit à partir. Le vieillard, aidé de ses fils et de ses gendres, enleva sa mère dans un fauteuil, et elle fut ainsi portée dans sa barque, la seule qui eût un baldaquin, et qui fut ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans sa nacelle, les chans, les cris et les acclamations recommencèrent. C'étoit le signal du départ. On fit l'honneur au Baron de le placer dans le bateau de la mère, (car c'est ainsi que tous les enfans appelloient la bonne vieille), et après trois quarts-d'heure de navigation, la petite flotte débarqua. Les femmes et les jeunes filles qui étoient restées sous la tente, afin de préparer le dîner, accoururent sur le rivage pour recevoir *la mère*; alors toute la famille se trouvant rassemblée, aussi-tôt que la mère fut sortie du bateau, son fils se mit à genoux devant elle, et il lui demanda sa bénédiction pour lui et pour tous leurs enfans. A ces paroles, *la mère*, élevant vers le Ciel ses mains tremblantes : O mon Dieu, dit-elle, accordez à mon fils, jusqu'à son dernier moment, la félicité dont vous m'avez fait jouir. Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi ! Mon Dieu, bénissez-

les, tous ces enfans qui font le charme de mes vieux jours, et payez à mon fils soixante et douze ans de bonheur que je dois à sa tendresse et à ses vertus ! En achevant ces paroles, cette bonne et respectable mère laissa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, et se mêlèrent à celles que répandoit l'heureux vieillard ; tous les enfans en pleurant s'élancèrent vers la mère et le fils, et tous furent embrassés par eux avec la plus tendre et la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante, on se rendit sous la tente, on se mit à table ; et la joie innocente et pure, la gaieté franche et naïve, succédèrent à l'attendrissement si doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini, on porta *la mère* dans une prairie charmante, où l'on joua à différens petits jeux qui furent terminés par des courses et des danses. Enfin, au déclin du jour, on se rembarqua, et l'on reconduisit *la mère* dans sa maison.

Tout ce que le Baron souffrit dans le cours de cette journée, ne peut se dépeindre. Son cœur se déchiroit à la vue des tableaux ravissans, et de ce bonheur si pur qui excitoient en lui des regrets et des remords si cuisans : cependant malgré l'amertume de ses réflexions, il ne quitta pas sans attendrissement ses respectables hôtes et ce fortuné séjour. Il se rembarqua et partit de l'*Ange-Sund* plus malheureux et plus à plaindre que jamais. Le vaisseau fit voile pour la Hollande, et le Baron arriva à Amsterdam vers la fin du mois d'Août. Il y resta quelques jours, et se rendit ensuite à Utrecht. Il se trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Frères Moraves*. On appelle

ainsi une société nombreuse d'hommes et de femmes, réunis ensemble dans une vaste et magnifique maison, située à l'entrée d'un agréable village nommé Zast. Le Baron voulut voir cet établissement digne à tous égards d'exciter la curiosité d'un voyageur. Le Baron arriva à Zast à trois heures après-midi : un des administrateurs de la maison se chargea de le guider. C'étoit un ancien *Frère Morave*, qui parloit bien françois, et qui répondit avec autant d'esprit que de politesse aux questions du Baron. Après avoir vu les salles d'assemblées des femmes et celles des hommes, le Baron demanda à son conducteur si les *Frères-unis* recevoient indifféremment parmi eux des étrangers de toutes les nations? Oui, reprit le *Frère Morave*, de toutes les nations *Chrétiennes*. . . — Cependant vous êtes Calvinistes? . . . — C'est ici la religion dominante; mais toutes les autres sectes y sont tolérées. . . — Qu'exigez-vous de ceux que vous admettez dans cette maison? . . . — Des mœurs pures, l'amour du travail et de la paix. . . — Vous y recevez des gens mariés? . . . — Oui, outre les salles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps de logis les gens mariés. Chaque ménage est établi dans un appartement commode. . . — Pour être reçu ne faut-il pas savoir un métier? . . . — Oui; ou bien avoir un talent utile, comme par exemple, le dessin, la gravure ou la peinture, et l'argent nécessaire pour fournir aux fraix du premier établissement. . . On n'exige ni talens, ni la pratique d'un métier des personnes qui ont des pensions, c'est-à-dire de quoi vivre dans l'aisance sans être obligées de travailler. . . —

Vous faites sans doute des informations sur la conduite de ceux qui se proposent ? — Assurément ; à moins qu'un des administrateurs ne réponde de la personne qui desire être reçue parmi nous.

Ce séjour heureux et tranquille est un asyle sûr contre la tyrannie : quiconque est opprimé dans sa patrie, peut, en changeant de nom, et en s'adressant aux Anciens, avec quelques recommandations, être reçu parmi nous, et y vivre à jamais ignoré et paisible. Sans doute que ce lieu a servi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuse et à des amans persécutés. D'ailleurs, on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient, nous sommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maison, ou de la quitter pour toujours : mais venez, poursuivit l'administrateur, venez voir le lieu le plus intéressant de notre habitation. A ces mots, le Baron sortant d'une profonde rêverie, se remit en marche, et suivit son guide qui le conduisit aux boutiques. Tout le rez-de-chaussée des différens corps de logis de cette vaste maison est entièrement rempli de boutiques, où l'on voit les divers métiers auxquels se consacrent les frères et sœurs. Ces boutiques sont charmantes ; on y trouve de tout, orfèvrerie, étoffes, souliers, meubles, porcelaines, tableaux, etc. (a) Tous les logemens des frères et sœurs sont au-dessus de ces boutiques.

(a) Presque toutes les femmes font de la dentelle très-jolie. On ne marchandé point. *Les Frères-unis* n'ont qu'un prix, et ce prix est toujours fort raisonnable.

Le Baron admira le coup-d'œil brillant et animé que formoit cet amas immense de boutiques réunies ensemble. En sortant de chez un ébéniste, il passa devant la boutique d'un dessinateur, et il y entra. Un jeune enfant de huit ans, assis devant un comptoir, gardoit seul cette boutique. Il lisoit, il avoit la tête penchée, et dans cette attitude ses cheveux retombant en grosses boucles sur son front, cachotent une partie de son visage. Il se leva en appercevant le Baron et son conducteur ; et secouant sa tête en-arrière pour se débarrasser de ses cheveux, il découvrit entièrement un si beau visage, et une physionomie si charmante, que le Baron frappé resta un moment immobile de surprise. L'enfant, avec une manière enfantine pleine de graces, vint se jeter dans le bras du Frère administrateur qui conduisoit le Baron, en l'appellant *son ami*. Quoi, dit le Baron, cet enfant est François ? Non, reprit l'Administrateur, il est Anglois ; mais il parle déjà trois ou quatre langues ; et puis il est si doux, si caressant ; il a tant d'application, tant de desir d'apprendre... c'est l'enfant gâté de la maison, tout le monde ici chérit *Polydore*... — Il s'appelle Polydore ?... — Oui ; c'est son nom de baptême... C'est aussi le mien, reprit le Baron ; hélas, charmant enfant, poursuivit-il, puisse-t-il, pour son bonheur, n'avoir jamais avec moi d'autre conformité !... Le ton et l'air du Baron en prononçant ces paroles, attirèrent l'attention du jeune Polydore ; il regarda le Baron fixement, et tout-à-coup il s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête, et avançant son visage pour l'embrasser. Le Ba-

ron, touché de ce mouvement, prit l'enfant dans ses bras, et le serrant contre son sein avec émotion... Aimable enfant! s'écria-t-il, que son père est heureux!... Pourtant, reprit Polydore, en soupirant, il ne l'est pas!... Non, sans doute, ajouta le Frère Morave, il a perdu une femme qu'il chérissait; mais il trouve dans cet enfant, dans la vertu, dans l'étude, les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur.

Pendant ce discours, l'enfant versa quelques larmes que lui arrachoit le souvenir de sa mère. Le Baron attendri embrassa encore Polydore, et s'asseyant il le refint sur ses genoux. Le Frère Morave voyant que le Baron s'établissoit dans la boutique, lui demanda la permission de le quitter pour une demi-heure, et sortit. Le Baron seul avec Polydore regardoit cet enfant en silence, qui, de son côté, le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes, Polydore saisissant une des mains du Baron, la baisa avec l'expression la plus touchante. Eh quoi, charmant enfant, dit le Baron, vous lisez donc dans mon cœur; vous y voyez donc tout ce que vous m'inspirez!... Je vous aime, reprit Polydore... — Vous m'aimez!... — Oh sûrement; et vous ne devineriez pas pourquoi?... — Comment?... — C'est que vous ressemblez à mon papa. A ces mots, le Baron éprouva un battement de cœur si violent, qu'il fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole; enfin, levant les yeux au ciel: O Dieu! s'écria-t-il, puis-je espérer... dois-je me flatter... Ce rapport singulier, le nom donné à cet enfant, l'intérêt surnaturel qu'il

m'inspire... tout semble m'annoncer... ah, parlez, Polydore ! où est votre père ? conduisez-moi vers lui... — Il m'a quitté pour aller voir un instant un de nos Frères qui est malade... — Où loge ce Frère ?... — A côté de notre chambre, au-dessus de cette boutique. — Allons-y. — J'y consens. Alors le Baron se leva ; Polydore, le tenant toujours par la main, sortit avec lui, ferma la boutique, et conduisit le Baron dans une petite chambre dans laquelle ils trouvèrent une vieille servante que Polydore chargea d'aller chercher son père.

Le Baron, agité d'un tremblement universel, s'assit. Il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de son trouble et de son inquiétude donnoit à sa physionomie un air d'égarement qui intimidait Polydore. Cet enfant n'osoit plus lever les yeux sur lui. Ils gardoient l'un et l'autre un profond silence, lorsque tout-à-coup on entendit marcher. Voilà papa ! dit Polydore avec joie. Le Baron rougit, pâlit ; il se lève, il retombe sur sa chaise ; la porte s'ouvre... Un homme s'avance : le Baron jette en tremblant sur cet inconnu un regard avide et curieux ; neuf ans de souffrances, ses peines, ses remords, tout est oublié ; il reconnoît son fils !... Théophile est à ses pieds.

Théophile, éperdu et respirant à peine, se voit avec transport dans les bras de son père : un sentiment si naturel suspend pour un instant la tristesse profonde qui l'accable. Il sent les larmes de son père couler sur son visage ; il entend ce père redoutable et chéri répéter en pleurant les noms de Théophile et de Po-

lydore ; il lui semble qu'il reçoit une nouvelle existence : mais cependant le souvenir le plus douloureux vient corrompre sa joie , et mêler une amertume affreuse à des momens si doux.

Quand le Baron et Théophile eurent recouvré la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentoient , ils se dirent mutuellement à-peu-près les mêmes choses. Ils avoient éprouvé l'un et l'autre les remords les plus déchirans ; leurs torts réciproques étoient oubliés ; ils ne se rappelloient que leur repentir. Théophile à genoux imploroit sa grace , tandis que son père , baigné de pleurs , le conjuroit de lui pardonner la violence et la tyrannie , funestes causes de tous leurs malheurs. Enfin , le Baron , après avoir embrassé mille fois Théophile , prit le jeune Polydore dans ses bras , et il rendit Théophile aussi heureux qu'il pouvoit l'être désormais , en prodiguant à cet enfant les caresses du plus tendre père. Théophile contemploit avec ravissement son cher Polydore sur le sein de son père ; mais au milieu de ses transports , plus d'une fois le nom d'Olimpe échappa de sa bouche. On voyoit alors sur son visage l'expression de la douleur succéder à celle de la joie ; et c'est ainsi qu'il trouvoit dans son bonheur même de nouveaux sujets de peines et de regrets.

Lorsque le Baron fut un peu plus calme , il remarqua avec une surprise douloureuse le changement affreux de la figure de Théophile. Son cœur seul avoit su le reconnoître ; ses yeux auroient pu s'y méprendre. Théophile n'étoit que dans sa trentième année ; mais une maigreur excessive , une pâleur effrayante , étoient à son visage l'air de jeunesse qui au-

roit dû l'embellir encore : le tems ne détruit que la fraîcheur et la beauté ; le malheur change l'expression de la physionomie. Théophile n'avoit plus le même regard. On cherchoit en vain dans ses yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure morne et languissante ne peignoit plus que l'abattement et la mélancolie. Le Baron ne considéra pas avec moins d'attendrissement les objets qui l'entouroient. La chambre où Théophile avoit passé plusieurs années , ces murs dépouillés d'ornemens et de tapisserie , le lit de sangle de Théophile , celui de Polydore... tout ce qui s'offroit à ses regards , ranimoit dans son ame les regrets les plus douloureux. Enfin , le Baron , pressant dans ses mains la main de Théophile : Partons , cher Théophile , lui dit-il , ne différons plus , arrachons-nous de cet asyle obscur , où vous avez gémi si long-tems , de cette chambre dont l'aspect blesse mes yeux et déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie , venez conduire votre fils dans la maison paternelle.

Mon père , reprit le triste Théophile , quand vous daignez me pardonner , et reconnoître mon fils , je dois vous consacrer ma vie... Je vous suivrai sans doute... Mais souffrez que , pour la dernière fois , je conduise Polydore sur le tombeau de sa malheureuse mère!... Théophile s'arrêta , ses sanglots lui coupèrent la parole. Le Baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes que répandoit le Baron touchèrent vivement Théophile : O mon père ! s'écria-t-il , honorez-vous sa mémoire d'un regret paternel!... Va , reprit le Baron , je partage ta douleur!... A ces mots ,

Théophile embrassa son père avec transport : Hélas , dit-il , vous auriez pu l'aimer , l'adopter , et elle n'est plus... En disant ces paroles , Théophile s'arracha des bras du Baron , et prenant Polydore par la main , il sortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile , pour la dernière fois , baignoit de larmes le tombeau d'Olimpe , le Baron donnoit les ordres nécessaires pour son départ , et après avoir pris congé des administrateurs , le Baron , Théophile et Polydore montèrent en voiture , et prirent le chemin d'Utrecht , où ils n'arrivèrent qu'à la nuit. Le lendemain au soir , lorsque Polydore fut couché , le Baron instruisit avec détail son fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation.

Ici la Baronne interrompit sa narration , et mit fin à la veillée , qu'elle reprit ainsi le jour suivant.

Lorsque le Baron eut fini le triste récit de ses malheurs , Théophile prenant la parole , conta à son tour son histoire. Après avoir peint ses remords , et la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant son père , il entra dans le détail de sa fuite , de son arrivée à Londres , de son mariage , de son départ pour l'Ecosse :
» Arrivés à Edimbourg , poursuivit Théophile , nous prîmes la précaution de changer encore de nom. Peu de tems après , je m'engageai dans quelques entreprises de commerce ; mais je n'avois aucune connoissance des hommes et des affaires. Je fus trompé , je m'abusai moi-même , et en moins de huit mois , je perdais et je dépensais plus de la moitié de la somme que j'avois emportée

» de France. Cependant ma femme étoit au
» moment d'accoucher, et dix mois après
» mon mariage, elle donna le jour à Poly-
» dore. Hélas ! je ne devins père que pour
» mieux sentir l'horreur de ma situation ! j'ar-
» rosai de larmes cet enfant si cher ; la ten-
» dresse passionnée qu'il m'inspiroit déchiroit
» mon cœur : je gémissois sur sa destinée,
» et en l'embrassant mille fois avec toute l'affec-
» tion qu'un père peut ressentir, j'étois as-
» sez malheureux pour n'oser remercier le
» Ciel de me l'avoir donné ! Je renfermois
» avec soin au fond de mon ame des peines
» si cruelles, je les dissimulois sur-tout à ma
» femme. Je voulois qu'elle me crût satisfait
» de mon sort ; ainsi j'étois privé de la triste
» consolation de lui ouvrir mon cœur. J'a-
» vois perdu toutes les illusions qui m'avoient
» séduit : Olimpe n'étoit plus à mes yeux que
» l'amie la plus chère. L'amour cessoit enfin
» d'égarer ma raison ; l'amitié solide et ten-
» dre auroit pu nous rendre plus heureux ;
» mais sans une confiance intime, quels cha-
» grins peut-elle adoucir ? Je devois, pour
» le repos même d'Olimpe, lui cacher mes
» sentimens, mes réflexions, mes remords :
» une contrainte si pénible me devenoit cha-
» que jour plus insupportable. Souvent je crai-
» gnois qu'Olimpe en secret n'éprouvât le
» même tourment, et cette idée mettoit le
» comble à mes maux.

» L'égalité d'humeur, la tendresse d'Olim-
» pe, auroient dû me rassurer. Depuis l'in-
» stant où je reçus sa foi, jusqu'aux derniers
» momens de sa vie, jamais un mot de plainte
» n'échappa de sa bouche ; jamais elle n'affli-

» gea mon cœur par une réflexion triste ou
» par un reproche indirect. Elle me parloit
» souvent de son bonheur, elle avoit l'air de
» me croire heureux ; mais il n'est que trop
» naturel de supposer aux autres une dissi-
» mulation qu'on emploie soi-même. D'ail-
» leurs, plus d'une fois je la surpris seule
» baignée de pleurs. Je ne l'interrogeois alors
» qu'en tremblant, je ne l'écoutois qu'avec dé-
» fiance. Elle ne manquoit jamais d'attribuer
» à un excès de sensibilité, et à des causes
» absolument étrangères à notre situation, ces
» larmes répandues en secret ; il falloit feindre de le croire, et c'étoit une peine de
» plus : c'est ainsi que nous passâmes trois
» ans en Ecosse. Au bout de ce tems, ayant
» presque entièrement achevé de dissiper l'argent que je possédois pour toute fortune,
» je résolus de placer à fonds perdu sur la
» tête de ma femme et de mon fils, quinze
» mille francs qui me restoient. Ma femme
» desiroit retourner en Angleterre, j'y consentis, et nous partîmes sans délai. Arrivés
» à Londres, je ne songeai plus qu'à placer
» avantageusement les minces débris que j'avois sauvés du naufrage, ces quinze mille
» francs qui pouvoient du moins assurer la
» subsistance de ma femme et de mon fils.
» Cette affaire terminée au gré de mes desirs,
» nous nous retirâmes dans un village à quelques milles de Londres, et j'aurois pu con-
» noître le bonheur sans les souvenirs amers
» qui me privoient du repos, le bien le plus
» précieux qu'on puisse trouver dans la solitude. Je ne regrettois ni la fortune, ni la
» magnificence ; mais je regrettois la gloire,
» je

» je gémissois de me voir à vingt-deux ans
» expatrié, enseveli dans un village, avec la
» triste victime de ma folie, et un enfant in-
» fortuné, destiné à vivre dans l'obscurité et
» dans la misère. Je ne pouvois écarter de
» mon imagination l'idée déchirante des pei-
» nes que je causois à un père que je n'a-
» vois jamais cessé de chérir; je vous voyois,
» mon père, succomber à votre douleur, et
» maudissant en expirant le fils coupable qui
» vous avoit abandonné! Cette image affreuse
» me poursuivoit en tous lieux; elle m'accu-
» bloit durant le jour, et la nuit elle m'épou-
» vantoit dans les songes les plus sinistres.
» Mille fois je me suis réveillé, baigné d'une
» sueur froide, avec les convulsions du dé-
» sespoir et de la terreur, en m'écriant....
» *Mon père, n'achevez pas cette horrible malé-*
» *diction!...* Cri terrible du remords qui trou-
» bla souvent le sommeil de mon fils, et qui
» retentissoit jusqu'au fond du cœur de la sen-
» sible et malheureuse Olimpe!

» Il y avoit deux ans que nous étions re-
» venus en Angleterre, lorsqu'un événement
» imprévu nous plongea dans le plus profond
» abyme du malheur. L'homme chez lequel
» j'avois placé mes quinze mille francs, fit
» banqueroute, et je perdis ainsi tout ce que
» je possédois au monde. J'épargne à votre
» sensibilité, mon père, le détail de ce que
» j'éprouvai dans ce premier moment!....
» Enfin, je trouvai dans les sentimens d'é-
» poux et de père le courage dont j'avois be-
» soin. On m'avoit appris à dessiner dans
» mon enfance et dans ma première jeunesse;
» ce talent, qui, depuis cinq ans, faisoit tout

» l'amusement de ma solitude , devint dans
» mon désastre une ressource utile. Je con-
» noissois à Londres un graveur célèbre. Je
» lui demandai de l'ouvrage , il m'en procura ;
» et six mois après , satisfait de mon travail ,
» il m'offrit chez lui un petit logement que
» j'acceptai. Cet homme étoit Frère Morave.
» Il avoit passé quatre ans à Zast. Il me parla
» de cet établissement , et bientôt je formai le
» projet de me retirer dans cette paisible re-
» traite. Olimpe avoit le même désir. Nous
» en parlâmes à notre généreux protecteur ,
» qui nous recommanda vivement aux Admi-
» nistrateurs , et nous fit recevoir. En arrivant
» à Zast , Olimpe quitta sa robe à l'Angloise
» et son chapeau , pour prendre l'habit uni-
» forme de la maison. Je ne puis exprimer ce
» que j'éprouvai en la voyant pour la pre-
» mière fois avec ce béguin de toile , ce cor-
» set et cette jupe de bure !... Sa beauté pa-
» roissoit mille fois plus frappante sous ces
» vêtemens grossiers de paysanne : je la re-
» gardois avec un attendrissement douloureux ;
» elle lut dans mon cœur ; et voulant écarter
» de mon esprit des réflexions cruelles , elle
» m'assura qu'elle étoit charmée de son nou-
» vel habit , et qu'elle n'en avoit jamais porté
» un si commode. Je tombai à ses pieds ,
» j'arrosai de larmes la main qu'elle me ten-
» doit. Elle m'embrassa en disant qu'elle ne
» concevoit pas la cause de l'état où elle me
» voyoit ; mais en parlant ainsi , ses pleurs
» inondoient son visage !...

» Je ne trouvai à Zast , ni le bonheur perdu
» pour moi sans retour , ni le repos qui me
» fuyoit. Je donnois à l'éducation de mon fils

» tous les momens que je pouvois dérober au
 » travail. J'aimois passionnément cet enfant ;
 » mais ce sentiment si naturel n'étoit pour
 » moi qu'une source intarissable d'inquiétudes
 » et de peines. Quand j'aurois pu jeter sans
 » effroi les yeux sur l'avenir, m'eût-il été
 » possible d'attendre de mon fils une soumis-
 » sion que je n'avois pas eue pour mon père !
 » Me croyant chargé de la malédiction de ce
 » père justement irrité, pouvois-je me flatter
 » que le Ciel m'eût donné un fils docile et
 » reconnoissant ! De si funestes pensées m'ar-
 » rachoient l'ame ; mais bientôt une crainte
 » affreuse et nouvelle me fit connoître qu'il
 » existoit encore des peines plus accablantes
 » que toutes celles que j'avois éprouvées de-
 » puis mon expatriation.

» La santé d'Olimpe s'affoiblissoit visible-
 » ment. Conservant toujours sa douceur ac-
 » coutumée, Olimpe ne se plaignoit jamais.
 » Elle me répondoit constamment qu'elle ne
 » souffroit point. Cependant je fis venir d'U-
 » trecht un Médecin qui d'abord calma mes
 » inquiétudes. Mais au bout de trois mois,
 » il parut s'alarmer, et enfin il prononça la
 » sentence terrible qui me livroit à une éter-
 » nelle douleur !... Olimpe depuis long-tems
 » connoissoit son état. La religion et l'infor-
 » tune lui firent envisager la mort avec sé-
 » rénité. Un Prêtre établi à Utrecht venoit
 » secrètement la voir. Je le gardai même trois
 » jours dans ma chambre !... O, qui pourra
 » jamais effacer de ma mémoire le souvenir
 » affreux de ces trois déplorables jours !...
 » Je n'aurois pas le courage de vous peindre
 » ces momens pleins d'horreur, et j'ai eu

» celui de vivre !... Mais Olimpe elle-même
» m'en imposa la loi... J'étois nécessaire à
» mon fils... Tenez, mon père, poursuivit
» Théophile, en versant un déluge de pleurs,
» tenez, lisez cette lettre : Cet écrit sacré
» pour moi contient les dernières volontés
» d'Olimpe. Il me fut remis par son Confes-
» seur, et dans l'instant où l'excès du déses-
» poir alloit sans doute me porter à quelque
» extrémité funeste". En disant ces paroles,
l'infortuné Théophile tira d'un porte-feuille la
lettre qu'Olimpe lui écrivit la veille de sa
mort. Le Baron, suffoqué par ses larmes, se
jetta dans les bras de son malheureux fils ; ils
se tinrent long-tems embrassés, ils ne pou-
voient exprimer les sentimens qui déchiroient
leurs ames, que par des sanglots et des gé-
missemens... Enfin, le Baron prit la lettre
d'Olimpe ; et après avoir essuyé ses yeux
noyés de larmes, il lut ce qui suit.

» J'ai voulu savoir la vérité... On vient
» de m'annoncer que ce jour peut-être sera
» le dernier de ma vie... Théophile !... je
» vais donc pour jamais disparaître à vos
» yeux ! Ce lien sacré qui nous unit, ce soir
» ou demain sera brisé !... Demain Théo-
» phile et Polydore seront pour toujours sé-
» parés d'Olimpe !... Ah, du moins que cet
» écrit me rappelle au souvenir de mon époux
» et de mon fils ! Qu'il leur découvre mes
» véritables sentimens et le fond de mon cœur ;
» et que cet aveu, en rendant à Théophile
» la vertu plus chère encore, puisse un jour
» devenir pour son fils une utile leçon. —
» O vous qui m'avez tout sacrifié ! vous, que
» j'ai privé d'un père, d'une famille, d'une

» patrie , avez-vous jamais pu croire un ins-
» tant que je fusse résignée à mon sort !...
» Non , Théophile , j'avois lu dans votre
» ame , j'ai senti toutes vos peines , et je
» vous en cachois de plus insupportables en-
» core. Eclairés l'un et l'autre au fond de l'a-
» byme où les passions nous précipitèrent ,
» nos égaremens mêmes ont détruit l'illusion
» qui nous a perdus ! Et qui peut mieux que
» les remords rappeler la raison et montrer
» la vérité ?... Vous avez trahi pour l'amour
» les devoirs les plus sacrés , mais bientôt la
» nature a repris tous ses droits ; vous n'a-
» vez plus vu dans la triste Olimpe que l'ob-
» jet infortuné , auteur de vos peines et com-
» plices de vos fautes. En perdant votre amour ,
» je n'ai même pu concevoir l'espérance de
» devenir votre amie. Quelle confiance peut
» exister entre deux coupables éclairés sur leurs
» erreurs , qui gémissent de leurs égaremens ,
» qui sont dans l'impossibilité de les expier ,
» et qui s'attribuent mutuellement les malheurs
» l'un de l'autre ?.... Il falloit se taire , mais
» quel effort ! qu'il fut pénible pour mon cœur !
» Quoi , depuis sept ans , ce cœur unique-
» ment occupé de vous et de mon fils , ce
» cœur déchiré n'a jamais osé s'ouvrir un seul
» instant avec vous ! Toujours seuls , toujours
» ensemble , le soin de nous tromper et de
» dissimuler fut notre constante étude !... la
» raison , la pitié , l'amitié même nous en im-
» posoient la loi... l'amitié nous interdisoit
» la confiance !... destin bizarre et rigoureux !
» et je pourrois regretter la vie !... Ah , Théo-
» phile , l'idée d'une séparation éternelle est
» sans doute pour moi aussi déchirante que

» terrible ! Mais quand vous connoîtrez de
» quels tourmens la mort me délivre , vous
» ne pourrez gémir sur le sort qui nous ar-
» rache l'un à l'autre... Eh , comment sup-
» porter la vie en voyant ce qu'on aime au
» comble de l'infortune , et lorsque tous nos
» maux sont notre propre ouvrage ! C'est moi
» seule que je dois accuser de mes malheurs ;
» ce fut mon imprudence qui fournit à votre
» père des prétextes et de justes raisons de
» rompre ses engagements. J'avois perdu ma
» réputation , il me rejetta , il en avoit le
» droit. Sans doute l'ambition le rendit ty-
» rannique ; mais enfin il tenoit de la nature
» une autorité sans bornes , il pouvoit en user
» sans crime ; vous ne pouviez vous révolter
» qu'en trahissant le plus saint de tous les de-
» voirs... Ah si , consultant mieux la raison ,
» vous eussiez abjuré le projet insensé autant
» que coupable , de fuir , d'abandonner la mai-
» son paternelle , n'en doutez pas , le tems ,
» votre constance , eussent fléchi votre père !
» Falloit-il ajouter la trahison à la désobéis-
» sance ! Que ne lui disiez-vous : *Ma foi n'est*
» *plus à moi , vous l'avez engagée vous-même ;*
» *je ne puis disposer de ma main sans votre aveu ;*
» *vous refusez le consentement que j'implore ; je*
» *me sou mets à cette rigueur ; mais n'exigez point*
» *que je devienne parjure , ne me forcez point à*
» *fermer d'autres nœuds , et je vous promets de*
» *ne plus revoir l'objet d'une passion si malheu-*
» *reuse...* Voilà le conseil salutaire que j'au-
» rois dû vous donner quand vous vîntes me
» déclarer votre funeste résolution , il en étoit
» tems encore. En avouant tout à votre père ,
» en lui parlant enfin avec une courageuse

» franchise, vous l'eussiez irrité sans doute,
» mais il vous chérissait. En menaçant, en
» se montrant inflexible, il vouloit sur-tout
» vous effrayer. Comment croire qu'il eût puni
» avec sévérité une résistance accompagnée
» de tant de soumission, une résistance que
» tant de motifs rendoient du moins excusa-
» ble ! Auroit-il pu se résoudre à priver de
» la liberté son fils unique, sa seule espérance ?
» Non, non ; sûr de votre fermeté, de votre
» constance, il eût fini tôt ou tard par se
» rendre à nos vœux... Est-il possible qu'au
» moment de nous perdre, cette pensée ne
» se soit pas offerte à notre imagination ! Hélas !
» vous me menaciez de vous ôter la vie ; l'éf-
» froi me rendoit stupide, et l'amour vous
» aveugloit. Avec plus de raison et d'expé-
» rience, j'aurois pu vous éclairer ; malgré
» mes craintes, mes terreurs et mes pressen-
» timens, j'étois loin de prévoir tous les tour-
» mens que j'ai soufferts. Si j'avois pu lire
» dans l'avenir, j'aurois su vous prouver qu'il
» valoit mille fois mieux renoncer l'un à l'au-
» tre, nous dégager de nos sermens mutuels,
» que de nous précipiter dans ce gouffre de
» maux. Supposons que j'eusse eu le courage
» et la générosité de vous déterminer à rece-
» voir la main de celle que vous détestiez ;
» supposons que cette jeune personne eût jus-
» tifié par sa conduite votre aversion pour
» elle, quelles consolations n'auriez-vous pas
» trouvées en vous-même et dans le sein d'un
» père ! quelles distractions auroient su vous
» offrir le monde, les plaisirs, les affaires !
» Les sentimens de la nature, l'amour de la
» gloire eussent rempli votre cœur, illustré

» votre vie : enfin , vous auriez connu le bon-
» heur d'avoir des enfans , et de pouvoir vous
» dire : *Je leur donnerai une éducation brillante,*
» *je leur laisserai une grande fortune et un nom*
» *qu'on ne pourra leur disputer ! . . .* Et moi ,
» retournant dans ma province , j'emportoïs
» l'innocence et le souvenir d'un sacrifice ver-
» tueux ; j'aurois pu goûter les charmes de la
» solitude et du repos . . . Ah , si dans l'instant
» où vous m'entraîniez à ma perte , une amie
» secourable m'eût offert ces réflexions !
» Mais orpheline , infortunée , j'étois privée
» de mon seul appui ; ma tante n'étoit plus ,
» je n'avois point de guide , et chérissant l'hon-
» neur et la vertu plus que la vie , j'ai sacri-
» fié l'un et l'autre . . . Et la jeunesse insensée
» et présomptueuse craint les conseils et desiré
» l'indépendance ! O Polydore ! vous lirez un
» jour cet écrit ; qu'il vous apprenne à vous
» défier de vous-même ; qu'il vous apprenne
» que l'esprit , la pureté des intentions et de
» l'âme ne sauroient tenir lieu d'expérience !
» qu'il vous apprenne enfin que les passions
» ne peuvent que nous égarer , nous rendre
» malheureux , qu'on ne doit chercher le bon-
» heur que dans la vertu ! . . . Adieu , Théo-
» phile ! . . . j'ose entrevoir pour vous dans l'a-
» venir un destin plus heureux . . . Votre père
» existe . . . Ah , si jamais le Ciel vous réunit ,
» que mon souvenir ne trouble point votre
» félicité . . . Songez que votre père en m'adop-
» tant , en me reconnoissant pour sa fille ,
» n'auroit pu me rendre heureuse . . . Eh , de
» quel front oserois-je reparoître dans le monde ,
» après avoir trahi tous mes devoirs ! . . . Vous
» pouvez soutenir les regards du public . Vous

» êtes coupable sans doute, cependant l'hon-
 » neur vous reste!... Mais l'amour ne peut
 » égarer une femme sans l'avilir. J'ai vécu
 » dans l'obscurité, dévorée de remords; du
 » moins je n'ai supporté ni le poids de la
 » honte, ni l'horreur du mépris public... Je
 » n'ai point vu mon époux rougir du nœud
 » fatal qui nous unit... Telle est ma desti-
 » née... Il n'est point d'événement qui pût
 » me rendre le bonheur.... il n'en est plus
 » pour moi sur la terre!... Adieu, cher et
 » malheureux Théophile!... vivez pour vo-
 » tre fils! que cet enfant chéri vous dédom-
 » mage des peines que vous a causées sa mère!
 » c'est le dernier vœu de mon cœur... Puisse
 » la Religion qui me fortifie vous éclairer et
 » vous consoler!... Le Ciel réprouva notre
 » union, il nous sépare!... adorons sa jus-
 » tice, et soumettons-nous".

Ah, s'écria le Baron, après avoir lu cette
 lettre, Olimpe! chère et touchante victime de
 mon injustice et de mon ambition! vous êtes
 bien vengée par mes regrets et par ma dou-
 leur! En refusant de vous adopter pour ma
 fille, de quel bonheur je me suis privé!...
 O mon fils, je te retrouve; mais je ne pour-
 rai te rendre heureux! Hélas, puis-je moi-
 même le devenir?... Mon père, reprit Théo-
 phile, je vous consacrerai ma vie; je renonce
 à jamais au monde! retiré, caché dans la mai-
 son paternelle, je n'existerai que pour vous
 et pour mon fils. Eh bien, dit le Baron, con-
 sacrons-nous entièrement à l'éducation de Po-
 lydore; qu'il passe loin du monde son enfance
 et sa première jeunesse: formons dans la so-
 litude son cœur et son esprit: qu'il connoisse

les charmes de la vie champêtre et des goûts simples , afin qu'un jour , au milieu du tumulte fatigant d'une vaine dissipation , il puisse les regretter comme les seuls plaisirs purs et réels.

Théophile approuva avec transport un projet si conforme à son inclination. L'exécution n'en fut point différée. Le Baron acheta une terre à cent lieues de Paris ; il s'y retira avec Théophile et Polydore. Si de tristes souvenirs l'empêchèrent d'y goûter une félicité parfaite , il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir désormais. Les soins , la tendresse de Théophile , les vertus du jeune Polydore firent la consolation et le charme de ses vieux jours. Avant de mourir , il eut la satisfaction d'assurer le bonheur de Polydore , en lui choisissant une compagne aimable , vertueuse , qui fit les délices et la gloire de son époux et de sa famille.

La Baronne cessa de parler , et comme il étoit de bonne-heure , on causa encore quelque tems. J'aime beaucoup , dit M. de la Palinière , la description de *l'Ange-Sund*. La bonne vieille de quatre-vingt-quinze ans , et le repas de famille dont le Baron fut témoin , me rappellent une des plus charmantes fêtes que j'aie vues dans ma vie. . . — Oh , faites-nous-en le détail. . . — Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de Juillet dans la Livonie (a) avec un Russe de mes amis ; il vou-

(a) La Livonie est une des plus belles Provinces de la Russie ; le terroir en est si fertile en grains , qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga* , grande et riche ville , en est la capitale.

lut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressembloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps de logis, environné de douze petits pavillons, tenant tous les uns aux autres par des galeries couvertes. Lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation, il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domestiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de Novorgêve (a), (c'étoit le nom du maître de la maison); on lui répond qu'une de ses petites-filles vient d'accoucher. Dans ce cas, reprend mon ami, allons-nous promener dans le bois. En disant ces mots, il s'éloigne du château, et je le suis. Chemin faisant, je le questionne. M. de Novorgêve, me dit-il, est un vénérable vieillard de soixante et quinze ans; il jouit d'une fortune considérable qu'il ne doit qu'à lui seul. Ce lieu l'a vu naître, mais il y naquit dans une chaumière. Son père étoit laboureur, et ne possédoit que cette enceinte, quelques champs voisins, et le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgêve, à l'âge de quarante ans, fit un voyage à Riga. Un négociant, parent de son père, se chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'application et de l'esprit; il s'instruisit, et son parent conçut de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il

(a) Tous les noms de famille Russes se terminent de l'une de ces quatre manières : *Ove*, *ève*, *ine*, *ov*, dont les François ont fait : *Off*, *eff*, *in*, *y*.

n'avoit besoin que de se faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la naissance, prétendre aux dignités et aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvoit manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des protecteurs, et prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut attiré et fixé à la Cour. Dans ce moment, il eut le malheur de perdre son père. Il lui restoit deux sœurs, qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offroit. Ces deux sœurs, modèles d'une touchante amitié, et d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais se marier, afin de ne point se séparer, et se contentèrent de l'état où le sort les avoit fait naître. Novorgève, séduit par l'ambition, fit un mariage brillant. Sa femme se conduisit avec décence; mais le rendit malheureux par son orgueil et sa hauteur. Elle mourut, et lui laissa six enfans, trois garçons et trois filles; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois, et demanda la permission de se retirer. Il n'avoit été qu'ébloui, qu'agité; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la Cour, et fut rejoindre ses sœurs pour ne plus s'en séparer. En arrivant ici, il fit bâtir ce vaste château; mais il conserva l'humble chaumière de ses pères; elle est au bout du bois : c'est pour lui un temple révééré qu'il va visiter tous les jours. Il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans; ses sœurs s'y consacrèrent ainsi que lui. En même-tems, il renouvella connoissance avec les laboureurs, anciens amis de

son père ; et après avoir examiné avec soin l'intérieur de leurs familles , il choisit parmi eux des femmes et des maris pour ses enfans. En conséquence de ce projet , il dirigea l'éducation des enfans qu'il se proposoit de prendre un jour pour gendres et pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit seulement que ces enfans sussent lire , écrire et compter ; qu'ils eussent des manières douces , des mœurs pures , une piété sincère , et le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfans ainsi qu'il l'avoit projeté , et il est devenu le plus heureux de tous les pères. Sa famille nombreuse , logée chez lui , et s'accroissant chaque année , il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en patriarche , avec ses deux respectables sœurs , et une multitude d'enfans et de petits - enfans , tous vêtus , ainsi que lui , comme ses pères , c'est - à - dire , en paysans et paysannes , mais jouissant de toutes les commodités de la vie , et goûtant un bonheur , qui n'est aussi peu recherché que parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevoit ce récit , nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette , sur laquelle étoit écrit une date et un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. Il faut , me dit-il , vous instruire d'un antique usage de cette Province , dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant , le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant ,

et l'année dans laquelle il est né (a). Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue, possède un de ces bois sacrés où jamais la coignée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lors qu'enfin un arbre se couronne et dépérit, on se décide à le couper ; ce qui ne se fait pas sans un grand appareil. On assemble sa famille et ses voisins ; on abat l'arbre en leur présence, et l'on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui étoit sur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper, et les parens et voisins signent cette note, comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms et la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit sur un autre registre l'année de la naissance de chaque enfant, en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a planté dans le *bois de famille*, le jour où il naquit.

Mon ami parloit encore, lorsque nous entendîmes de loin le bruit d'une musique champêtre. Avançons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novorgève entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment ; mais sûrement, après la cérémonie, il viendra nous joindre et nous inviter à dîner. A ces mots nous précipitons nos pas ; guidés par la musique, nous arrivons dans un taillis, une espèce de pépinière remplie de jeunes arbres, et nous y

(a) Il est très-vrai que cet usage existe en Russie ; mais je ne suis pas sûr que ce soit dans la Province de *Livonie*.

trouvons environ deux cents personnes rassemblées, en comptant un quinzième de petits-enfans. Toute cette troupe étoit habillée suivant le costume des paysans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable ; mais celle des femmes me parut agréable et pittoresque. Elles étoient coëffées avec des voiles de mousseline qui ne cachotent qu'une partie de leurs cheveux, et qui couvroient entièrement leurs épaules : elles avoient toutes des justes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, et des jupes richement brodées. Je m'avance, et je découvre au milieu de cette foule, un Vieillard d'une figure douce et majestueuse, vêtu comme les autres paysans, mais dont l'habit simple et grossier formoit un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguoit. Il avoit sur son habit un large ruban blanc, auquel étoit attachée une magnifique croix, enrichie de pierres (a). Voilà Novorgève, me dit mon guide ; l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnoître. Cette distinction est sans doute chère à son cœur ; c'est la reconnaissance et non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de sa Souveraine. Je vous prie, interrompis-je, dites-moi quel est le jeune homme qui est à la droite du Vieillard ? C'est un de ses petits-fils, répondit mon ami, et le père de l'enfant nouveau né. A sa gauche, vous voyez deux vénérables Vieilles, ce sont ses sœurs ; et toute la foule qui l'environne immédiatement, n'est com-

(a) L'ordre de Saint-André, institué par le Czar Pierre I.

posée que de ses enfans et de ses petits-enfans... — Quel en est le nombre... — A-peu-près cinquante personnes, en comptant les gendres et les belles-filles; et tout cela loge dans l'enceinte que vous avez vue. Le reste de l'assemblée est formée par les parens, les voisins et les amis de sa famille : mais taisons-nous, la cérémonie commence.

A ces mots, je me rapprochai du Vieillard autant qu'il me fut possible. Je le vis prendre une bêche, et d'un bras encore vigoureux, ouvrir la terre pour y planter l'arbre. Lorsque cette opération fut finie, le Vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi long-tems que le sapin Pierre Novorgève*, (l'arbre le plus antique du bois), et que l'enfant dont il portoit le nom, pût se reposer un jour sous son ombrage, *avec les enfans de ses petits-enfans*. Après ce discours, on apporta le registre sur lequel les principaux personnages de l'assemblée écrivirent leurs noms. Ensuite le Vieillard reçut dans ses bras l'enfant, objet de la fête, et l'on se mit en marche au son des instrumens.

Nous suivîmes la troupe, qui nous conduisit à l'autre extrémité du bois, dans une immense salle de verdure, environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ces bois. Cette salle nous offrit un coup-d'œil charmant. Tous les arbres étoient chargés de guirlandes de fleurs et de verdure; et une douzaine de jolis berceaux d'enfans dispersés sans ordre, et suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu.

champêtre. Mon compagnon de voyage me montra le sapin *Pierre Novorgéve* ; j'admirai sa prodigieuse élévation ; et voyant à quelque distance deux chênes, entre lesquels étoit placée, sur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide : Sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon Vieillard ? ... — Assurément, le plus vieux de ces chênes porte le nom de son grand-père, et l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription Russe, qui contient l'éloge d'*Anastase et d'Alexis Novorgéve* ; éloge dicté par le sentiment et par la vérité, et dont voici le sens. » *Le Ciel,*
» *pour récompenser leur piété sincère, leur fit con-*
» *noître le vrai bonheur : ils en jouirent et le trou-*
» *vèrent dans leur famille, dans les plaisirs cham-*
» *pêtres et les travaux de l'agriculture* ». J'imagine, repris-je, que ce berceau, plus orné que les autres et suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau né ? — Justement. Tenez, le Vieillard s'approche de ces deux arbres, il va placer l'enfant dans ce berceau. En effet, le Vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, et il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, et il termina ce dernier discours, en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le Vieillard eut cessé de parler, une douzaine de jeunes femmes qui portoient

de petits enfans dans leurs bras , les déposèrent dans les autres berceaux , et elles s'assirent au pied de ces arbres , en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De tems en tems elles tiroient doucement ces cordons ; ce qui donnoit aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (a).

Tandis que des mères de vingt ans , au milieu d'une fête , ne trouvoient pas de plaisirs plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans , les jeunes filles et les garçons de la famille et du voisinage , se rassemblèrent au centre de la salle , et dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avoit pour titre : *Les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printems , de l'été , de l'automne , on célébra l'hyver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux , et l'on vanta d'une manière naïve et touchante , ces longues soirées d'hyver qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie , rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis , on dansa au son des *balalayas* (b). Pendant ce tems , plusieurs jeunes filles faisoient le tour de la salle , en portant des corbeilles remplies de gâteaux et de

(a) Les paysannes Russes suspendent ainsi à des arbres , durant l'été , les berceaux de leurs enfans , et les bercent de cette manière. Voyez les *Costumes Russes* de M. le Prince.

(b) Espèce de guitarrre à long manche.

elougwa (a), qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danser. A midi les voisins et les parens prirent congé du Vieillard, et se retirèrent. Le Vieillard nous retint à dîner mon ami et moi : il nous mena dans la chaudière qu'avoit habitée son père : Ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs; j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuse famille, j'aurois fini mes jours sous ce toit révére : en achevant ces mots, le Vieillard s'assit sur une natte, et nous fit mettre à ses côtés. Il parloit assez bien le François, et il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la Cour, et avec la franchise, la bonhomie et la simplicité d'un solitaire et d'un laboureur. Il me dépeignit son bonheur sous les traits les plus touchans : Enfin, dit-il, j'ai connu la Cour, j'ai connu tous les plaisirs que peuvent procurer les succès, la vanité, la faveur : j'avois alors la tête occupée et le cœur vuide et mécontent. Dévoré de craintes, d'inquiétudes, il falloit se défier des pièges de la haine, des noireurs de l'envie, supporter l'ennui des sollicitations indiscretes; enfin, j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontents ou des ingrats, et j'étois privé des consolations et des conseils de l'amitié. Le ciel dessilla mes yeux. Il me fit connoître que l'homme jetté un instant sur la terre, n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables, et qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdois la

(a) Joli fruit, plus petit que la cerise, et fort commun en Russie.

moitié de ma fortune en donnant la démission de mes emplois ; mais je recouvrais la liberté. En renonçant aux passions factices, en reprenant le goût des plaisirs offerts par la nature, je retrouvai la santé que j'avois perdue, je retrouvai le bonheur si pur que j'avois goûté dans ma première jeunesse ; et c'est ainsi que la simplicité des goûts et des mœurs, prolonge, embellit notre vie, et rend les derniers instans de notre carrière, aussi rians, aussi fortunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conservons un si doux souvenir que parce qu'ils se sont écoulés dans l'innocence et dans le calme des passions.

Je ne me lassois point d'écouter le vertueux Novorgève ; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avoit dansé. Je contemplai avec ravissement le vieillard au milieu de sa famille, et assis à table entre ses deux respectables sœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ses enfans ; mais je voyois l'expression de leurs physionomies, elle peignoit la joie et l'inspiroit. Après le dîner, le vieillard me conduisit dans son château ; il étoit aussi simple que vaste, on n'y trouvoit aucune des recherches du luxe et de la mollesse ; des lits sans rideaux, des tables et des chaises de bois, des nattes de jonc, en composoient tous les meubles : de longues branches d'arbres (a), artistement entrelacées en-

(a) C'est l'usage en Russie pendant l'été, et surtout chez les paysans et le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencon-

semble, et chargées de feuillages, en faisoient les seuls ornemens. Le sallon pouvoit contenir toute la famille, on causa environ une heure; au bout de ce tems, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Lorsque nous y fûmes, il ôta son cordon de Saint-André, qu'il suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon; et prenant une pioche, il se mit à travailler à la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étoient immenses, j'aperçus une douzaine de jardiniers, et bientôt je les reconnus : c'étoient les enfans de la maison avec lesquels nous avions diné. J'appris alors que les autres étoient employés à des travaux de même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, et que les femmes, pendant ce tems, s'occupoient des soins du ménage. Les unes avoient le district de la cuisine, de la laiterie; les autres filoient, travailloient en linge, faisoient leurs habits et ceux de leurs enfans. Aucune ne passoit un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassembloit dans le sallon avant le souper. Avec quel plaisir on se mettoit à table, avec quel appétit on soupoit!... Avant de se coucher, le bon Norvège lisoit à ses enfans une courte instruction morale et chrétienne, ensuite l'assemblée se mettoit à genoux. Le vieillard récitait tout

tre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartemens, on met ces branches dans des vases remplis d'eau.

haut des prières qu'il terminoit en donnant sa bénédiction à toute sa famille. Alors on alloit se coucher et goûter les charmes d'un sommeil aussi paisible que profond. Je partis le lendemain, et j'emportai de ce château et du philosophe heureux qui l'habitoit, un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire et de mon cœur.

Comme M. de la Palinière achevoit ces mots, la Baronne se leva, en le remerciant de sa complaisance, et l'on se retira sur-le-champ; car il étoit près de dix heures et demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de Madame de Clémire, de conter une histoire, et qu'elle étoit enrhumée; mais on causa. César se ressouvint que la Baronne dans l'histoire d'Olimpe avoit dit, *que l'honneur étoit plus sévère que les loix* : il lui en demanda la raison. Les loix, répondit la Baronne, sont faites pour tous les hommes; on ne doit pas attendre de la multitude des sentimens généreux et délicats, par conséquent les loix ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étoient plus sévères, elles ne seroient suivies que par un petit nombre d'hommes, et elles ne procureroient pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes et les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple, et non pour les Sages : ainsi vous voyez que l'homme, dont toute la probité consisteroit à obéir aux loix, ne seroit ni vertueux ni véritablement estimable; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujettit aux peines imposées par les loix. D'après cela vous comprendrez pourquoi la

loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit, et pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre, quoiqu'on soit sûr de les gagner. Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il existe de véritables crimes que nos loix ne punissent pas, par exemple la calomnie, si elle n'a produit aucun événement tragique (a). Mais, interrompit César, un calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde? ... — Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi pour faire des actions condamnables en elles-mêmes. ... Il y a quelque chose là-dedans que je ne comprends pas, reprit César; qu'est-ce qu'un homme déshonoré? ... — C'est un homme que la voix publique accuse de manquer d'honneur... — *La multitude* a donc de la délicatesse, puisqu'elle juge si bien, puisqu'elle est plus sévère que la loi : ainsi *les loix faites par la multitude* auroient donc pu ordonner la vertu? — L'homme le moins estimable et le plus grossier ne peut se défendre d'aimer la vertu et de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience ; mais cette conscience en lui reprochant ses fautes,

(a) En Pologne, on punit les calomniateurs d'une manière aussi bizarre qu'infamante. » Le calomniateur convaincu, doit en plein Sénat se coucher à terre sous la stalle de celui dont il a attaqué l'honneur, et dire à haute voix, qu'en répandant contre lui des bruits injurieux, *il en a menti comme un chien*. Cette confession publique achevée, il faut, qu'à trois diverses fois, il imite la voix d'un chien qui aboie. Cette peine des calomniateurs est encore en usage en Pologne *. *Histoire générale de Pologne, par M. le Chevalier de Solignac, tome III.*

l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres ; qu'alors il n'en repousse pas le témoignage. Ainsi il se conduit mal et il juge bien. Foible et corrompu , il cède à ses passions ; mais lorsqu'il est de sang-froid , c'est-à-dire sans intérêt , il condamne dans les autres , et de premier mouvement , les mêmes excès auxquels il se laisse entraîner. Ce qui est méprisable , le révolte ; ce qui est généreux , touchant , l'émeut et le charme. Mauvais père , fils ingrat , il ne verroit point sans attendrissement la vieille grand'mère de *l'Ange-Sund* bénissant ses enfans , et mon bon vieillard Russe au milieu de sa famille. Il admirera ces tableaux sublimes , mais il ne sera même pas tenté d'imiter de semblables exemples ; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit ? Cet homme est l'image de la *multitude*. Voilà les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions , c'est que toutes les voix s'élèvent pour condamner de mauvaises actions , et pour louer la vertu. Si l'on attache du prix à la réputation , à l'approbation générale , il faut donc être constamment bon , noble , estimable.

J'ai aussi une question à faire , dit Caroline ; il y a un mot dont je ne sais pas bien la signification. J'entends souvent parler des *préjugés* , et je ne comprends pas trop ce que c'est... — Un *préjugé* est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mûre réflexion , et qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple , Mademoiselle Victoire croit qu'un morceau de la corde d'un pendu , porté dans la poche , fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement ce ne sont pas ses réflexions

flexions sur la possibilité d'un tel fait , qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez lui pourquoi elle a cette opinion , elle vous dira que c'étoit celle de sa tante , de sa mère , de sa grand mère , vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là ; mais j'en connois beaucoup qui me le paroissent autant , et qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi , à l'aspect d'une personne qui gardoit un parent malade de la rougeole ou de la petite-vérole ; et j'ai vu ces femmes s'enfermer tranquillement avec le Médecin qui soignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre , qui valent bien la prédilection de Mademoiselle Victoire , pour *la corde de pendu*. Il existe une autre espèce de préjugés , qui loin d'être ridicules sont au contraire respectables , parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive et délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié , qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre ; laissons croire à une mère , qu'elle reconnoîtroit au milieu de mille enfans , son enfant qu'elle n'auroit jamais vu ; ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux , gardons-nous de les mépriser. Ainsi toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement , et dont les faits et l'expérience démontrent manifestement la fausseté , est certainement un préjugé. Mais à moins de ces conditions , nous ne devons point affirmer qu'une chose , quelque étrange qu'elle puisse nous paroître , est chimérique et vaine. — Sans doute l'histoire d'Alphonse nous

a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature , dont les savans mêmes ne peuvent expliquer les causes. — Voilà pourquoi nous ne devons appeller *préjugés* que les choses , qui non-seulement répugnent à la raison , mais qui sont d'ailleurs démonstrativement prouvées fausses par les faits mêmes. . . — Je comprends fort bien à présent ce que c'est que *les préjugés* ; et puisque tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules , comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux , où qu'une salière renversée porte malheur... , etc.... — Vous comprenez donc aussi que tout ce qui nous est prescrit par la religion , par les loix et par l'honneur , ne peut s'appeller *préjugés* ? . . . — Assurément. . . — Le respect pour les morts et pour leurs tombeaux est-il un *préjugé* ? — Non , puisque la religion ordonne de les honorer , et que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste ; mais ce respect doit-il s'étendre aussi loin qu'on le croit communément , lorsqu'on dit qu'il est moins condamnable de mettre au jour une mauvaise action d'une personne qui existe , que d'une personne qui n'est plus ? . . . — Cette question m'embarrasse. — Consultez à cet égard un guide toujours sûr , la Religion : ordonne-t-elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne sont plus , que pour la réputation de ceux qui existent ? . . . — Non certainement , et elle ordonne d'aimer son prochain comme soi-même , et de lui rendre le bien pour le mal (a) : ainsi sûrement il est

(a) *Bénissez ceux qui vous persécutent : bénissez-*

plus condamnable de détruire la réputation d'une personne vivante , que de flétrir la mémoire d'une personne qui n'est plus. . . . — D'ailleurs , on ne fait pas souffrir la personne morte , et l'on désespère la personne vivante ; ainsi l'opinion dont je vous parlois , n'est donc qu'un préjugé , comme nous venons de l'exposer : c'est-à-dire , *de mettre au jour une mauvaise action* , par conséquent de découvrir un fait prouvé , et qui n'admet aucune justification : car si , par exemple , après la mort d'un ennemi , on cherchoit à flétrir sa mémoire par des accusations nouvelles et vagues , on joindroit la lâcheté à la méchanceté , puisque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit , il pourroit détruire des doutes , éclaircir de simples conjectures : mais il ne pourroit se justifier d'un fait positif et prouvé ; voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuser légèrement. Au reste , vous croyez bien que dans tous les cas je désapprouve et je hais cette animosité insensée contre ceux qui n'existent plus , et qui par conséquent ne peuvent plus nous nuire : j'ai seulement voulu vous prouver , qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts qu'à détruire la réputation des vivans. Maman , dit Caroline , je me souviendrai de cette conversation ; je n'oublierai point qu'il faut se préserver des

les , et gardez vous bien de leur donner des malédictions. . . Ne vous vengez point vous-mêmes , mes chers frères ; mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée , et c'est moi qui la ferai , dit le Seigneur. Epître de Saint Paul aux Romains , chap. 12.

préjugés ridicules , et respecter ceux qui viennent de la sensibilité et de la délicatesse ; et qu'enfin , ajouta la Baronne , lorsqu'on veut connoître si l'on doit adopter ou rejeter une opinion , il faut l'examiner mûrement ; et si elle n'est pas indifférente en elle-même , si la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelqu'influence sur notre conduite et sur nos sentimens , il faut consulter la Religion , les Loix et l'honneur , et se conformer exactement à ce que ces guides sacrés peuvent conseiller et prescrire. En effet , dit M. de la Palinière , pour votre bonheur , pénétrez-vous profondément des grandes vérités que nous enseigne la Religion ; nourrissez votre esprit de ses maximes saintes , elles vous traceront avec détail tous vos devoirs.

Deux jours après cet entretien , Madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : Ma fille , lui dit-elle , lorsque je suis entrée chez vous ce matin , une femme-de-chambre boucloit vos souliers ; comment pouvez-vous souffrir qu'en vous rende un pareil service ? Avilir son semblable , traiter en esclave une créature humaine , c'est s'avilir soi-même ! N'exigez donc jamais d'une femme-de-chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires ; épargnez-lui , autant qu'il vous sera possible , tout ce qui pourroit lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse et la cruauté d'abuser de sa situation en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens , accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis

m'habiller seule, ainsi ma femme-de-chambre m'aide à me coëffer et à m'habiller; mais je puis me déshabiller sans son secours, et vous savez que depuis que je suis mariée, jamais je n'ai fait veiller une femme-de-chambre, jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendît, et que je me suis toujours déshabillée et couchée sans son aide. J'ai vécu dans le monde; j'allois au bal, je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin, bien parée, avec un habit garni de fleurs, des voiles attachés avec mille épingles; il est assez difficile de se débarrasser seule de tout cet attirail: mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine et me coucher quelques minutes plus tard, que d'être aidée par une malheureuse créature endormie, et de mauvaise humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même maudi mes plaisirs et sa condition. Présentement j'ai moins de mérite à me déshabiller seule, les parures de Champcery ne sont pas gênantes... — Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit... — Non, à moins que je ne sois malade. Etant couchée, si j'ai besoin de quelque chose, je me relève, même dans le cœur de l'hiver. Je suis si accoutumée à tout cela, que je n'en souffre nullement. C'est une habitude qui ne me coûte rien, et qui me donne une activité que je crois très-salutaire à la santé; car rien n'affoiblit comme la paresse et la mollesse. En se servant ainsi soi-même, on acquiert une adresse, une force, une agilité surprenantes: je n'ai pas l'air d'être robuste, et cependant à mes veillées particulières, je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte de la meilleure grace du monde une énorme cruche

pleine d'eau ; l'hiver je pose dans mon feu de grosses bûches infiniment plus lourdes que moi... etc. — Maman, je veux vous imiter, dorénavant je me déshabillerai toute seule, si vous le permettez... — Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la faiblesse et des dépendances physiques : mais dès-à-présent vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites ; et quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller, sans le secours de personne... — Maman, je vous promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore. Entr'autres, celui de ne jamais dire devant eux ni directement ni indirectement une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple, il y auroit une cruauté révoltante à citer en présence d'un domestique un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *mentir comme un laquais*. Il faut éviter avec le plus grand soin de semblables grossièretés, qui en les humiliant, sont faites pour exciter leur ressentiment et pour attirer leur haine ; on doit encore avoir l'attention de ne jamais se permettre devant eux la moindre légèreté qui puisse ébranler leurs principes ; car nos discours et nos actions font sur eux la plus grande impression ; ainsi nous sommes doublement condamnables lorsque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin, la religion, la justice et l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence ; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, et à

les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieilli à notre service.

En prononçant ces paroles, Madame de Clémire se levoit pour aller à la promenade; mais Caroline l'arrêta en disant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire; et elle lui avoua que le matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. Vous aurez sans doute réparé ce tort, dit Madame de Clémire. Oui, maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière? — Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, et le reste de la matinée j'ai été avec ma sœur comme à l'ordinaire... — Et vous ne lui avez point fait d'excuses? Vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été injuste un moment? — Aussi-tôt qu'elle m'a vu reprendre ma gaieté, elle a repris toute la sienne, et elle n'avoit plus l'air d'être fâchée le moins du monde... — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroissiez insensible? Si j'avois eu tort avec le dernier domestique de la maison, je lui en montrerois certainement du repentir, et je croirois justement m'honorer moi-même, (car rien ne nous élève comme l'équité), en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société, est celui de ne pas savoir reconnoître et réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits, qu'il n'y a guère de jours où nous ne fassions des fautes : aussi la personne la plus aimable et la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise et de sensibilité. C'est-là le talent sublime des cœurs tendres et généreux, tandis que les petites ames et les

esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourroit tout expier... — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur, et de ne lui en avoir pas témoigné sur-le-champ mon regret. A ces mots, Caroline fut tendrement embrassée, ensuite elle sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite histoire à la Veillée, et le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes :

LES SOLITAIRES

de Normandie.

Dans la Province de Normandie, à quelques lieues de Forges (a), près de la riche Abbaye de Bobec, vivoit un bon fermier nommé Anselme, avec sa femme et ses enfans. Il étoit pauvre, mais si heureux, que depuis quinze ans il n'étoit sorti de sa chaumière que pour aller à l'Eglise. Sa petite habitation étoit isolée, au milieu d'une forêt; il n'avoit point de voisins, il n'en desiroit pas. Il ne pouvoit imaginer, qu'après avoir labouré son champ, il fut possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques

(a) A vingt-six lieues de Paris, et célèbre par ses eaux minérales.

poules formoient toutes ses possessions. Sa société étoit composée, outre sa femme et cinq enfans, d'une servante et d'un pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connoître particulièrement. La servante se nommoit *Jacqueline*. Depuis son enfance dans la maison d'Anselme, elle avoit les mœurs et les goûts sédentaires de ses maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumière plus d'une demi-lieue. De tous les édifices qui sont sur la terre, elle ne connoissoit que la seule Abbaye de Bobec, et jamais Saint-Pierre de Rome et la colonnade du Louvre n'excitèrent autant d'admiration que la petite Eglise de Bobec en inspiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges; et sachant que ce village étoit à quatre lieues de son habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savoit pas lire, elle n'avoit même de sa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés, ils se réduisoient à savoir traire les vaches, faire du fromage, et aider sa maîtresse dans les petits travaux du ménage; son esprit n'auroit pas embrassé des connoissances plus étendues, elle n'avoit précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir paisiblement les devoirs de son état; et si le Ciel ne lui eût pas donné des maîtres aussi patiens qu'humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition; mais du moins elle ne faisoit point de fautes volontaires, elle manquoit absolument de mémoire et de réflexion; elle avoit peu d'activité, en même-tems ses intentions étoient si droites et son cœur si bon, que jamais Anselme et sa femme

n'avoient pu se résoudre à la gronder. Le pâtre Michel, qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif et moins spirituel que Jacqueline. La foiblesse de sa constitution excusoit aux yeux de l'indulgent Anselme son indolence et son incapacité ; d'ailleurs, Michel étoit d'un naturel doux et paisible ; il avoit de la probité, un sang froid inaltérable, et une sérénité d'âme que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel et Jacqueline, qu'il étoit impossible qu'ils se vissent tous les jours sans s'attacher l'un à l'autre. La sympathie se déclara, et les deux amans demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier ; ce qui leur fut accordé. Jacqueline épousa Michel ; et au bout de trois ans se trouva mère de trois enfans qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce tems, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, et le bon-homme ne survécut que deux ans à sa femme. Alors Jacqueline et Michel perdirent le meilleur des maîtres et le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel et Jacqueline.

Il fallut quitter la cabane chérie qu'ils regardoient comme leur maison paternelle ; il fallut s'arracher des bras des petits enfans du vertueux Anselme, de ces enfans qui, depuis deux ans, donnoient à Jacqueline le doux nom de mère ! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes, et sortit désespérée, suivie de quatre enfans à elle, et du triste Michel qui portoit sous son bras un gros paquet conte-

nant quelques vêtemens grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils n'éprouvèrent heureusement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent causer l'imagination et la prévoyance; ils étoient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment. L'avenir étoit pour eux couvert d'un voile si impénétrable, qu'il leur cachoit même jusqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumière, ils avoient bien dîné, aussi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur souper. Ils ne s'entrenoient que de leurs regrets de la mort d'Anselme, de leur tendresse pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En causant ainsi, ils marchaient à l'aventure, et s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline étoit grosse de six mois. Lorsqu'elle fut fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'établit à côté d'elle, et les quatre petits enfans se rangèrent autour d'eux : on étoit au mois de Juillet. Lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfans dit qu'il avoit faim, et tous les autres au même moment demandèrent du pain. Michel avoit quelques provisions dans un havre-sac, il les partagea avec sa femme et ses enfans. Après souper, on se décida à passer la nuit dans le bois, et à la pointe du jour on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de désert à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage étoit rempli de bruyères, et on y découvrit une source d'eau pure qui sortoit d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline ;

car ses enfans mouroient de soif. Pour surcroît de bonheur, la lisière du bois étoit bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers et de framboisiers sauvages; et d'ailleurs cette partie du bois étoit pleine de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. O Michel ! s'écria-t-elle, établissons-nous ici ! Voilà de l'eau, voilà des fruits, nous y pourrions vivre. Faisons-y une cabane de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudroit avoir la permission de couper des branches d'arbres. Cette réflexion attrista Jacqueline.

Dans ce moment, elle aperçut à quelque distance un jeune paysan qui cueilloit des fraises; elle s'approche de lui, et lui demande s'il savoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit? Vous êtes sur les terres de l'Abbaye de Bobec, reprit le paysan. — Sommes-nous loin de l'Abbaye? — A trois petits quarts de lieue, et j'y vais porter tout-à-l'heure des fraises que je viens de ramasser. A ces mots, Jacqueline tint conseil avec son mari, et Michel, ayant reçu ses instructions, partit avec le jeune paysan pour se rendre à l'Abbaye de Bobec : il laissa Jacqueline, avec ses enfans, à l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Michel, arrivé à l'Abbaye, obtint un moment d'audience de l'Abbé, auquel il exposa sa situation; il finit par demander de l'ouvrage, ou du moins la permission de s'établir dans le lieu qu'il désigna. Mais, demanda l'Abbé, que savez-vous faire? — Je sais garder des vaches... — Nous n'avons pas besoin de pâtres : d'ailleurs, vous n'êtes pas de

nos terres... — Mais je n'ai pas de quoi vivre, cela revient au même... — Nous ne pouvons pas malheureusement secourir tous les pauvres... — Je ne suis pas un pauvre; je ne demande pas l'aumône; nous avons du cœur; nous voulons bien travailler. — Vous ne savez rien faire; et d'ailleurs je vous répète que les habitans de nos terres méritent la préférence... — Je suis pourtant bien foible et bien maladif, je vous assure; ainsi vous devriez bien me prendre à votre service.... — Comment, parce que vous êtes hors d'état de servir? — Vraiment oui, c'étoit à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avoit pris et qu'il me gardoit; mais vous, M. l'Abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabane de feuilles parmi ces bruyères... — Et comment vivrez-vous là? — Avec des fruits sauvages et des racines; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau: c'est un vrai paradis.... — Et l'hyver?... — L'hyver!... Ah, nous n'avions pas pensé à l'hyver!... Mais l'hyver ne viendra pas de sitôt, nous ne sommes qu'au mois de Juillet... — Ecoutez, bon homme, puisque vous le desirez tant, je vous permets de bâtir une cabane, et de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'Abbaye prendre une provision de pain et de pommes de terre pour vous et votre famille. — Justement j'ai un havre-sac. — Allez, c'est tout ce que je puis faire... C'est plus que je ne demandois: oh, Jacqueline sera bien contente.

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la cour de

l'Abbaye lorsqu'on le rappella par l'ordre de l'Abbé pour lui donner du pain bis et des pommes de terre cuites sous la cendre. Michel, qui avoit une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. M. l'Abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne seroit que tous les deux jours ; ainsi je reviendrai les prendre après-demain ; malgré sa résistance, on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, et il partit très-satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il fut retrouver Jacqueline ; et l'abordant d'un air triomphant, il répondit avec détail à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches d'arbres : Car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sols, (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix ans,) que veux-tu que nous fassions de cet argent ? Cela est vrai, répondit Michel, mais on ne peut pas penser à tout ; nous avons bien oublié que l'hiver viendrait... — A propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien, puisque nous devons passer notre vie ici... — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, et tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari et la femme n'étoient ni robustes ni industriels. Aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabane à la vé-

rité assez solide , mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'aperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avoient oublié (car comme disoit Michel on ne peut pas penser à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabane , et que par conséquent il étoit à désirer que son élévation fût proportionnée à leur taille. Il est plus commode de travailler à hauteur d'appui que d'élever les bras au-dessus de sa tête , et ils avoient choisi la manière la moins fatigante ; de sorte que Jacqueline et Michel auroient pu s'appuyer sur le toit de leur cabane , comme on s'appuie sur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de construction , quoique l'édifice fût très-avancé , elle eut la courageuse tentation de recommencer sur nouveaux frais ; mais Michel l'en détourna : Au reste , dit-il , on n'entre dans sa maison que pour se reposer , ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché. Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement ; et malgré cette erreur dans les dimensions , la cabane fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois fut un jour de fête. Justement Michel avoit été le matin à l'Abbaye. Il rapportoit des pommes de terre et du pain frais , et en outre une pinte de lait et des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce festin délicieux. Leur gaieté excita celle de Michel et de Jacqueline. Enfin , rien ne manquoit à l'agrément du repas ; car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé plus de vingt-huit nuits exposés aux in-

jeunes de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sous une épaisse feuillée, et à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain matin on se réveilla dans la plus parfaite santé.

Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aises. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout; je n'aurois jamais dormi comme cela sur la terre et à la belle étoile. Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souvenois toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabane vaut bien l'étable, n'est-ce pas? — Oh sûrement; et puis nous sommes chez nous, et comme disoit notre maître, on n'est heureux que dans son ménage. Ce ménage qui suffisoit au bonheur de Jacqueline n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle et cinq cuillers de bois, une bonne provision de peaux de mouton, et du lin pour Jacqueline, qui possédoit une quenouille et qui savoit filer assez passablement. Tel avoit été l'emploi des 9 livres 10 sols. Michel, de son côté, se fit quelques occupations; il prenoit avec de la glue de petits oiseaux qu'il portoit à l'Abbaye, et au bout du mois il alloit vendre le lin qu'avoit filé sa femme; ce qui produisoit un mince revenu : car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de Septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille qu'elle nourrit. Enfin, l'hiver vint, et malgré les peaux de mouton, la cabane parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on

étoit privé des framboises, des mûres et des autres fruits des bois. Cependant Michel et Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien close et à cheminée : l'étable, dont ils conservoient un si doux souvenir, avoit un toit percé en plusieurs endroits, et une porte dont les planches mal jointes, laissoient dans toute l'étendue des battans trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement la main : ainsi Jacqueline et son mari, même pendant le tems le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane et l'étable, objet de leurs regrets; et durant l'été, la feuillée située sur un terrain sec, et abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines et de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obscure et humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, et traversée par une grande mare d'une eau verte et bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans l'impossibilité absolue d'aller à l'Abbaye recevoir sa subsistance : Jacqueline y fut à sa place, et le pauvre Michel resta dans sa cabane, tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives; sa tranquillité naturelle et sa piété le préservoient de l'impatience et de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée; Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui; ses petits enfans venoient le caresser, et il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel et Jacqueline habitoient leur cabane ; un jour, (c'étoit au mois de Juillet) Jacqueline, qui avoit été ramasser des feuilles dans le bois, accourt toute essouffée à la cabane : Ah, Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir !... — Quoi donc ?... — Un beau carrosse tout jaune qui n'a point de toit... c'est quasiment fait comme une charrette ; mais c'est reluisant... et puis six chevaux tous bigarrés d'argent !... et de belles Dames dans le carrosse, des beaux Messieurs derrière, et qui sont habillés de rouge !... Comme Jacqueline achevoit ces mots, elle entendit le bruit de la calèche dont elle venoit de faire la description ; elle tressaille de joie, s'élance hors de la cabane, tous les petits enfans la suivent. Elle apperçoit la calèche à trente pas d'elle, et elle distingue dans cette voiture une figure angélique, qui jette sur elle et sur ses enfans le plus doux regard, et qui, en même-tems, crie au cocher d'arrêter. Jacqueline, surprise et enchantée, n'osoit s'avancer.

La jeune et charmante inconnue, suivie de quatre Dames qui descendent avec elle de la calèche, s'approche de Jacqueline. Ces cinq enfans, lui dit-elle, sont-ils à vous ?... — Oui, Madame... — Pauvres petits ! ils sont presqu'entièrement nuds... — Oh, les trois derniers ont des brassières ; mais nous les gardons pour l'hyver... — Et vous passez le jour dans cette cabane ?... — Le jour ! et la nuit aussi. — Quoi ! vous n'avez point d'autre logement ?... — Non, Madame, depuis deux ans ; mais nous y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hyver qui est un

peu rude, sur-tout depuis que mon mari est malade... — Votre mari est malade ! est-il couché dans cette petite cabane ? ... — Oui, Madame.... — O Ciel !... Ah que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, et que le hasard nous ait conduites ici ! En disant ces mots, l'Inconnue s'avança vers la cabane, et y entra avec les Dames de sa suite ; non sans peine, car les souliers à talons, les chapeaux et les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'Inconnue ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. Grand Dieu, dit-elle, en tournant vers Michel des yeux mouillés de pleurs, se peut-il que depuis deux ans vous n'ayiez point eu d'autre asyle !... Comment n'avez-vous point trouvé des secours à Forges ? — Oh, Madame, Forges est si loin !... Vous n'en êtes qu'à trois lieues... — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois, je ne pouvois le laisser là pour faire un si grand voyage : et puis nous ne manquons pas de secours ; on nous donne du pain et des pommes de terre. A ces mots, l'inconnue tira sa bourse de sa poche : Tenez, dit-elle, à Jacqueline, ce soir je vous enverrai chercher ; et puisque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets : mais je vous demande de passer quelque tems à Forges ; car votre mari a besoin des secours d'un médecin.

Pendant ce discours, Jacqueline considéroit les pièces d'or que l'Inconnue venoit de lui donner ; enfin, rompant le silence : Puisque vous êtes si bonne, Madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent

nous servir ; on ne connoît pas ça dans le pays... — Quoi ! vous n'avez jamais vu d'or ?... — Oh , si fait , j'ai vu de la dorure dans la Chapelle de *Bobec* ; mais la monnoie d'or n'est sûrement pas reçue dans le pays , car je n'en ai même pas entendu parler. L'Inconnue , frappée d'un excès de misère dont elle n'avoit jamais eu l'idée , ne put retenir ses larmes : cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu ; mais , pour la satisfaire , elle lui fit donner quelques écus , qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnoissance. Alors l'Inconnue et les Dames qui l'accompagnoient , sortirent de la cabane , elles montèrent en calèche , et retournèrent à Forges , laissant Michel et Jacqueline transportés de joie et d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle Dame* , et le soir ils en parloient encore lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard , et le portèrent ainsi couché sur un matelat. Jacqueline et ses enfans montèrent dans une charrette couverte , et la petite troupe arriva à Forges vers les neuf heures du soir. On les conduisit dans une maison où ils trouvèrent du linge et de bons lits.

Aussi-tôt que Michel fut couché , Jacqueline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart-d'heure , elle revint. Oh , Michel , s'écrie-t-elle , tu vas être bien émerveillé !... — Dis donc vite... — La belle Dame !... sais-tu ce que c'est qu'une Princesse ?... — Non... — Eh bien , la belle Dame est une Princesse... et puis elle

s'appelle encore Duchesse... et puis elle a encore un autre nom... mais je l'ai oublié le troisième nom... enfin par-dessus tout cela, elle est parente du Roi... — Elle n'en est pas plus fière toujours... — Oh, pour cela non... Une parente du Roi avoir un regard si humain, une si douce parole!... Tu ne devinerois jamais pourquoi elle est venue à Forges? C'est pour boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans; moi je n'ai pas grande foi à cette fontaine-là; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne Dame une belle famille, qui achève de la rendre bien heureuse.

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant aux deux solitaires un excellent souper. Michel et sa femme avoient bu jadis de mauvais cidre, mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice. Ensuite Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel, et en bénissant mille fois sa jeune et vertueuse protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint prendre sa mesure et celle des petits enfans, en disant que la Princesse lui avoit commandé des chemises et des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après, Jacqueline reçut le trousseau le plus complet : bas, souliers, coëffure, rien n'étoit oublié. Jacqueline se livroit à une joie d'autant plus pure, que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du Médecin, un logement sain, une bonne nourriture avoient déjà produit un mieux surprenant; et au bout de trois semaines, il fut en état de se lever, et de marcher dans sa chambre.

A cette époque, Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui lui présentant un trousseau de clefs : Voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison et de vos armoires ; allez chez vous, ma bonne Jacqueline, j'irai vous voir demain matin, et vous demander à déjeuner. Jacqueline, éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, et reçut les clefs d'un air stupide, ne pouvant croire qu'elle eût une maison et des armoires, ni que *la parente du Roi* pût venir déjeuner chez elle. Le jour même, Michel, sa femme et ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant à la place de leur cabane de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfans poussent des cris de joie, Michel et Jacqueline les embrassent en pleurant. O mon Dieu ! dit Jacqueline, en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur ! ...

La charrette s'arrête à la porte, on conduit les solitaires dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher et d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre des solitaires avoit une cheminée, et pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'indiennes, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux bons fauteuils, et une grande armoire. Jacqueline, prenant son trousseau de clefs, ouvre l'armoire, et y trouve deux habits complets pour son mari, autant pour elle et pour les enfans ; des chemises, des bas, des bonnets, et en outre des draps, des nappes et des serviettes, et une énorme provi-

sion de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin, déjà rempli de légumes, ensuite on lui fit voir une petite basse-cour, où elle trouva une vingtaine de poules; enfin, on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, et on lui apprit qu'elle possédoit un petit pré, situé à un demi-quart de lieue de sa maison. Jacqueline croyoit rêver : Quoi, disoit-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'étoit défunt notre maître Anselme!... Sa chaumière n'étoit qu'une masure au prix de celle-ci... Notre jardin est deux fois plus grand que n'étoit le sien!... O Michel! il ne faudra jamais oublier notre feuillée; sur-tout l'hiver quand nous serons avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent. En parlant ainsi, de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline; Michel pleuroit aussi, et l'un et l'autre embrassoient les enfans, et recevoient leurs caresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avoient jamais ressentis, quoiqu'ils les eussent toujours tendrement aimés.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe sur la cheminée, et elle passa la nuit entière à considérer avec admiration sa chambre et ses meubles, à prier Dieu, et à bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour, elle se leva ainsi que son mari. L'heureux couple va visiter de nouveau et la cuisine et le jardin et l'étable. Ensuite on habille les enfans, on se pare de ses plus beaux habits, et on prépare le déjeuner. On étale sur la table une nappe toute neuve, on y pose

deux grandes jattes pleines de crème, du bon pain bis, du beurre frais, et une corbeille de noisettes nouvellement cueillies : alors on attend la bonne chère Dame, avec autant de trouble que d'impatience. A onze heures, le fils aîné, posé en sentinelle du côté du bois, quitte son poste et vient annoncer qu'il a vu de loin la calèche. Alors Jacqueline et Michel, avec un battement de cœur d'une force inexprimable, se prennent par le bras : Michel encore mal assuré sur ses jambes, s'afflige de ne pouvoir marcher plus vite : les enfans veulent courir devant et se précipitent en tumulte vers la porte. Le père et la mère les rappellent, et pour la première fois se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les Solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune Princesse descendait de sa calèche. Jacqueline et son mari, baignés de larmes, se jettent à ses pieds ; et Jacqueline lui montrant Michel : O Madame, dit-elle, d'une voix entrecoupée, il est guéri ! Il peut marcher ! Voilà nos enfans qui ne souffriront plus du froid ; voilà notre maison où nous serons aussi bien l'hiver que l'été ! nous vous devons tout cela ; il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser ; car pour nous, hélas ! nous ne pouvons seulement pas vous remercier !

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante et vertueuse Princesse mêla ses larmes à celles des Solitaires ; et relevant Jacqueline, elle la prit sous le bras et entra ainsi dans la maison. Vous croyez bien que le déjeuner fut trouvé excellent, qu'on se promena dans le jardin, et qu'on entra dans l'étable.

A midi et demi, la Princesse quitta les Solitaires ; et en arrivant à Forges , elle apprit avec autant de plaisir que d'attendrissement , qu'il n'y a point d'états , point de classes où l'on ne puisse trouver les sentimens nobles et généreux qui la caractérisoient elle-même si particulièrement. Les maçons qui avoient bâti la maison des Solitaires , touchés d'un action qui assuroit le bonheur d'une famille entière , voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillèrent à la maison jour et nuit ; et lorsqu'elle fut achevée , ils refusèrent tous unanimement l'argent qu'on leur offrit en paiement. Il fut absolument impossible de leur faire accepter la moindre récompense , et on ne put les payer qu'en les employant sur-le-champ à d'autres ouvrages pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandoient.

Madame de Clémire ayant cessé de parler : Cette histoire est charmante , dit M. de la Palinière. Il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste Bienfaitrice des Solitaires ; et l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre , que ce récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des maçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'ame ; mais que tous ces ouvriers s'accordent à travailler jour et nuit uniquement pour participer à une bonne action , qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû , que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leurs tems et leurs peines , et qu'eux-mêmes dans la pauvreté , ils rougissent d'accepter un argent si légitimement acquis , il y a dans ce

procédé une noblesse, une délicatesse, un enthousiasme de vertu qui me paroissent bien peu vraisemblables dans des gens d'un état si grossier ; et je vous avoue que je ne puis me persuader qu'on ne vous en ait pas imposé à cet égard. — Et si j'avois été témoin de ce fait ?... — Vous me charmez, car il m'est bien doux de ne plus le regarder comme douteux. — Voilà de ces traits qu'on n'oseroit inventer, parce que nous n'avons qu'une idée imparfaite de la nature. Nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute sa sublimité ; et par une inconséquence bizarre, l'héroïsme que nous admirons dans l'histoire, ne nous paroîtroit, dans un ouvrage de pure invention, qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraisemblance. Cependant, ce qu'on appelle le *beau idéal* n'existe certainement pas en morale ; car l'imagination ne peut rien créer de beau, de sublime, dont l'homme ne soit capable lorsqu'il suit les premiers mouvemens de son cœur, ou qu'il est entraîné par de grands exemples. Pour l'idée d'une perfection constante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie de ceux qui pratiquent exactement tous les devoirs qu'impose la religion ?

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la Baronne fit sonner sa montre. Oh, Maman, dit César, il n'est pas dix heures ! L'histoire des Solitaires a été trop courte, et puis vous l'avez fini si brusquement, sans nous laisser le tems de faire une question ! Cela est vrai, ajouta Pulchérie. Par exemple, je vou-

drois bien savoir si la *neuvaine* de Jacqueline a réussi ? . . . Oui , répondit Madame de Clémire , sa Bienfaitrice devint mère dans l'année.

Je vais vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant a six ans et demi ; elle passe tous les étés à la campagne. L'année dernière , elle rencontra à la promenade , dans la forêt de Montmorenci , une jolie petite paysanne que sa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune Princesse , qui , voyant de près la petite fille , s'aperçut qu'elle étoit aveugle ; ce qui la surprit beaucoup , parce que l'enfant avoit les yeux ouverts et parfaitement beaux. La paysanne fut questionnée , elle répondit que son enfant n'étoit pas aveugle de naissance , et qu'elle n'avoit pas le moyen de la mener à Paris pour la faire voir à des Chirurgiens. Mais , dit la Princesse , est-ce que des Chirurgiens pourroient lui rendre la vue ? . . . — On le dit . . . — Eh bien , je la menerai à Paris quand j'y retournerai ; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi. A ces mots , la paysanne attendrie versa quelques larmes ; et les personnes qui suivoient la jeune Princesse , lui dirent de venir le lendemain matin à St.-L**.

D'après l'idée que la Princesse avoit eu d'elle-même , et de premier mouvement , on envoya la petite paysanne à Paris chez un Oculiste , qui la garda tout l'été et une partie de l'hyver. Cette année , la jeune Princesse , en arrivant à Saint-L** , fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. Quoi , s'écria-t-elle , vous n'êtes plus aveugle ? . . . — Non , Mademoiselle. — Etes-vous bien contente ? — Sûre-

ment, parce que je pourrai travailler. — Et lire ? — Oh, Mademoiselle, je ne sais pas lire. — Mais pourtant vous êtes plus grande que moi, et je sais lire. — J'ai été aveugle deux ans... — Cela est vrai ; mais à présent que vous voyez clair, vous apprendrez ? — Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école... — Pauvre petite !... Voulez-vous que je vous apprenne à lire ? Si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours. A ces mots la petite fille crut que la Princesse plaisantoit, et elle se mit à rire. La Princesse insista, et une des personnes qui étoient avec elle parut combattre cette résolution. Songez, Mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une maîtresse ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Cela sera peut-être long... — Cela ne m'ennuyera pas : mais je lisois couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens ; beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de tems (1). Cependant si *Nanette* a la tête bien dure, et qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois ? — Oui, Mademoiselle. — Eh bien, *Nanette* aura le tems d'apprendre, et je vais lui donner sa première leçon. En disant ces paroles, cette aimable enfant va chercher le livre et la boîte de fiches ; ensuite elle fait asseoir *Nanette* devant elle ; et avec autant de douceur que de grace et d'intelligence, elle donna à *Nanette* une longue leçon. En renvoyant *Nanette*, on convint qu'elle reviendrait chaque jour à la même heure.

Quoique Nanette, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la maîtresse ne se rebuta point ; avec une patience et une persévérance bien extraordinaire à son âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un spectacle charmant que de la voir dominant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures et les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son écolière, lui promettant des récompenses ; jouissant de ses progrès, et lorsqu'elle lisoit bien, regardant autour d'elle comme pour recueillir les suffrages des spectateurs étonnés. C'étoit un de ces tableaux à la fois rians et touchans qui produisent sur l'ame de si douces impressions, et qu'on ne peut se lasser de contempler. Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, sut lire aussi-bien que sa jeune Bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres, et un bel habit ; et qui lui dit en partant : *Adieu, Nanette, l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose....* Oh la charmante petite Princesse ! s'écria Pulchérie ; elle sera digne de sa mère ! Cette réflexion termina la Veillée.

Avant de se coucher, les enfans demandèrent et obtinrent la permission d'aller le lendemain en vendange chez le bon-homme Benoît. On se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le Vannier avoit envoyé tout ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heure, on apporta au Château quatre jolies petites hottes proportionnées aux tailles de César, de ses sœurs et d'Augustin ; quatre paniers à anses, et quatre paires de gros ciseaux pour couper le raisin. Une heure après le dîner, on partit

à pied pour se rendre à la vigne de Benoît, qui étoit à une demi-lieue du Château. Il fut convenu que la petite troupe travailleroit pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoît, qu'au bout de ce tems on goûteroit avec les vendangeurs, et qu'ensuite on rempliroit sa hotte et son panier de raisin qu'on enverroit au Château sur une charrette. Toutes ces conventions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît rendit ce glorieux témoignage, que ses propres enfans n'avoient pas mieux travaillé que ceux du Château, et jamais journée ne s'écoula d'une manière plus agréable, et ne parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'au déclin du jour.

En arrivant à Champcery, César qui marchoit en-avant, entra le premier dans la cour. Il voit tous les Domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui vient d'arriver; il entend que tout le monde parle à la fois, et qu'on répète le nom de son père; il se précipite vers le groupe; on lui fait place, en criant : *M. le Marquis n'est qu'à une demi-lieue d'ici.* César, hors de lui, s'avance; le Courier descend de cheval. César reconnoît le Valet-de-Chambre de son père; et son premier mouvement est de se jeter à son cou, en fondant en larmes. Madame de Clémire et ses filles surviennent; la mère et les enfans s'embrassant mille fois en pleurant de joie: on questionne le courier, on demande une voiture, on va à l'écurie presser le cocher et les postillons: on monte dans le carrosse avant que les chevaux soient attelés: enfin, on part; et au bout d'un quart-d'heure la voiture s'ar-

rêta. On se précipite vers les portières ; et le père de famille le plus chéri se retrouve, après un an d'absence, dans les bras de sa femme et de ses enfans.

Pendant le peu de tems qu'on resta en voiture, le mari, la femme et les enfans, ne purent exprimer les transports de leur joie que par des larmes et les plus tendres embrassemens. La nuit étoit obscure, on n'avoit point de flambeaux, et l'on desiroit ardemment de se voir. L'instant où l'on entra dans le sallon de Champcery, redoubla la joie et l'attendrissement. Le Marquis ne se lassoit point de regarder César et ses sœurs. Quel père, après une longue absence, ne trouve pas ses enfans embellis ! Le Marquis admiroit combien les siens étoient grandis et fortifiés. D'un autre côté, on remarquoit, avec une satisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure du Marquis, et qu'il paroissoit jouir de la plus parfaite santé.

On veilla jusqu'à minuit, et le lendemain les enfans s'éveillèrent avec le jour ; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père, les avoit empêchés de dormir toute la nuit. A déjeuner, le Marquis annonça que ses affaires le rappelloient à Paris, et que l'on quitteroit Champcery sous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille ; et le Marquis consola ses enfans de ce prompt départ, en les assurant qu'il étoit décidé à venir passer tous les ans six mois à Champcery. César et ses sœurs ne purent abandonner la Bourgogne sans répandre quelques larmes. La douleur d'Augustin fut extrême en quittant son père,

sa mère et le petit Colas. Enfin, on partit avec tristesse. On s'égaya durant la route ; et quand on arriva à Paris, on avoit repris toute sa bonne humeur.

Lorsqu'on fut un peu reposé, Madame de Clémire mena ses enfans au Louvre voir l'exposition des tableaux faits depuis deux ans par tous les Artistes qui étoient de l'Académie de Peinture. Les enfans dessinoient singulièrement bien pour leur âge. Ils avoient déjà le goût des Arts, et le Sallon du Louvre leur fit un plaisir extrême. Le soir, on ne parla que de tableaux et de peinture. Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux tableaux que tout le monde admiroit tant ; cette femme sûrement n'est pas jeune, car il n'est pas possible d'avoir des talens si supérieurs dans la jeunesse ? — Comment pouvez-vous faire cette question ? N'avez-vous pas vu son portrait peint par elle-même ? — Oui ; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment ! à présent elle est aussi jeune et aussi jolie que ce charmant tableau la représente ? ... — Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, sa jeunesse, son sexe, sa figure, une excellente réputation ne permettroient pas de la juger avec sévérité. ... — Ainsi, quelle admiration ne doit-elle pas inspirer, puisqu'elle joint à tous ces avantages un talent supérieur ! ... — Le public est juste, rien ne peut l'empêcher de louer et d'admirer ce qui lui plaît et ce qui le frappe. Aussi avez-vous vu les tableaux dont nous parlons attirer et fixer toutes les personnes qui étoient au Sallon. — Briller à côté des plus grands maîtres, cela est bien glorieux pour une femme ! — Oui ; mais cela

est bien dangereux. — Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme ? — Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur ; et quand ils s'y décident, c'est avec une animosité qu'ils n'auroient pas pour un rival ; ils pensent qu'ils ont seuls le droit de prétendre à la gloire ; ils veulent bien nous flatter, et même se laisser gouverner par nous ; mais ils ne veulent pas nous admirer ; et pour revenir à Madame le B ** , comme je vous le disois tout-à-l'heure, si elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevrait que des hommages, elle n'entendrait que des flatteries ; mais elle s'avise de peindre des tableaux d'histoire, elle n'est effacée par aucun Académicien ; il faut convenir que cela est étrange et révoltant....

— Maman, M. l'Abbé m'a dit que les Journalistes rendoient compte des tableaux exposés au Sallon ; je crois qu'ils ont bien loué ceux de Madame le B ** ? — Ils ont *trop de prudence* et de *circonspection* pour oser louer une femme qui se distingue véritablement. *Généreux* et *compatissans*, ils sont remplis d'égards pour les envieux ; ils les consolent autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le mérite supérieur ou les travaux utiles ; pour eux, ils ne *protègent que le foible*, ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité est le partage de la multitude : ainsi, par cette conduite, ils s'attachent une foule d'amis, et ils acquièrent de justes droits à la reconnaissance de tous les envieux et des détracteurs des grands talens : classe étendue et dangereuse dont la haine est aussi active qu'envenimée. — Ainsi, maman, les Journaux ne

rendent pas justice à Madame le B ** ? — Un seul Journal juge ses Ouvrages avec équité. Les autres en parlent d'une manière qui a surpris toutes les personnes qui ne connoissent pas les principes invariables et la politique profonde des Journalistes. D'un autre côté, les ennemis de Madame le B ** ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant succès, sont réduits à soutenir que ce succès n'est pas mérité. — Mais que peuvent-ils dire pour le prouver ? — Ils disent que Madame le B ** peint dans un petit genre... — Comment ! des figures grandes comme nature, et des sujets pris de l'Illiade ? — Ou les allégories les plus nobles et les plus ingénieuses ? voilà ce qu'ils appellent *un petit genre*. Ils ajoutent qu'elle n'a peint jusqu'ici que des figures de femmes. — Ils veulent donc persuader que pour peindre une belle femme, il n'est pas nécessaire d'avoir un talent supérieur ?... — Précisément ? ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours et les Graces (a) ; ils oublient toutes les belles Vierges de Raphaël

(a) » L'Albane naquit à Bologne. Il épousa en » secondes noces une très-belle femme, qui devint » le modèle de toutes les divinités qu'il représen- » toit dans ses tableaux. Il en eut douze enfans, » si beaux qu'ils lui servirent non-seulement pour » peindre les groupes charmans de petits Amours » dont il enrichit ses belles compositions, mais qui » furent encore les originaux d'après lesquels le » Poussin, François Flamand et l'Algardi, (ce der- » nier étoit sculpteur) étudièrent les graces de l'en- » fance. L'Albane mourut en 1660, âgé de quatre- » vingt-trois ans ».

Extrait des différens ouvrages publiés sur la Vie
des Peintres, par M. P. D. L. F. tome I.

et du Guide, de Carle Maratte, etc. ; et voilà comme l'envie raisonne.

Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beaucoup de femmes dignes d'être placées au rang des grands peintres. — En France, quatre Académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talent que certains Peintres de l'Académie... — En effet, nous avons vu au salon de bien vilains petits tableaux, entr'autres ceux devant lesquels vous n'avez pas voulu vous arrêter ; je les ai entrevus en passant, et ils m'ont paru bien mal peints. . . — Ils étoient en effet, de toutes manières, fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût et les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes qui se distinguent dans cette brillante carrière. Parmi les étrangères, il en est une bien célèbre, elle peint aussi dans le *grand genre*. Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ses tableaux... — C'est Angélique Kauffman... — Je ne sais pas comment les Journaux la traitent dans le pays qu'elle habite ; mais toute l'Europe lui reconnoît des talens supérieurs... — Maman, vous qui vous plaisez à recueillir tout ce qui est à la gloire des femmes, savez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre ? — A-peu-près. — Oh, maman, faites-nous les connoître. Nous connoissons déjà Joanna Gazzoni (a), Elisabeth

(a) On voit en Italie . et particulièrement à Rome , plusieurs tableaux d'elle très-estimés.

Cirani, Marie, fille du Tintoret (a), et la Rosalba (b). — Je vous donnerai un cahier qui contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (2). Il faudroit faire un Ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé qui nous juge incapables d'acquérir les grands talens qui demandent du génie. — Comment? — Lorsqu'on daigne (ce qui est bien rare) s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, et par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles, et des talens frivoles. Un Peintre veut-il instruire sa fille dans son art, il n'aura jamais le projet d'en faire un Peintre d'Histoire; il lui répétera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'est ainsi qu'il la décourage, et qu'il éteint en elle le feu de l'ima-

(a) Elle mourut en 1590. On voit d'elle au Palais Royal un beau tableau représentant un homme assis, vêtu de noir, ayant une main sur un livre ouvert posé sur une table, où sont un Crucifix, une écritoire, une pendule et des papiers.

(b) La Rosalba Carriera fut l'élève du Cavalier Diamantino, et surpassa son maître. Elle s'acquit une si grande réputation, que toutes les Académies de l'Europe s'empressèrent à la recevoir. Elle fut reçue à l'Académie de Peinture de Paris en 1720, sur un tableau en pastel représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, et jouoit supérieurement du clavessin. Elle voyagea en France et en Allemagne. Ses talens lui procurèrent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de quatre-vingt-cinq ans.

gination. Elle ne peindra que des roses ; elle étoit née peut-être pour peindre les Héros ! De même un Homme de Lettres a-t-il une fille qui annonce de l'esprit et du goût pour les vers , il cultivera ces dispositions heureuses ; mais son premier soin sera de ravir à son élève la confiance qui soutient le courage , et l'ambition qui fait surmonter les difficultés. On lui prescrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (a), qui , abusant de la puissance et de l'opinion , imposoit des loix extravagantes que respectèrent les préjugés , l'instituteur trace autour de sa jeune élève un cercle étroit qu'il lui défend d'oser franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine , on lui répétera constamment : Ne faites que des *Romans*, des *Idyles*, des *Madrigaux*. Un Musicien célèbre me fit entendre il y a deux ans sa nièce qui jouoit supérieurement du *piano-forte*. J'admirai sur-tout la manière dont elle préludoit ; et j'appris , avec une surprise extrême , qu'elle savoit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi , avec une aussi bonne tête , elle avoit négligé d'apprendre la composition. Je n'ai pas voulu , répondit l'oncle , lui faire perdre son tems à cela. *A quoi peut servir la composition à une femme ?* Tous les hommes raisonnent à notre égard comme cet impertinent oncle. Ils veulent bien convenir que nous jouons des instrumens , que nous dansons , et même que nous causons aussi bien qu'eux. Ce sont des faits trop prouvés pour pouvoir

(a) Popilius. Voyez *Annales de la Vertu*, t. II, page 23.

les nier. Cependant il existe encore un talent aussi commun parmi les femmes que parmi les hommes ; et ce talent enchanteur et sublime exige nécessairement une sensibilité vive et profonde , de l'énergie , de la chaleur , et tous ces grands mouvemens de l'ame qui n'appartiennent , dit-on , qu'aux hommes. . . . — Quel est donc ce talent ? — Celui de jouer supérieurement la Tragédie et la Comédie. — Ah , il est certain qu'on peut citer une foule d'Actrices célèbres. . . — Si tous les autres talens , ainsi que celui-ci , étoient moins les fruits de l'éducation , de l'art et de l'étude , que les dons heureux de la nature , une parfaite égalité existeroit sans doute entre les hommes et les femmes.

Quelques jours après cette conversation , les enfans ayant été voir les galeries du Luxembourg , Madame de Clémire les questionna. Ils avouèrent qu'ils n'avoient pas remarqué le déluge du Poussin (a). A votre âge , dit Madame de Clémire , on n'est frappé que de ce qui plaît , de ce qui éblouit , ou de ce

(a) Nicolas Poussin , d'une famille noble , né en 1594 à Andéli , petite ville du Vexin Normand , fut un des plus grands Peintres de l'Ecole Française. Le désir de se perfectionner le conduisit à Rome. Le Cardinal de Richelieu l'attira à Paris. Louis XIII lui donna une pension , et le titre de son premier Peintre. Mais l'envie des artistes médiocres força le Poussin de s'expatrier ; il retourna à Rome , après avoir fait pour le cabinet du Roi , un plafond représentant le Temps qui délivre la Vérité de l'oppression de l'Envie. Le Poussin mourut à Rome l'an 1665. On ne lui connoît d'élève que *Guaspre* , son beau-frère , qui prit le nom de *Poussin*.

qui peut produire des sentimens vifs , tels que l'horreur , la pitié , etc. Ce qui est fin , délicat ou profond , vous échappe. Mais en causant avec vous je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'appercevoir ; et plusieurs entretiens de ce genre , vous donneront insensiblement des idées , et formeront votre goût et votre jugement. — Maman , je me rappelle fort bien d'avoir vu ce tableau du Poussin : mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie ? — Mille fois. — Durant ces orages , avez-vous observé avec attention la couleur du ciel et des nuages ; l'obscurcissement de l'air , et cette vapeur répandue dans l'athmosphère , et qui , en couvrant tous les objets , détruit leur éclat , affoiblit leurs couleurs , fait disparaître les lointains , ou permet à peine de les entrevoir ?... — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelque attention à ces différens effets de la pluie , vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle le Poussin a su les représenter : mais le plus grand mérite de ce tableau sublime , est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu ; et dites-moi , si vous vouliez peindre le Déluge universel , quelle est l'idée qui s'offrirait d'abord à votre imagination ? — Celle de représenter une multitude d'hommes prêts à être ensevelis sous les eaux. — Cela est vrai ; voilà l'idée qui se présente naturellement : mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague , et par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les tableaux qui

représentent des batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe, il devoit choisir le moment le plus frappant ; et c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (a)... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes ! Elles ne sont pas dans l'arche, elles sont proscrites, elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr ! Et dans quelle situation offre-t-il ces infortunés ? D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, et qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver ; c'est un époux qui tend les bras à son épouse, c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots. ... Sans doute pour se réunir à ce qu'il aime ! ... A l'un des côtés de ce tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant et le plus terrible. Sur la cime d'un rocher, paroît un serpent : son attitude est menaçante ; il leve avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible ; on reconnoît, en frémissant, l'esprit tentateur qui corrompt le premier homme, et qui s'applaudit encore du nouveau désastre dont il est l'auteur... Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène affreuse ; les yeux peuvent se reposer sur l'arche heureuse qu'on apperçoit dans le lointain. ... — Je vous assure, maman, qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce tableau. Je veux *examiner la pluie avec attention*, et puis je retournerai au

(a) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

Luxembourg pour revoir le *Déluge* du Poussin.

Nous avons vu un autre tableau dont nous avons senti la beauté, c'est *la naissance de Louis XIII* (a); on nous a fait remarquer la double expression qui se trouve sur le visage de *Marie de Médicis*, et nous en avons été très-frappés. . . . — La composition et l'expression; voilà les deux plus importantes parties de la peinture, parce qu'elles parlent au cœur et à l'esprit. Un peintre qui ne les possède pas, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de Marie de Médicis est en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expression de sentimens opposés, sur le même visage, que dans un morceau de sculpture que j'ai vu à Gênes : c'est le chef-d'œuvre du Puget. Il représente *le martyr de Saint Sébastien* : le visage du Saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la résignation et l'amour divin. — Maman, il faut nécessairement qu'un grand Peintre ait beaucoup d'instruction? — Assurément, il est indispensable qu'un Peintre sache l'anatomie; il ne peut sans les élémens de géométrie, apprendre les règles de la pers-

(a) *De Rubens*. Cet illustre Artiste, né à Cologne, fit la plus brillante fortune : il joignit aux talens d'un Peintre sublime, des connoissances étendues. Il savoit sept langues : il a écrit plusieurs ouvrages en latin; les uns sur les règles de son art, d'autres sur le costume des anciens. Il fut employé dans diverses négociations. Comblé d'honneurs et de richesses, il finit ses jours à Anvers en 1640, âgé de soixante-trois ans. Il a formé beaucoup d'élèves, entr'autres le célèbre *Vandick*.

pective, il doit avoir une connoissance approfondie de l'histoire ancienne et moderne, et de la mythologie : enfin, s'il n'est pas observateur et philosophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands Peintres. — Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie et le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans : il avoit été bon Sculpteur, excellent Architecte et le premier Peintre du monde (a). Michel-Ange étoit aussi grand Sculpteur, que Peintre supérieur et savant Architecte (b). L'excessive augmentation du luxe en multipliant les amusemens frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, et nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les Peintres aujourd'hui ne

(a) On voit à Rome un *Jonas* de Raphaël, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbino, et mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux tableau de la *Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux et de son génie, et que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand Artiste.

(b) Je trouve encore dans la vie de Michel-Ange, qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la ville de Florence sa patrie, et qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siège. Entr'autres morceaux de sculpture de cet Artiste, on admire particulièrement la statue qui représente Moïse, tenant sous son bras le livre de la Loi. Cette statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, l'an 1564.

sont ni Sculpteurs, ni Architectes; mais je crois qu'ils ne lisent guère; car en général ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, Maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebattu? — Avec du génie rien n'est plus facile, sur-tout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans : vous avez vu cent *Charités Romaines*, n'est-il pas vrai? — Oh certainement? — Il n'existe pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *Charité Romaine* : eh bien, écoutez la description de celle-ci : une jeune femme dans une prison allaite son père, tandis que son enfant pleure et paroît demander par des cris une subsistance que la nature lui destinoit; la jeune femme le regarde avec un attendrissement douloureux (a). — Ah Maman, voilà en effet un tableau tout nouveau, et c'est cependant le même sujet! — Le Peintre n'a fait qu'ajouter une circonstance : il a marié la fille du vieillard prisonnier... — Mais il y a des sujets où l'on pourroit se permettre d'ajouter des circonstances d'invention? — Certainement. Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le second exemple que je vais vous citer. Tout les Peintres, qui veulent peindre *Judith*, ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure et martiale, et dont l'air fier et menaçant annonce les inclinations les plus belli-

(a) On voit ce tableau dans le palais Spada à Rome. L'idée en est belle, et l'exécution médiocre.

queuses. Cependant Judith n'étoit point une guerrière ; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, et parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même ; voilà l'histoire. Il seroit possible que Judith eût naturellement la modestie, la douceur et la timidité qui caractérisent son sexe, et qu'emportée par l'amour de la patrie et par une inspiration divine, elle ait fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses aussi extraordinaires : et voilà ce que *Paul Véronèse* a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau, il a représenté Judith sous les traits d'une blonde touchante ; sa figure est délicate, sa physionomie d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste et timide ; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux : son visage exprime non l'horreur des remords, mais le saisissement et la pitié : en la regardant on voit, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter ! Il est impossible de la contempler sans être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert ; elle considère avec une curiosité féroce la tête d'Holopherne, et forme le contraste le plus frappant avec la figure douce et ravissante de Judith (a). . . . Cet exemple doit suffire pour

(a) *Paul Caliari Véronèse* naquit à Vérone en 1537 : son tableau le plus parfait est à Venise, dans le réfectoire du Couvent de St. George. Il représente les *Noces de Cana*. *Paul Véronèse* mourut à Venise en 1588. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, *Charles*, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Vérone

vous convaincre que les ressources du génie sont inépuisables , et qu'on peut montrer de l'imagination , même en traitant les sujets les plus usés.

Pourriez-vous , maman , dit Caroline , nous donner quelques règles générales , sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau , pour juger de son mérite ? — Pour se connoître en tableaux , il faut , comme nous l'avons déjà dit , avoir observé les différens effets de la nature , tous les objets matériels qu'elle présente : les arbres vus en perspective , les lointains , les rivières , les cieux , les orages , le lever de l'aurore , le coucher du soleil , etc... — Ainsi pour devenir connoisseur , il faut avoir vécu à la campagne ? — Il faut même avoir voyagé et vu des montagnes , des rochers , des précipices , des cascades naturelles , et tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas : il est nécessaire que l'amateur ait encore , comme le Peintre , une connoissance approfondie du cœur humain , afin qu'il puisse dire : *cette situation demandoit une autre expression ou une ordonnance différente...* Enfin , il est impossible de se connoître en tableau , si on n'en a pas vu une prodigieuse quantité , et si on ne les a pas examinés et comparés entre eux avec la plus grande attention : et avec tout cela , si cet amateur ne sait pas dessiner et peindre bien ou mal , il y aura une infinité de beautés per-

fut encore la patrie d'un excellent peintre. *Alexandre Véronèse*, qui s'appelloit *Turchi* ou *l'Orbetto*. Il mourut en 1670.

dues pour lui. — Mais comment se peut-il qu'il y ait tant de connoisseurs ? — Il est vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, et que tous les Journalistes nous assurent qu'ils sont *connoisseurs*, et que pour nous le prouver ils emploient tous les termes scientifiques adoptés par certains amateurs : ils disent qu'un Artiste à un *faire précieux*, que le *faire d'un ouvrage* est bon ou mauvais, qu'un tableau est *chaud de couleur*, etc... — Ces expressions sont drôles. — Il y en a bien d'autres du même genre. — Ce sont-là les termes de l'art ? — Je veux le croire : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme qui valoit bien nos *connoisseurs*, et qui a fait un excellent Traité sur la peinture, ne les a jamais employés. — Quel est donc cet homme ? — Mengs. — Quoi, ce grand Peintre ? — Oui, ce Peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reste de l'Europe ; il a laissé sur la peinture l'ouvrage le plus utile et le plus estimable ; les ignorans ainsi que les artistes peuvent le lire avec intérêt, ils n'y trouveront ni mots barbares, ni expressions ridicules (a). Au reste ;

(a) Le Chevalier *Antoine-Raphaël Mengs* naquit à Dresde en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winckelman* a fait des talens supérieurs de cet artiste que l'Europe vient de perdre :

» Le sommaire de toutes les beautés que les
 » anciens artistes ont répandues sur leurs figures,
 » se trouvent dans les chefs-d'œuvres immortels
 » de M. Antoine-Raphaël Mengs, premier Peintre
 » de la Cour d'Espagne et de Pologne, le premier
 » artiste de son tems, et peut-être des siècles fu-
 » turs. Semblable au phénix, on peut dire que
 » c'est Raphaël ressuscité de ses cendres pour en-
 » seigner à l'univers la perfection de l'art, et y

quand on a des idées neuves , on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair , on sent qu'on y doit gagner.

Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez , en admettant qu'un amateur ait à-peu-près les connoissances dont je viens de vous faire le détail , voici ce qu'il doit examiner dans un tableau : premièrement , le genre : l'histoire est le premier de tous (a). — Supposons que le connoisseur examine un tableau d'histoire. — Donnez-moi un sujet... Cette proposition embarrassa un instant les enfans ; enfin , après un peu de réflexion , Caroline donna pour sujet *Bias* (b) , *rachetant les jeunes filles de Messine*. Je suis très-contente de ce sujet , reprit Madame de Clémire , il offre une action intéressante ; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge , diversité d'expression , et le beau costume Grec. Mais composez vous-même ce tableau ; je le critiquerai. D'abord , quel est le lieu de la scène ? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maison de Bias. —

» atteindre lui-même, autant qu'il est possible aux
 » forces de l'homme... Il manquoit à l'Allemagne
 » de montrer au monde un restaurateur de l'art,
 » et de voir le Raphaël Germanique reconnu et
 » admiré pour tel à Rome même, qui est le siège
 » des arts". *Histoire de l'Art, tome I, page 312.*

Cet Eloge de Mengs se trouve cité dans la Préface de son Traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédiée à Madame Le Brun.

(a) On comprend dans ce genre tous les sujets pris dans la Mythologie, les sujets nobles d'imagination, et les allégories.

(b) *Bias*, un des sept Sages. Voyez *Annales de la Vertu, tome I, page 281.*

La maison d'un sage ne doit pas être magnifique ; nous n'aurons ni colonnes ni pilastres...

— Eh bien, le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des Corsaires ; les jeunes filles amenées par les Pirates viennent de débarquer ; Bias les rachète. Il parle aux deux Corsaires, leur donne de l'argent ; pendant ce tems, les jeunes filles réunies et formant un joli groupe, expriment leur joie...

— Ne seroit-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnoissance ? — Ah, cela est vrai. — Il faut que les Corsaires aient reçu leur argent, et qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin sur un plan éloigné. Bias et les jeunes filles remplissent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias ? — Celle d'un vieillard vénérable.

— Quelle expression ? — L'air satisfait....

— Et attendri ; mais avec dignité, et sans que cette expression douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un sage. Que font les jeunes filles ? — Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage et vieux... — Mais c'est un homme, et vos jeunes filles sont aussi modestes que timides et sensibles. Si vous voulez qu'elles intéressent, c'est ainsi qu'il faut les représenter. — C'est bien mon projet. —

Quel âge leur donnez-vous ? — Seize ou dix-sept ans. — Cela sera bien monotone : moi, je voudrois qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix-huit, une troisième de douze ans, et que les autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de son âge, se jetteroit dans les bras du sage pour l'embrasser ; la plus âgée
des

des jeunes filles ; comme celle qui doit le mieux parler et sentir avec le plus d'énergie , seroit à genoux aux pieds de Bias , elle pourroit même tenir contre son sein sa jeune sœur âgée de douze ans , et la présenter au vieillard ; elle auroit l'air d'exprimer sa reconnoissance et celle de ses compagnes , qui , placées derrière elle , formeroient un groupe intéressant. — Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas ? — La timidité les retient : elles sont dans l'âge où l'on ne sait pas encore la surmonter lors même qu'elle est le plus déplacée. — A présent je comprends tout cela ; je vois notre tableau , et je le trouve fort joli. — Oui ; mais il y a deux personnages (les Corsaires) qui ne prennent point part à l'action principale , et qui ne la regardent pas ; c'est un défaut dans la composition. — Supprimons ces deux figures. — Elles sont nécessaires à l'intelligence du sujet ; sans elles on ne pourroit deviner ce que représente le tableau. — Pourquoi les Corsaires , en comptant leur argent , ne regarderoient-ils pas le groupe principal ? — Rien ne doit distraire des Corsaires qui comptent leur argent. — Eh bien , il faut supposer que le compte est fait ; prendre le moment où l'un des deux ferme la bourse , et où l'autre alors regarde , et pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe. — Quelle expression donnerez-vous à celui qui pousse l'autre ? — Seulement de la curiosité. — Fort bien. Le tableau est maintenant passablement composé (a). — Maman ,

(a) Dans un tableau où les figures ne sont pas de simples accessoires , comme dans des paysa-

faites-nous composer ainsi tous les jours un tableau, nous donnerons tour-à-tour un sujet, cela sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement et en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un tableau relativement à la composition? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connaîtront le trait qu'il représente ; ensuite on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu ; si les personnages ont les attitudes et l'expression qui conviennent à leur situation et à leur âge, et si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, maman, tous les soirs nous composerons un tableau d'histoire. — Oui, je vous le promets ; et ce printems quand nous serons à Champcery, nous composerons des tableaux Flamands, des *Teniers* (a), des *Gerard*

ges, il ne faut pas que le fond domine ; il faut, au contraire, que les figures occupent la plus grande partie de l'espace qu'offre la toile, sur-tout dans les sujets où l'on présente plusieurs figures. On doit encore observer une règle importante dans la composition ; c'est de ne pas donner aux figures posées sur le *second plan*, une expression aussi forte qu'à celles qui sont placées sur le premier plan. Cette même gradation doit être sensible entre le second et le troisième plan ; et ainsi des autres.

(a) *David Teniers le père*, appelé le Vieux, naquit à Anvers en 1582, et fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de chymie, des tabagies, des kermesses ou foires Hollandoi-

Dow (a) ; c'est-à-dire, des tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement. Nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble ? — Certainement. Malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes et des choux, aux tableaux de Raphaël et du Corrège (b). Le genre comique ne peut exister en peinture, parce qu'il n'y a point de pantomime inté-

ses ; et son fils *David Teniers* se distingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

(a) *Gérard Dow* naquit à Leyde en 1613, et fut élève de *Rembrandt*. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été *Scalken* et *Miéris*. Les deux plus beaux tableaux de *Gérard Dow* sont : le *Charlatan* et l'*Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorp ; le second est à Turin dans la collection du Roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante ; elle est assise dans un fauteuil ; et tandis qu'un Empyrique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'hydropique, à genoux devant sa mère, la considère en pleurant, avec une expression pleine de sentiment.

(b) *Antonio Allegri Corregio* naquit à *Corregio* dans le Modenois. Il est regardé comme le fondateur de l'*Ecole de Lombardie*. Il s'attacha particulièrement aux graces ; et nul peintre n'a pu le surpasser dans le genre gracieux. On raconte, qu'après avoir considéré avec admiration un tableau de Raphaël il s'écria : *Anchè io son Pittore* ; et moi aussi je suis peintre. Le Corrège étoit encore mathématicien et architecte. Il mourut en 1534, âgé de quarante ans.

ressante sans quelques développemens , et surtout sans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il sera possible d'imaginer de plus ridicule , de plus grotesque , le Peintre n'aura même pas le petit mérite d'un *Farceur* ; il ne fera jamais rire personne aux éclats ; il ne peut être que bas et grossier , il ne sauroit être plaisant. La peinture a le pouvoir d'attendrir , de plaire , en offrant des images douces et riantes ; elle peut exciter encore la pitié , la terreur , l'admiration ; mais elle n'inspirera jamais une véritable gaieté. On me vante en vain *la vérité parfaite* des tableaux Flamands ; je ne fais cas de la vérité dans un livre et dans un tableau que lorsqu'elle m'instruit ou m'intéresse. Je n'ai nul plaisir à considérer une vieille et vilaine cuisinière épluchant des oignons. Qu'un autre s'extasie devant cette image , jamais ce tableau ne sera dans mon cabinet ; j'aurai toujours la bizarrerie d'aimer mieux une jolie Bergère , et je préférerai encore à la Bergère une Nymphé et une Déesse , parce qu'elles m'offriront un modèle plus parfait de la beauté. Si un tableau n'a pas le mérite d'une composition intéressante ou spirituelle , s'il ne représente qu'une ou deux figures sans action , il est indispensable que ces figures soient bien choisies , et dignes par elles-mêmes de fixer l'attention et les regards : tels qu'un vieillard vénérable , ou une femme parfaitement belle. Quel plaisir peut procurer l'imitation exacte d'une chose , qui , dans la réalité , ne mérite pas d'être regardée ? Il ne faut pas plus de génie pour représenter une marchande de poisson , que pour peindre un vase rempli de fleurs , et certainement le dernier

objet doit obtenir la préférence , puisqu'au moins il est agréable.

Maman , dit Pulchérie , j'ai encore une question à vous faire : je voudrois savoir positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie ? — Une *allégorie* doit être frappante , c'est-à-dire , facile à deviner au premier coup d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale : comme celle-ci , par exemple : *l'Innocence se jettant dans les bras de la Justice* ; la *Paix ramenant l'Abondance* (a). Voilà les allégories qui offrent à-la-fois des images charmantes et des idées justes et morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie , mais qui plaira toujours , parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut , c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une femme majestueuse , habillée simplement (b) ; les autres prétendent qu'elle doit être nue , et on n'est pas d'accord sur ce point ; ainsi cette vertu personnifiée dans un tableau ne sauroit être frappante. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure , n'a-t-elle pas ce défaut ? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs ? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître , puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe. Mais cette figure peut se passer d'attributs si l'Artiste a du génie , parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui con-

(a) Tableaux de Madame Le Brun.

(b) Dictionnaire de la Fable.

vient : aucun caractère particulier ne distingue la Vérité ; on se la représente belle , noble et froide ; une Nymphé , une Déesse peuvent avoir cette figure ; ainsi elle n'est caractérisée ni par les attributs , ni par le genre de sa physionomie : mais l'expression de l'innocence n'appartient qu'à l'innocence ; il n'est pas possible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure de l'Innocence avec les Nymphes , les Déeses , les Graces , plus belles , plus imposantes qu'elles , et moins jeunes et moins touchantes : ses *attributs* sont sur son front et dans ses yeux : un mélange intéressant de timidité , de douceur , de modestie , d'ingénuité , embellit ses traits et la fait reconnoître ; image pure et céleste , dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit seul tracer tous les charmes ! ainsi vous devez concevoir qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels , que pour représenter celles qui ne peuvent être caractérisées que par l'expression de leur physionomie ; car il est plus facile de faire une *faulx* et des *ailes* , etc. que de donner à un visage une expression frappante. Rubens , dans la galerie du Luxembourg , a représenté l'*Ignorance*. Cette figure n'a point d'attributs ; mais elle est pour tout le monde aussi aisée à reconnoître que le *Temps* ou la *Discorde*. Il n'y avoit qu'un Artiste supérieur qui pût lui donner ce degré de vérité. — Par conséquent , il n'est point de passions , de vices , de vertus et de sentimens , qu'on ne puisse peindre allégoriquement ? — Non ; il existe beaucoup de sentimens , de vices et de vertus , dont un peintre ne peut offrir l'image , ou que du moins

il ne sauroit représenter que d'une manière vague, et par conséquent obscure. Tout sujet dans ce genre qui manque à la fois d'attributs et d'expression caractéristique, doit en général être rejeté d'un tableau allégorique : par exemple, *la Bienfaisance* est une vertu qui n'a point d'attributs ni d'expression particulière ; on peut la confondre avec *la Bonté*, ou souvent avec *la Pitié*, si elle est en action. — Maman, il me semble que les Peintres, ouvre les ouvrages d'Histoire, devroient lire les Poètes ; ils y trouveroient des allégories. — Assurément. Ils ne lisent guère que les traductions d'*Homère* et du *Tasse* : *Milton*, et beaucoup d'autres, leur fourniroient des sujets moins usés et aussi heureux. Ils pourroient trouver aussi dans nos Poètes François une foule d'idées et d'images charmantes. Par exemple, si un Artiste vouloit représenter *Hygie*, Déesse de la Santé, *Gresset* lui offriroit le modèle le plus agréable de ce riant tableau. Je vais vous dire la description de *Gresset* ; après les quatre premiers vers, à mesure que je dirai les autres, représentez-vous chaque image disposée sur une toile et formant un tableau...

- » *Il est une jeune Déesse*
- » *Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus ;*
- » *Elle écarte les maux, les langueurs, les faiblesses,*
- » *Sans elle la beauté n'est plus :*
- » *Les Amours, Bacchus et Morphée*
- » *La soutiennent sur un trophée*
- » *De myrte et de pampres orné ;*
- » *Tandis qu'à ses pieds abattue*
- » *Rampe (a) l'inutile statue*
- » *Du Dieu d'Epidaure enchaîné.*

(a) *Rampe*, n'est pas tout-à-fait le mot propre :

Oui, maman, reprit Pulchérie, cela est vrai ; cette description formeroit un tableau charmant.

J'ai toujours oublié, dit César, de demander à maman une chose que je me rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous avons vu dans un jardin un morceau de sculpture qui représente une femme au bain, servie par une négresse. La figure qui se baigne est de marbre blanc ; la négresse est de bronze. — Je connois ce morceau, il est charmant, et le nom de l'Artiste qui l'a fait suffiroit seul à son éloge. Il y avoit une raison pour que la négresse fût en bronze ; c'est qu'elle tient un vase rempli d'eau, par conséquent il falloit faire passer dans l'intérieur de la statue des tuyaux de plomb pour faire monter l'eau dans le vase ; ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une statue de marbre. Sans cette raison, l'Artiste n'eût point mêlé dans le même groupe le bronze et le marbre ; il a trop de goût pour ne pas sentir que cette bigarrure ne peut jamais produire un effet heureux en sculpture. On voit à Rome la statue de Saint Stanislas, représenté dans son habit de Religieux. Sa robe est de marbre noir, et sa figure de marbre blanc, bigarrure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler, et qui au-lieu d'ajouter à l'illusion la détruit entièrement ; car si en examinant un morceau de sculpture l'esprit n'est pas uniquement occupé de l'idée des formes, si

cette expression manque de justesse, parce que *ramper* suppose un mouvement qu'une statue ne peut avoir.

un accessoire lui rappelle celle du coloris, si on lui offre une draperie tranchante et de couleur naturelle, il desirera que la figure ait de la carnation, et il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée. — Je comprends cela; mais maman, pourquoi estime-t-on cette même bigarrure dans les pierres gravées? — C'est que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague, ne peuvent jamais, d'aucune manière, produire le plus léger degré d'illusion. On ne desire dans ce genre que l'élégance et la pureté du dessin, et on loue, avec raison, l'Artiste qui sait faire valoir la beauté de la pierre en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente. — Je suis bien-aise, maman, que vous m'ayez donné cette explication; car je vous avoue que ce mélange de blanc et de noir étoit précisément ce qui m'avoit frappé: je croyois cela beau, parce que je n'avois jamais rien vu de pareil. — Une autre fois vous saurez qu'il ne suffit pas qu'une idée soit neuve, qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui puisse blesser le bon goût ou la raison. Si on invente une chose qui ne soit ni utile ni agréable, on n'est pas ingénieux, on est bizarre, et l'on ressemble à ce Prince Sicilien dont je vous parlois l'autre jour, on ne produit que des folies, on n'enfante que des monstres (a).

(a) Ce Prince Sicilien s'appelle le Prince de Palagonia; son palais est situé auprès de Palerme. M. Brydone, voyageur Anglois, vit ce palais en 1770; voici un abrégé de la description qu'il en donne: „ Les statues qui bordent la grande avenue

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir Madame de Clémire que ses chevaux étoient mis ; elle sortit avec ses enfans, et les mena à la Comédie Française. En reve-

» et la cour du palais, montent déjà à six cents.
» Parmi ces groupes immenses, il n'y a pas une
» seule pièce qui représente un objet existant dans
» la nature. Le Prince a mis des têtes d'hommes
» sur le corps de différens animaux ; et des têtes
» de toutes sortes d'animaux sur des corps humains.
» Quelquefois il a fait une seule figure de cinq
» ou six animaux qui n'ont point de modèle dans
» la nature. On voit une tête de lion sur le cou
» d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes
» d'une chèvre, et la queue d'un renard. Sur le
» dos de ce monstre il en place un autre, encore
» plus hideux, qui a cinq ou six têtes, et un
» grand nombre de cornes. Le dedans du château
» répond au-dehors ; on y voit des plafonds en
» grandes voûtes qui sont entièrement recouverts
» de larges miroirs joints ensemble ; chacun de ces
» miroirs faisant un petit angle avec son voisin,
» ils produisent l'effet d'un multipliant ; de sorte
» que si quatre personnes se promènent au-des-
» sous, il paroît toujours y en avoir trois ou
» quatre cents qui marchent dans la voûte. Tou-
» tes les portes sont aussi couvertes de petits
» morceaux de glaces. Les colonnes ont pour base
» un vase de porcelaine, et un cercle de jolis
» petits pots de fleurs, pour chapiteau. Le fût est
» composé de caffatières de différentes grandeurs,
» et qui diminuent par degrés depuis la base jus-
» qu'au chapiteau, elles sont cimentées ensemble.
» Les tables, très-magnifiques, ont la forme de
» tombeaux. Les fenêtres sont composées d'un
» grand nombre de verres de toutes sortes de cou-
» leurs, de bleu, de rouge, de verd, de jaune,
» de violet, etc. L'horloge est renfermé dans le
» corps d'une statue ; les yeux de la figure se meu-
» vent avec la pendule, et montrent alternative-
» ment le blanc et le noir. Dans la chambre à
» coucher et le cabinet de toilette, le Prince a

nant ; on causa dans la voiture , on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer , et Césat parut desirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un ouvrage dramatique. Vous êtes encore trop jeune , dit Madame de Clémire , pour que je puisse , à cet égard , satisfaire votre curiosité : mais j'ai le plan d'un ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfans ; et qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans ; vous lirez ensuite la *Poétique* de M. Marmontel , ouvrage aussi utile qu'estimable , et qui achevera d'éclairer votre esprit et de former votre goût. — Maman , combien de volumes aura votre ouvrage ? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant ? — Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément et de la variété , du moins autant qu'il me sera possible ; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature , des notions claires et précises , des idées justes , et une connoissance générale de la Littérature Françoisse , Angloise , Italienne et Espagnole. Comme Madame de Clémire achevoit ces mots , la voiture entroit dans la cour ; on fut se mettre à table , on soupa sur-le-champ

» placé toutes sortes d'animaux , des crapauds , des
» serpents , des lézards , des scorpions , tous tra-
» vaillés en marbre de différentes couleurs. Tou-
» tes les statues de famille sont de marbre blanc ,
» orné de draperies et d'habits de marbre de di-
» verses couleurs , etc". *Voyage en Sicile et à*
Malthe , par M. Brydons.

assez tristement ; car chacun se plaignoit du mal à la tête. César et ses sœurs n'avoient déjà plus cet appétit qui rendoit les repas de Champcery si gais : on bâilloit , on s'appuyoit languissamment sur sa chaise ; on ne mangeoit point , et l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge ; et que l'on préféreroit toujours aux plus charmans spectacles du monde , les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade , la lecture et la conversation. Cependant on se promenoit à Paris , mais aux Tuileries , au Palais - Royal , aux Champs-Élysées. Il falloit avoir un *maintien* , et l'on y regrettoit vivement les bois , les prairies de la Bourgogne , et l'aimable liberté des champs. César critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. Quelle poussière , s'écrioit-il ! quelle foule ! et tout ce monde rassemblé n'est là que pour nous gêner et nous contraindre , pour m'empêcher de courir et de grimper sur les arbres !... Et ces grands bassins d'eau dormante , valent-ils notre étang de *Faulin* , où nous avons pêché tant de poisson ?... Et puis au-lieu de nos haïes de mûriers et de noisetiers , ne voir que de vilains treillages , des murailles ou des grilles ! Encore si l'on trouvoit ici des plantes et des fleurs ! Oh , quels tristes jardins ! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année quand on peut vivre à la campagne !...

Madame de Clémire entendoit ces murmures et ne les désapprouvoit pas , car ils étoient fondés ; mais elle mena ses enfans au *jardin du Roi* , et ils le trouvèrent plus instructif et presque aussi charmant que les bois de Champ-

cery. L'étude de la Botanique et de l'Histoire naturelle rendit ces promenades si agréables, qu'on n'en voulut plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hyver vint amener de nouveaux regrets ; on se rappelloit, en soupirant, les étangs glacés de Champcery, les courses, les glissades et les veillées ; enfin, tous les plaisirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas ; on s'y amusoit peu, et on en revenoit presque toujours malade. Caroline eut au mois de Janvier un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troubloit le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, et Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours, Madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid excessif, se passoit de feu dans sa chambre, et qu'elle n'avoit pas voulu souffrir qu'on en fit depuis que sa sœur occupoit un autre appartement. Surprise de cette fantaisie, Madame de Clémire questionna ses gens. Le Frotteur, chargé de porter du bois, déclara que *Mademoiselle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée dans le bas de l'antichambre*. Le Frotteur n'avoit pas fait de questions sur cette singularité, *croyant*, ajouta-t-il, *que c'étoit l'intention de Madame*. La Gouvernante des deux jeunes personnes soignoit Caroline, et n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avoit été servie par une paysanne qu'on avoit amenée de Champcery, et qui, interrogée à son tour, dit que *Mademoiselle Pulchérie* lui avoit assuré que le feu lui portoit à la tête, et qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en passer. Après avoir pris toutes ces in-

formations, Madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut visité, et Madame de Clémire n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétoit des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. Gertrude, la paysanne de Champcerry, assise dans un coin, tricottoit. Quand Pulchérie vit paroître sa mère, elle rougit. Pourquoi donc, mon enfant, dit Madame de Clémire, êtes-vous sans feu ! — Maman, il ne fait pas bien froid... A ces mots, Madame de Clémire s'assit, et renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main : A présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre... — Ma chère maman, je vais tout vous avouer... Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que c'est... — J'ai bien quelques soupçons confus... — Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma bonne, qu'une pauvre femme, qui demeure dans cette rue, étoit venue demander l'aumône. Ma bonne lui donna, et puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain ; et ma bonne m'a dit que cette pauvre femme ne demandoit pas mieux que de travailler ; mais qu'elle manquoit d'ouvrage, et ce qui est bien plus triste, qu'elle manquoit aussi de bois. Ma bonne ajouta qu'elle lui fourniroit de l'ouvrage ; et moi je pensai que si je pouvois lui donner du bois, elle ne manqueroit plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, maman, parce que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je savois que ma sœur alloit coucher dans une autre chambre, et je

me dis : voilà une occasion de faire , comme Sydonie , une bonne action qui ne sera sue de personne. Je n'en parlerai même pas à maman. Comme *tout se découvre avec le tems* , elle le saura tôt ou tard ; mais je ne m'en serai pas vantée , et mon action n'en fera que plus de plaisir à maman ; et , en attendant , Dieu la saura , et la pauvre femme se chauffera. Me voilà donc décidée à me passer de feu tous les matins. Cela me faisoit trois bûches. Je dis au Frotteur de les mettre dans le bas d'armoire ; ce qu'il faisoit tous les soirs , afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton* , la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés ; mais je l'ai assurée que cela ne pouvoit vous fâcher , maman , au contraire. Elle m'a déclaré que si vous la questionniez , elle diroit la vérité ; et elle m'a promis que si vous ne l'interrogiez pas , elle se tairoit. C'est tout ce que je voulois. . . — Eh bien , elle s'est chargée de porter le bois chez la femme ? — Oui , maman , tous les matins. . . — Mais comment , à la porte , la laissoit-on passer ainsi chargée , et emportant régulièrement trois bûches ? — Ah , je ne sais pas ! je n'ai jamais songé à cela. En effet , le Suisse devoit être surpris. . . Cependant , il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions , puisqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a là-dessous quelque chose que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien souffert du froid ? — Un peu , les deux premiers jours. Mais je pensois que la bonne femme se chauffoit avec ses enfans ; car elle a six petits enfans , et son mari étoit malade.

Ils sont bien à présent , à ce que m'a dit Jeanneton. — Comment bien ! avec trois bûches seulement ? ... — Oui , Jeanneton dit que cela les a *ranimés* , qu'ils sont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches , j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de sucre d'orge que mon papa m'a rapportées de Fontainebleau : et puis , ce n'est pas tout. Avant-hier , je ne sais par quel hasard , mon papa s'est avisé de me demander si je serois bien-aise d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux ? D'abord , de premier mouvement , je répondis que non. Ensuite j'ai pensé à la femme , et j'ai rougi. Papa m'a embrassée , il m'a donné de l'argent (c'étoit un louis) , et il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un louis. Il faut tout dire : il m'a pris envie d'employer six francs à m'acheter des pelottes , et je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis : j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche ; j'ai donné les trois autres à Jeanneton , en lui disant de les porter chez la femme , et en ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelottes pour moi. Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche ; il m'a fait de la peine à regarder... Comme j'avois d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme , il m'a semblé que je retenois quelque chose qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru sur l'escalier pour rappeler Jeanneton , mais elle étoit partie ; elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étois réveillée de bonne heure : je pensois aux pelottes , à la bonne femme... J'étois bien embarrassée. Enfin , en réfléchissant que ce louis étoit la

première somme que j'eusse eu de ma vie, je me suis dit : il faut l'employer toute entière à une bonne action. Cela m'a tout-à-fait déterminée. Jeanneton est arrivée, et je l'ai renvoyée avec les trois bûches et les six francs. Pulchérie achevoit ce récit lorsqu'un laquais entra dans la chambre, et s'avançant vers Madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le dessus de la lettre : Ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé; c'est sans doute une invitation de bal. En disant ces mots, elle ouvre la lettre; et au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit :

M A D E M O I S E L L E ,

» Venez recevoir la récompense de votre
» bonté envers nous ; venez apprendre de quel
» état vous nous avez tirés. Il ne manque
» maintenant à notre bonheur que d'en avoir
» pour témoin celle à qui nous le devons ;
» et nous ne pouvons mieux prouver notre
» reconnoissance à notre jeune et chère bien-
» faitrice, qu'en lui faisant voir l'intérieur de
» la famille qu'elle a rendue si parfaitement
» heureuse ».

Ah, maman, s'écria vivement Pulchérie, maman, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens ? Assurément, répondit Madame de Clémire, et nous allons partir sur-le-champ. Je vais demander des chevaux ; venez, chère enfant. En disant ces mots, Madame de Clémire prend Pulchérie par la main, et sort avec elle. Au bas de l'escalier, on rencontre M. de Clémire. Où allez-vous, dit-

il ? Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant ; et mes chevaux sont mis... Soyez de la partie, reprit Madame de Clémire, venez avec nous. Volontiers, dit M. de Clémire ; et sans demander l'explication, il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit avec une émotion inexprimable. On monte en voiture, on part ; et au bout de cinq minutes, la voiture s'arrête. On descend précipitamment, on traverse une petite cour ; M. de Clémire ouvre une porte, et l'on se trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un bourrelier occupé de son métier ; tandis qu'une femme auprès d'une table, et entourée de six petites filles dont la plus âgée n'avoit que dix ans, travailloit en linge. Aussi-tôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. Approchez, Madame *le Blanc*, dit M. de Clémire, voilà Pulchérie... A ces mots, la femme, le mari, se précipitèrent vers Pulchérie, et toutes les petites filles l'entourèrent. O ma chère Demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir !... Quoi, à votre âge, et si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu, et endurer le froid pour nous envoyer votre bois ; et puis de l'argent, et puis vos dragées, enfin tout ce que vous pouviez donner !... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent !... Mon mari est guéri, il s'est remis à l'ouvrage d'hier ; nos dettes sont payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler ; nous n'avons plus besoin de rien ; c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur ! car sans votre bonté pour nous, votre cher papa ne nous auroit ja-

mais connus !... Ah , papa , interrompit Pulchérie , Jeanneton vous avoit donc tout dit ? Dès le premier jour , reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même dans ma voiture les bûches à Madame le Blanc : mais j'avois expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère , et de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulois vous ménager à l'une et à l'autre une surprise agréable.

Après cette explication , M. de Clémire fut tendrement embrassé par sa femme et sa fille ; ensuite on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demi-heure , on se leva pour sortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton , et la plus âgée le présentant à Pulchérie , la pria de l'accepter , en disant : *C'est de notre ouvrage ; ma mère , mes sœurs et moi nous y avons toutes travaillé... et de bien bon cœur !* Pulchérie ouvre le carton , et elle le trouve rempli des plus jolies pelottes du monde. Elle rougit , et se tournant vers son père : Ah , papa , dit-elle , je les avois bien oubliées !... Mais avec quel plaisir je les reçois , puisqu'elles sont l'ouvrage de cette bonne femme et de ses charmantes petites filles ! En achevant ces paroles , Pulchérie , attendrie , embrassa les enfans ; et ses larmes recommencèrent à couler , lorsqu'en s'en allant elle entendit les bénédictions que lui donnoit toute la famille.... Ah , ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture , combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter !... Maman , continua Pulchérie , maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu , me

permettez - vous de donner tous les hyvers mon bois aux pauvres ? Non , répondit Madame de Clémire , je ne veux pas que vous preniez un engagement qui à la longue pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit , les résolutions qui demandent une courageuse persévérance , ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hyver renouveler l'action que vous venez de faire , c'est-à-dire , vous passer de bois pendant huit jours , pour le donner à une pauvre famille , j'y consentirai avec grand plaisir. — Ah , maman , voilà qui est dit , je prends cet engagement de tout mon cœur... Il me vient une idée... ne pourrois-je pas aussi me priver de tems en tems , pour le même objet , du vin qu'on me donne à mes repas ? ... — Vous en buvez si peu , qu'il vous faudroit bien du tems pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande comme vous , maman , combien en boirai-je en huit jours ? ... — Quatre bouteilles tout au plus... — Et quand ce ne seroit que trois , cela feroit grand plaisir à un pauvre malade. — Assurément ; trois bouteilles d'excellent vin seroit pour lui un présent aussi salutaire que précieux. — Si tous les mois on se passoit de vin pendant huit jours , on ne s'en porteroit que mieux. — D'ailleurs , cette privation n'auroit rien de pénible... — De cette manière , sans être riche , on pourroit souvent donner l'aumône ? — Sans faire de dépenses extraordinaires , on pourroit dans le cours de l'année secourir une infinité de malheureux , si l'on vouloit seulement , de tems en tems , s'imposer de légères privations , et se refuser quelques superfluités.

Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très-vif : par exemple, vous vous passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après-midi, n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le salon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti si vous eussiez eu du feu dans votre chambre ? — Oh, cela est bien vrai ! je me chauffois le reste du jour avec une joie extrême ; la vue seule d'un bon feu m'inspiroit une gaieté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance. . . et nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, si préférable à tous les autres, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, et qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse ! . . . — Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela ? — Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs, mais dans le séjour même où le luxe étouffe et détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples, et des modèles faits pour honorer notre siècle : les seules *aumônes anonymes* envoyées aux différens Curés de Paris sont immenses ; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doit à des inconnus, et la liberté et le bonheur de revoir ses enfans. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les Académies ; elle a formé à Paris, et dans les environs, des établissemens utiles et respectables : voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on

la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les passions factices et puériles, produites par une vanité aussi méprisable que mal entendue !

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva, et passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savoit être saine en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (a) ; connois-

(a) Ce qui est échauffant, rafraîchissant, acide, pectoral, les aliments légers ou difficiles à digérer, etc. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution ; qu'ils sussent s'ils sont bilieux ou sanguins ; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables ; et quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particulièrement. Enfin, on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une infinité de petits maux, qu'il est souvent dangereux de négliger : tels que les maux de gorge et la dysenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légères, etc. L'étude de la botanique apprendra d'ailleurs les propriétés des plantes usuelles, et l'explication des termes techniques de la médecine. Je connois des enfans de dix ans qui savent tout cela : on n'en veut pas faire des Médecins ; mais on veut les mettre en état de

sance qui, jointe à de la sobriété, préserveroit d'une foule d'incommodités et de maladies graves.

Aussi-tôt que Caroline fut en état de sortir, sa mère la mena à l'Opéra. On jouoit un Opéra nouveau qui charma Madame de Clémire et ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mère attendre l'heure du souper. Ils y trouvèrent du monde. On parloit de l'Opéra nouveau. Quoi, disoit à Madame de Clémire, un petit homme qui parloit excessivement haut; quoi, Madame, cette musique vous a fait plaisir? — Le plus grand. — Mais vous étiez *Gluckiste* il y a deux ans? — Et comme je n'ai point oublié la musique, et que je l'aime toujours, je le suis encore. — Dans ce cas l'Opéra nouveau n'a pas dû vous plaire. — Mais par quelle raison? — Parce qu'il est impossible d'aimer à la fois deux genres si dis-

pouvoir s'en passer pour de petits maux que la sobriété et des remèdes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes, en entrant dans le monde, avoient cette connoissance, elles y conserveroient long-temps la santé et la fraîcheur qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages de *M. Tissot*; du *Traité des plantes* par *Chomel*, et du *Dictionnaire de matière médicale*, en quatre volumes, (qui se vend chez *M. Didot le jeune*); excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands Médecins. Je conseillerois encore de ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien et à la conservation des dents.

semblables. — Je crois qu'il est impossible d'aimer à la fois *le bon et le mauvais*, et d'estimer également un sot et un homme d'esprit : mais je crois et je sens qu'on peut aimer deux talens supérieurs, quoique de genre absolument différens, c'est pourquoi j'aime *Corneille et Racine, Gluck et Piccini*. — Savez-vous ce qui résultera de cette impartialité ? Que votre suffrage ne sera agréable ni aux partisans de *Gluck*, ni à ceux de *Piccini*. — Cela peut être ; mais j'y gagne le plaisir de les admirer tous deux, et je préfère la gloire d'être équitable, à celle d'obtenir quelques éloges des partisans de l'un ou de l'autre. — Mais, de bonne foi, comment pouvez-vous aimer *Orphée, Iphigénie, Alceste, Armide* ?... une musique *barbare* !... une *facture* détestable !... Dans ce moment une visite survint, Madame de Clémire changea de conversation ; le petit homme ne pouvant plus disputer, s'ennuya et sortit de très-mauvaise humeur.

Quand les enfans se retrouvèrent seuls avec leur mère : Mon Dieu, maman, dit Caroline, comme vous avez fâché l'homme qui s'est en allé si brusquement !... — M. de Volny ! — Celui qui a montré tant d'aversion pour *Gluck* ? — Justement. — L'avez-vous trouvé modéré, poli, raisonnable ?... — Oh, point du tout ; et il avoit un ton... — Il étoit en colère. — Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant. — Voilà les travers et l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti* : souvenez-vous qu'on ne peut être constamment honnête et raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité. — Maman, que parloit-il de *barbare* et de *facture* ? que vouloit-il dire ?

je

je n'ai pas compris cela. — Ni lui non plus ; il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne sait pas la musique. — Comment , et il décide avec tant d'assurance ! — C'est la mode aujourd'hui. Des personnes qui ne pourroient pas battre un air en mesure , qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonnance , dissertent savamment sur la composition , et même font des ouvrages pour prouver que Piccini n'a point de talent , ou que Gluck est un barbare. — Peut-on être connoisseur en musique sans la savoir ? — Cela est absolument impossible. Nous sommes déjà convenues qu'avec le goût naturel le plus sûr , une longue étude , après avoir voyagé , observé avec attention et la nature et toutes les collections des tableaux de l'Europe , un Amateur , s'il ne sait pas peindre , ne pourra jamais , comme un bon Peintre , discerner et connoître toutes les beautés d'un tableau : cependant la peinture est une imitation réelle de la nature ; elle représente sous leurs vraies formes tous les objets matériels qui existent : aussi a-t-elle plusieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans et aux connoisseurs. Toutes les finesses de l'art échappent aux premiers ; mais ils peuvent saisir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation. Il n'en est pas ainsi de la musique. Le Compositeur d'un Opéra doit sans doute puiser dans la nature l'espèce de déclamation qui convient à son Poëme ; mais cette sorte d'imitation est trop délicate et trop abstraite pour pouvoir être sentie aussi généralement que celle qui est produite par la peinture. D'ailleurs , un morceau

de musique pourroit avoir une sorte d'expression , et cependant n'être pas bon : comme par exemple , si de certaines règles de composition n'y sont pas observées : et il n'y a qu'un Musicien compositeur qui puisse sentir un semblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la sensibilité et du goût naturel pourront , sans savoir la musique , apprécier avec assez de justesse les morceaux d'une expression très-marquée ; ils sont en état de reconnoître et de sentir le genre de la musique qu'ils écoutent, et de décider si un chant est agréable , ou s'il est insipide et commun ; mais il est impossible qu'ils puissent saisir les défauts ou les beautés d'une partition compliquée. Ils n'entendent absolument rien à l'harmonie , par conséquent , à tout ce qui est *accompagnement*. Je soutiens (et cette épreuve est facile à faire) qu'une personne qui ne sait pas parfaitement la musique , c'est-à-dire , qui ne la déchiffre pas avec facilité , et qui n'a pas passé toute sa jeunesse à en faire , ne s'y connoitra jamais : qu'on prélude devant elle , que dans une *suite d'harmonie* on mêle à de bons accords quelques accords faux ; si celui qui prélude a de la réputation , il verra le connoisseur qui parle avec tant d'emphase de *facture* , de *motifs* et d'*intention* , il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tressaillir un Musicien , et il l'entendra lui prodiguer les plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître instruit des choses qu'on ignore ? On n'en impose à personne , on parle mal , on juge sans goût , on est accusé de pédanterie par les ignorans , de folie par les

vrais connoisseurs ; on fatigue , on ennuie et les uns et les autres (3).

Quelques jours après cet entretien , César ; un matin , entra dans la chambre de son père ; il tenoit un papier : Papa , dit - il , je viens vous faire quelques questions sur une chose qui me paroît extraordinaire ; voilà le *Journal de Paris*... — Eh bien ? — Eh bien , M. l'Abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *bienfaisance*. Vous devez le lire souvent ; car il n'y a guère de jour où l'on n'y lise , en gros caractère , *BIENFAISANCE*. — Oui ; c'est ce qui me fâche. — Comment ? — Ce titre annonce une belle action ; et presque toujours dans ce Journal , il ne tient rien de ce qu'il promet !... Tenez , papa , regardez , après le mot *BIENFAISANCE*. — Ah , c'est une longue histoire !... — Oui ; elle occupe la moitié du *Journal*. Voulez-vous que je vous la conte ? — Volentiers. — La voici : Une pauvre ouvrière avoit un réchaud plein de feu sous ses pieds , elle s'est endormie. On est entré dans sa chambre , on l'a trouvée mourante : *ses vêtemens étoient enflammés , elle n'avoit plus de forme humaine*. Les Cavaliers du Guet sont arrivés... Les Cavaliers et les Spectateurs étoient *attendris*... Les Cavaliers ont aidé à secourir la malade. Un Chirurgien demandoit pour elle un peu d'huile et de vin , un des Cavaliers a été en chercher. Le Chirurgien a pensé les plaies de la pauvre femme , qui ensuite a été menée à l'Hôtel-Dieu , où les Cavaliers du Guet l'ont conduite... — Et le trait de bienfaisance ? — Je vous l'ai dit : *c'est l'huile que le Cavalier a été chercher*. — Cela n'est pas possible ! — Lisez , papa ; voilà la

feuille (a). — Rien n'est plus vrai ; vous n'avez rien omis ; il faut lire cela pour le croire ! — Comme il auroit fallu être inhumain et féroce pour ne pas secourir cette malheureuse femme , j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphase une action si naturelle , et qu'on ait appelé *bienfaisants* des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indispensables. — Vous avez raison ; celui qui se croit *héroïque*, lorsqu'il remplit un devoir , en restera là , et ne deviendra certainement jamais vertueux ; et si tout le monde s'accordoit à appeler *bienfaisance* ce qui n'est qu'humanité , bientôt il n'y auroit plus de bienfaisance sur la terre...

Comme le Marquis achevoit ces mots , Madame de Clémire entra avec ses filles : on déjeûna , ensuite on sortit pour aller voir des cabinets de Tableaux et d'Histoire naturelle : récréation que Madame de Clémire procuroit à ses enfans deux fois la semaine. Pour varier ces amusemens instructifs , on alloit quelquefois voir des manufactures ou des monumens d'architecture. Mes enfans , disoit Madame de Clémire , lorsque vous habiterez les villes , voulez-vous y vivre heureux et n'y jamais connoître l'ennui ; ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation , qui ne pourroit ni suffire à votre cœur , ni même occuper votre esprit : ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole et méprisable du faste et de la magnificence : conservez , nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active et tendre qu'on doit aux malheureux :

(a) *Journal de Paris*, N^o. 340. Samedi 6 Décembre 1783.

au sein du luxe , songez qu'il existe des infortunés que la misère accable , et qu'un foible secours pourroit arracher à la mort ! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux : allez les chercher : tendez-leur une main bienfaisante , goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité , et de faire succéder aux cris affreux du désespoir , les transports passionnés d'une joie inattendue , et les douces larmes de la reconnoissance. Enfin , dans le séjour brillant où l'émulation et le génie , sous mille formes différentes , produisent sans cesse des chef - d'œuvres nouveaux , cultivez votre esprit , étendez vos connoissances , aimez les arts , afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes , dont l'ignorance ne peut sentir le prix : mais que ces occupations instructives et ces amusemens variés , ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre : que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir des *Veillées de Champcerry* , et l'innocence et le charme des plaisirs touchans offerts par la Nature.

Fin du Tome troisième.

N O T E S

DU TOME TROISIÈME.

(1) **I**L est très-vrai qu'il existe une méthode avec laquelle un enfant, docile et appliqué, apprend à lire très-couramment en quinze leçons ; et pour l'enfant le plus borné, quatre mois sont plus que suffisans ; tandis qu'avec la méthode ordinaire, il faut dix-huit mois ou deux ans. L'ancienne méthode consiste, comme on sait, à faire connoître aux enfans toutes les lettres de l'alphabet, et à leur apprendre ensuite la formation des syllabes ; c'est-à-dire, toutes les combinaisons de ces lettres, deux à deux, trois à trois, etc. Et comme le nombre de ces combinaisons est très-considérable, puisqu'il y a vingt-deux lettres à combiner, et que d'ailleurs il n'y a le plus souvent aucun rapport entre le son composé des lettres qui forment chaque syllabe, et les sons particuliers de chacune de ces lettres, cette méthode est nécessairement aussi longue que pénible et ennuyeuse pour les enfans.

Celle de M. Berthaud, au contraire, est très-courte, parce qu'elle borne à quatre-vingt-huit le nombre des combinaisons nécessaires des lettres, si considérable dans la méthode ordinaire. Il a découvert, en effet, que tous les mots de la Langue Françoisse ne sont composés que de quatre-vingt-huit consonances différentes ; de manière que connois-

sant la formation de ces quatre-vingt-huit consonnances (sans connoître en détail les lettres qui les composent), on sait lire : et comme il a appliqué une figure à chaque de ces consonnances, l'enfant les retient avec facilité, et ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être expliquée ici plus en détail, et on est obligé de renvoyer à l'ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre : *Quadrille des Enfans, ou Système nouveau de Lecture*. Il se vend à Paris, chez *Couturier, Quai des Augustins*. L'Editeur de la dernière édition de cet Ouvrage (dédié aux Enfans de S. A. S. Mgr. le Duc de Chartres) est M. Alexandre, la seule personne qui sache enseigner à lire de cette manière. Il demeure *rue Montmartre, au coin de la rue Plâtrière*. Il est d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne soit pas universellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle est inventée. Mais telle est la constance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondée qu'elle puisse être.

(2) Une Française, *Elisabeth-Sophie Chéron*, se distingua également dans la peinture, la poésie et la musique. Elle jouoit de plusieurs instrumens. Elle savoit le Latin, l'Italien et l'Espagnol. Elle peignoit supérieurement le portrait; mais toujours d'une manière allégorique et ingénieuse. Elle a fait d'ailleurs plusieurs beaux tableaux d'Histoire. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de Poète, à l'Académie de Ricovrati, à Padoue, et en qualité de Peintre à l'Académie royale de

Peinture et de Sculpture , à Paris. Elle se maria à soixante ans : elle épousa son ami intime , un Ingénieur nommé M. Hay , qui étoit de son âge. Elle mourut à soixante-trois ans , l'an 1711 (a).

Catherine Duchemin , femme de Girardon , Sculpteur ; *Geneviève de Boulogne* , et sa sœur *Magdelaine de Boulogne* , sont encore trois Françaises qui se sont particulièrement distinguées dans la Peinture. Passons aux étrangères.

Anna di Rosa , surnommée *Anella de Massina* , du nom de son Maître Elle peignit l'Histoire avec le plus grand succès (b). *Sophonisbe Angosciola Lomellina* , d'une famille noble de Crémone , eut une grande réputation , et la mérita. Philippe II, Roi d'Espagne , l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits , et lui fit faire le mariage le plus brillant. Etant devenue veuve , elle épousa en secondes noces *Orazio Lomellini* , d'une des plus illustres familles de la République de Gênes. Elle enseigna elle-même

(a) *Elisabeth-Sophie Chéron* eut plusieurs élèves. Ses deux nièces, Mesdemoiselles de la Croix , qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'histoire les plus estimés de Mademoiselle Chéron , sont une Fuite en Egypte , avec un beau fond de paysage , où l'on voit la Vierge endormie , et les Anges prenant soin de l'Enfant Jesus. 1^o. Cassandre interrogeant un Génie sur la destinée de la ville de Troye. 2^o. Une Annonciation. 3^o. Jesus-Christ au tombeau. 4^o. Un Saint Thomas d'Aquin. Mademoiselle Chéron a laissé plusieurs Poésies très-agréables ; entre autres un petit poëme , qui a pour titre , les *Cerises renversées* , dans lequel on trouve de la facilité , de la gaieté et de l'imagination.

(b) *Anna di Rosa* périt à 36 ans , victime de la jalousie. Elle fut poignardée par *Augustin Beltrano* , son mari , abusé par d'injustes soupçons.

les principes de son art à ses trois sœurs, *Europe*, *Anne* et *Lucie*, qui peignirent avec succès. *Sophonisbe* parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1620... *Lavinia Fontana* et *Antonia Pinelli*, de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les Peintres célèbres... *Maria-Elena Panzachia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les paysages... *Lucia Cassalina*, née en 1677, peignit avec un égal succès le Portrait et l'Histoire. Elle épousa *Félice Torelli*, un des meilleurs Peintres de son tems... *Catherine Taraboti*, élève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles Artistes Vénitiens... La sœur de Varotari, nommée *Claire*, peignoit parfaitement le Portrait... *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les écoles Flamandes et Hollandoises ont produit des femmes aussi célèbres. On a déjà parlé de la fameuse *Sybille Mérian*. Une autre fille illustre se distingua comme elle par une rare réunion de talens et de connoissances. *Anna Wasser* naquit à Zurich. Elle aima les Lettres, fit de bons vers et de charmans tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile; mais elle excella dans la miniature. Elle mourut en 1713, à l'âge de 34 ans... Mademoiselle *Verslt*, née à Anvers en 1680. Elle savoit le Latin, parloit plusieurs langues, et peignoit le portrait et l'Histoire. Tous les artistes les plus célèbres se sont accordés à louer la fraîcheur de son coloris et la pureté de son dessin. Elle se fixa à Londres, et y mourut... *Maria Van-Oosterwick* est, à juste titre, placée au rang des meilleurs artistes de la Hollande. Elle

ne peignoit que des fleurs et des fruits ; mais elle porta ce genre au plus haut point de perfection. Elle mourut en 1693... *Henriette Vanpée Volters*, élève de son père, née à Amsterdam, se distingua dans la miniature. Elle mourut en 1741... *Rachel Ruisch Van-Pool*, naquit à Amsterdam, et fut une des femmes qui honora le plus son pays par ses mœurs et par ses talens. Jeune, sans maître, sans autre secours que son goût pour le dessin, on la vit copier tout ce qui la frappoit en peinture et estampes. Enfin, on lui donna pour maître Guillaume Van-Aelst, célèbre pour les fruits et les fleurs. Elle se fit, dans ce genre, la plus grande réputation. L'Académie de La Haye la reçut au nombre de ses membres, ainsi que Van-Pool, son mari, qui étoit bon Peintre. L'Electeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un diplôme, qui la nommoit Peintre de la Cour de Dusseldorp. Ce Prince lui écrivit une lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique ; et il tint son enfant sur les fonts de Baptême. Rachel peignit aussi bien à quatre-vingts ans qu'à trente. Elle mourut âgée de quatre-vingt-six ans, en 1750. Le célèbre Van-Hupen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour élève que la fille d'un nommé Haverman, qui fit des progrès étonnans, au point même d'exciter la jalousie de son maître.

Le tems n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'antiquité qui se sont distinguées dans la peinture. Les plus célèbres sont : » Timarette, fille de Micon, et qui a » excellé dans cet art.

» Irène, fille et élève de Cratinus.

» Calipso.

- » Alcisthène.
- » Aristarète, élève de son père Néarchus.
- » Lala de Cysique. Personne n'eut le pin-
- » ceau plus léger. Elle grava aussi sur l'i-
- » voire.
- » Olympias, dont Pline fait mention ».

Extrait des différens Ouvrages publiés sur la Vie des Peintres, par M. P. D. L. F. tome I.

J'ai recueilli dans l'Ouvrage que je viens de citer, quelques traits peu connus, et qui m'ont paru intéressans et curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir, et qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir artistes.

» Polignotus, fils d'Agloophon, Peintre
 » célèbre chez les Anciens, vivoit environ
 » quatre cent quarante ans avant J. C. Il mit
 » le premier de l'expression dans les visages;
 » et après avoir fait plusieurs ouvrages à Del-
 » phes, et sous un portique d'Athènes, dont
 » il ne voulut recevoir aucun paiement, il
 » fut honoré, par le Conseil des Amphic-
 » tions, du remerciement solennel de toute
 » la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du
 » public, des logemens dans toutes ses villes,
 » lui décerna des couronnes d'or, et lui as-
 » signa des places distinguées au théâtre.

» Apollodore, Peintre d'Athènes, vivoit
 » quatre cent quatre ans avant J. C. Il ouvrit
 » une nouvelle carrière, et donna naissance
 » au beau siècle de la Peinture chez les Grecs.
 » Il eut les plus grands talens; mais ce qui
 » lui fait plus d'honneur encore, c'est qu'il
 » fut exempt de la jalousie, foiblesse si ordi-
 » naire aux Artistes. Il fit des vers à la

» louange de Zeuxis, son rival, dans lesquels
 » il s'avouoit inférieur à ce grand homme.

» Pamphile se fit une réputation très-bril-
 » lante dans le siècle même du Parrhasius et
 » de Zeuxis. Il avoit au-dessus des autres
 » Peintres les avantages que donnent la cul-
 » ture des Belles-Lettres et l'étude des Scien-
 » ces. Pour donner plus de dignité à son art,
 » il obtint un décret public, qui défendoit
 » aux esclaves de s'y appliquer.

» Pausias, disciple de Pamphile et d'Erig-
 » mus, fut le premier qui peignit les lambris
 » et les voûtes des palais. Il immortalisa la
 » Bouquetière Glycère, dont il étoit amou-
 » reux, en la représentant composant une
 » guirlande de fleurs.

» Métrodore fut en même-tems grand Phi-
 » losophe et grand Peintre. Il éleva les enfans
 » de Paul Emile, et peignit son triomphe. Ce
 » Héros avoit demandé deux hommes pour
 » ces deux objets. Métrodore fut regardé com-
 » me le plus capable de les remplir avec un
 » égal succès.

» Quintus-Pédius, Peintre Romain, sous
 » le règne d'Auguste, se distingua dans cet
 » art, quoiqu'il fût muet de naissance ».

Nous allons passer maintenant aux Peintres
 modernes.

» On avoit commencé à connoître la pein-
 » ture, à Florence, vers l'an 1000 de J. C.
 » Des Grecs y avoit été appelés de Constan-
 » tinople pour peindre en mosaïque le Chœur
 » d'une Eglise. Cependant on ne voit point
 » que cet art se soit perfectionné jusqu'en l'an-
 » née 1211 que naquit Jean *Cimabue*. Cet Ar-
 » tiste fit plusieurs grands ouvrages, qui fu-

» rent l'époque de l'extinction du goût gothique et barbare, qui, depuis si long-tems, » dégradait les beaux-arts. *Cimabue* étoit aussi » bon Architecte. La protection que lui accorda Charles d'Anjou, Roi de Naples, fut » un des moyens qui servit le plus au progrès de cet art. *Cimabue* mourut en 1300... » Le *Giotto* fut élève de *Cimabue*. Son père, » qui étoit laboureur, lui faisoit garder ses troupeaux. *Giotto* s'amusoit à les peindre. » *Cimabue* qui vint à passer lorsqu'il étoit livré à cette occupation, l'engagea à le suivre à » Florence; et bientôt *Giotto* égala son maître. » Il fit entr'autres portraits celui du Dante. » Il peignit aussi le paysage et les animaux. » Comblé d'honneurs et de richesses, il mourut en 1336.

» Antoine *Solario*, Serrurier, surnommé le » *Zingaro*, devint amoureux de la fille de *Cola Antonio*, qui dédaignant son état, lui dit » qu'il la lui donneroit lorsqu'il seroit aussi » habile Peintre que lui. *Solario* voyagea, étudia, et parvint par ses talens à épouser celle » pour laquelle il s'étoit fait peintre. Il devint » encore bon Architecte. Il vécut soixante-treize ans, et mourut en 1455. Il a laissé » beaucoup de disciples, qui sont devenus » d'excellens Artistes.

» André *Verrochio* s'appliqua à la peinture et » à la sculpture, et s'instruisit des principes » de l'architecture, de la perspective et de la Géométrie. Il réunit encore à ces talens ceux » de la gravure et de la musique. Son école » est celle où se sont formés les meilleurs artistes de son tems, tels que Pierre Pérugin » et Léonard de Vinci. André *Verrochio* est

» le premier qui ait essayé et réussi à mouler
 » le visage des personnes, tant vivantes que
 » mortes, pour en prendre la ressemblance. Il
 » mourut en 1488.

» *Guido Reni*, connu sous le nom de Guide,
 » naquit à Bologne en 1575. Il apprit les pre-
 » miers principes de la peinture de Denis Cal-
 » vart, bon Peintre Flamand. Il passa ensuite
 » dans l'école de Louise Carrache. L'Albane
 » et Josepin, Peintres célèbres, étoient ses
 » amis. L'œil étoit, selon le Guide, la partie
 » du visage la plus difficile à bien représen-
 » ter. C'est celle où il s'est le plus appliqué,
 » et qu'il a rendue plus parfaitement qu'aucun
 » autre artiste. Son école étoit composée de
 » près de 200 étudiants. Il mourut en 1641 (a).

» *Antoine Balestra*, grand Peintre de l'é-
 » cole Vénitienne, mourut en 1740, âgé de
 » soixante-quatorze ans. Une singularité le
 » distingue, c'est qu'il ne peignit parfaitement
 » que dans sa vieillesse.

» *Giovanni-Francesco Barbieri*, surnommé le
 » *Guerchin*, du mot *Guercio*, qui signifie lou-
 » che, naquit à Cento, en 1590, près de Bou-
 » logne. Aucun Peintre n'a travaillé plus vite
 » que ce grand artiste. Pressé par des Reli-
 » gieux de faire un Pere Eternel pour leur
 » maître-autel, la veille de leur fête, il le
 » peignit aux flambeaux, dans une nuit. Il
 » mourut en 1666 (b).

(a) Le plus beau tableau du Guide est en Italie, à Bologne, dans le palais Sampierri; il représente Saint Pierre dans la prison, gémissant sur son péché.

(b) On voit en Italie à Capodimonte, près de Naples, un tableau du Guerchin très-frappant. C'est

» Augustin *Metelli* naquit dans la misère ,
 » à Bologne. Il étoit déjà si habile à l'âge de
 » dix-sept ans , qu'il fut recherché par un riche
 » Architecte , qui voulut partager sa fortune
 » avec lui , et l'adopter pour fils. *Metelli* re-
 » fusa ses offres pour ne pas abandonner son
 » père et sa mère. Par la suite , il fut en Es-
 » pagne , où Philippe IV. le combla de bien-
 » faits. *Metelli* joignoit plusieurs talens à son
 » art. Il étoit excellent Architecte ; il avoit de
 » la littérature , et faisoit de bons vers. Il mou-
 » rut à Madrid en 1660.

» Le Chevalier *Stanzioni* , Napolitain , se ren-
 » dit célèbre dans la Peinture et dans l'Ar-
 » chitecture. Il a écrit en quatre Livres , pleins
 » d'utiles réflexions , la Vie des Peintres et
 » des Sculpteurs de son pays. Il vécut quatre-
 » vingt-seize ans , et mourut l'an 1681 (a).

une Magdelaine peinte à mi-corps. L'artiste a ra-
 jeuni ce sujet usé , par la manière dont il l'a traité.
 Sa Magdelaine n'exprime point le désespoir ; elle
 offre l'image d'un sentiment plus réfléchi et plus
 profond. Sa tête est appuyée sur une de ses mains ;
 et dans cette attitude mélancolique , elle contemple
 la couronne d'épines du Sauveur , posée sur une
 table. Son visage réunit à une beauté céleste , une
 expression aussi touchante que sublime , et qui
 représente avec une parfaite vérité , toutes les
 réflexions qu'une semblable méditation peut faire
 naître.

(a) *Joseph Ribeira* , surnommé *l'Espagnolet* , Pein-
 tre Espagnol , naquit dans la misère. Il acquit de
 grands talens , et fut très-laborieux. Un Cardinal
 le prit chez lui ; l'Espagnolet se trouvant dans l'ai-
 sance , s'aperçut qu'il devenoit paresseux. Il se
 sauva de chez le Cardinal , par cette seule raison.
 Il reprit le goût du travail , et fit une grande for-
 tune. Il mourut en 1746.

» *Juan Fernandès Ximenès de Navareta*, connu
 » sous le nom de *el Mudo*, le muet, est ap-
 » pellé par les plus grands Artistes, *le Titien*
 » *Espagnol*. Il fut muet de naissance, ce qu'on
 » attribua à sa parfaite surdité. Il fut en Italie,
 » et passa plusieurs années dans l'école du
 » Titien. Ses talens furent célébrés par les
 » plus fameux Poètes Espagnols. Il mourut en
 » Espagne en 1572 (a) ».

Ecoles Flamandes, Hollandoises et Françaises.

» *Louis de Deyster*, né à Bruges, fut grand
 » Peintre. Son goût tenoit de l'école d'Italie.
 » Il s'amusa à faire des clavessins, des orgues,
 » des violons et des horloges. *Anne Deyster*,
 » sa fille, dessinoit bien, et a fait des copies
 » des tableaux de son père, que l'on a sou-
 » vent prises pour les originaux. Elle réunis-
 » soit à ce talent celui de la musique, jouoit
 » de tous les instrumens, et supérieurement
 » du clavessin. Deyster mourut en 1711.

» *Octavius Van-Veen*, bon Peintre, mourut
 » à Bruxelles en 1634, laissant deux filles,
 » *Gertrude* et *Cornélie*, qui ont excellé dans la
 » Peinture.

» *Gérard Terburg*, né dans la Province d'O-
 » verissel, excellent Artiste, mourut en 1681.

(a) *Jean Holbeen*, surnommé *le jeune*, Peintre Allemand, ne peignit que de la main gauche. Il a peint à *Basle*, ce qu'on appelle *la danse de la Mort*. C'est la mort détruisant toutes les grandeurs humaines. J'ai vu ce tableau : il ne m'a pas été possible d'en sentir la beauté ; mais tous les connoisseurs l'admirent. Holbeen mourut à Londres, en 1554.

» Il eut pour disciples *Netscher*, *Coutson*, *Koetz*,
» et ses propres sœurs. *Marie Terburg*, sa fille,
» ébauchoit ses ouvrages, qui, finis ensuite
» par *Terburg*, étoient aussi estimés que s'ils
» eussent été totalement de sa main.

» *Jean Both*, né à *Utrecht*, fut surnommé
» *Both d'Italie*, à cause du long séjour qu'il y
» fit avec *André Both* son frère. Il réussit si
» bien à imiter la fraîcheur des paysages de
» *Claude Lorrain*, que la réputation de *Claude*
» en fut diminuée, d'autant plus que les figu-
» res qu'*André Both* plaçoit dans les paysages
» de son frère, étoient infiniment supérieures
» à celles de *Claude*. Ces deux Artistes fu-
» rent toujours étroitement unis, et leurs ta-
» bleaux faits par deux mains différentes, ne
» paroissoient l'ouvrage que du même pin-
» ceau. *Jean Both* ayant eu le malheur, en
» 1650, de perdre son frère qui se noya,
» mourut de chagrin la même année, à l'âge
» de quinze ans.

» *Pierre de Laar* fut surnommé *Bamboche*,
» en *Italie*, à cause de la bizarre conforma-
» tion de sa taille, ou plutôt parce qu'il est
» l'auteur du genre de peinture grotesque, dans
» lequel il mettoit des figures qu'on appelloit
» *Bambochades*. Il voyagea en *France* et en
» *Italie*, et mourut à *Harlem* en 1675, âgé
» de soixante-deux ans (a).

(a) Le célèbre *Didier Erasme*, né à *Rotterdam*,
et si connu par ses ouvrages de littérature, étoit
excellent Peintre. Le mérite de ses tableaux est
attesté par les Artistes du tems. Il en orna le Mo-
nastère d'*Emmaus*, détruit aujourd'hui. On ne voit
pas qu'aucun de ses tableaux ait été conservé.

Adrien Van-der-Weff, est le Peindre Hollandois

» On peut regarder *Jean Consin* comme le
 » premier Peintre François qui se soit dinstin-
 » gué. Il naquit près de Sens. Il vivoit en
 » 1589, et se fit une grande réputation sous

qui a montré le plus de goût et de génie : il naquit à Rotterdam en 1659 : il s'attachoit à peindre l'Histoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'Electeur Palatin, qui le créa Chevalier. *Van-der-Weff* mourut à Amsterdam, l'an 1727. On voit à Dusseldorp, une nombreuse collection de tableaux de cet Artiste. Parmi ces tableaux, on en trouve un qui est un chef-d'œuvre d'expression : il représente notre Seigneur sur la Croix, la Vierge évanouie, et une Magdelaine à genoux, pleurant et regardant la Vierge. Cette figure de Magdelaine est admirable, par le pathétique et la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandres plusieurs Peintres d'un mérite supérieur, entre autres M. Lyens, à Bruxelles ; M. Heryens, à Malines ; M. Varagen, à Louvain, tous les trois Peintres d'Histoire. Le dernier n'a dû son talent qu'à lui seul, et sa célébrité qu'à la générosité de M. Lyens. Tous les Peintres de Flandres, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens tableaux, sans nom d'Auteur, & connoissant à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement, s'informoient en vain d'où ces tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un autre de cette singularité, voulut absolument découvrir le Peintre anonyme, qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les villes de la Flandre, & se fait conduire chez tous les jeunes Peintres qu'on lui indique. Enfin, il arriva à Louvain. Après avoir parcouru la ville, il étoit prêt à la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne connoît les ouvrages, & qui, sans doute, n'est qu'un barbouilleur, aussi mauvais qu'obscur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme, établie tout le jour dans une petite boutique sur la rue,

» les règnes de Henri II, François III, Char-
 » les IX et Henri III. Il exerça la Sculpture
 » avec succès. Il savoit la Géométrie, l'A-
 » natomie, et étoit habile dans l'Architecture.
 » Il a beaucoup peint sur les vitrages, genre
 » très-estimé alors. Il a fait aussi des tableaux
 » sur toile.

» *Simon Houet* mourut en 1641. La plupart
 » des Peintres qui se sont distingués dans le
 » dernier siècle, ont été ses élèves, tels que
 » le Brun, le Sueur, le Valentin, Jean-Bap-
 » tiste Mole, Aubin, Claude Vouet, Fran-
 » çois Perrier, Pierre Mignard, Nicolas Châ-

vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte : le logement et la simplicité de l'homme qu'il y trouve, ne ranime pas ses espérances ; cependant il demande à voir un tableau. Je n'en ai qu'un de fait, dit l'homme, mais il y a beaucoup d'ouvrage, et il est très-cher. -- Le vendrez-vous ? -- Oh ! de celui-là, j'en veux quatre louis, je ne le donnerai pas à moins, il y a trois mois que j'y travaille. --- Voyons-le... A ces mots, le bon homme va prendre son tableau, et le présente à M. Lyens, qui s'écrie avec transport : *Enfin, je l'ai trouvé !* Le reste de la conversation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorsqu'il apprit que cet excellent Peintre n'avoit jamais eu de maître, qu'il étoit l'élève de la nature, qu'il ne se doutoit pas de son talent, et que depuis quinze ans il vendoit constamment ses tableaux à un brocanteur, assez mal-honnête, pour abuser de sa simplicité et de sa situation, en lui donnant un aussi vil prix de ces mêmes tableaux qu'il revendoit excessivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obscurité, des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produisit, et M. Varagen ne doit qu'à ce noble et généreux Artiste, et sa réputation et la fortune considérable qu'il possède aujourd'hui.

» peron, Charles Poerson, Dorigny le père,
 » Louis et Henri Testelin, Alphonse Dufres-
 » noi, et plusieurs autres.

» *Charles-Alphonse Dufresnoi* étoit bon Poète
 » et bon Peintre ; il savoit le Latin, le Grec,
 » la Géométrie, et il étoit habile dans l'Ar-
 » chitecture. Aucun Peintre n'a tant approché
 » du Titien que Dufresnoi. Il a laissé un très-
 » beau Poëme sur la Peinture, qui a été tra-
 » duit dans toutes les langues. Il mourut en
 » France, sa patrie, l'an 1665.

» *Claude Gélée*, dit *le Lorrain*, fameux pay-
 » sagiste, naquit dans le Diocèse de Toul en
 » Lorraine, et mourut à Rome en 1682, âgé
 » de quatre-vingt-deux ans.

» *Sébastien Bourdon*, grand Peintre Fran-
 » çois, mourut à Paris en 1671, âgé de cin-
 » quante-cinq ans. On trouve à Paris beau-
 » coup d'ouvrages de ce Peintre, entr'autres,
 » dans l'Eglise de Notre-Dame, le *Crucifie-*
 » *ment de St. Pierre*, qu'on regarde comme son
 » chef-d'œuvre.

» *Eustache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617,
 » et devint Peintre sublimé, sans avoir jamais
 » été en Italie. Il fut chargé de faire les ta-
 » bleaux du cloître des Chartreux à Paris, ou-
 » vrage immortel, et qui a fait comparer cet
 » Artiste à Raphaël.

» Le célèbre *le Brun* naquit à Paris, et mou-
 » rut en 1690. A douze ans il fit le portrait
 » de son aïeul. On voit dans la collection du
 » Palais-Royal, deux tableaux qu'il peignit à
 » quatorze ans ; l'un, représente Hercule domp-
 » tant les chevaux de Diomède ; l'autre, le
 » même Héros offrant un sacrifice. Louis XIV
 » chargea le Brun de représenter les princi-

» paux événemens de son règne. Le Brun ,
» sous d'ingénieuses allégories , sut réunir la
» Fable à l'Histoire , et par cet assemblage
» heureux , former une sorte de Poème épi-
» que des actions de ce grand Monarque , dont
» il a enrichi la galerie de Versailles. Le Roi
» chargea encore le Brun d'orner la galerie du
» Louvre des plus beaux traits de la vie d'A-
» lexandre. Entre les plus beaux tableaux de
» cet Artiste , on distingue , le Martyre de
» Saint Etienne et celui de Saint André , à
» Notre-Dame ; une Magdelaine pénitente ,
» aux Carmélites de la rue Saint-Jacques ; la
» Résurrection de Jesus-Christ , dans l'Eglise
» du Saint-Sépulchre , rue Saint-Denys ; une
» Présentation au Temple , chez les Capucins
» du Fauxbourg Saint-Jacques ; la voûte de
» la Chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice ,
» représentant une Assomption , est regardée
» comme un de ses plus beaux ouvrages ; le
» fameux tableau où Moïse présente aux Israé-
» lites le serpent d'airain , dans le couvent des
» Religieux de Picpus ; Saint Charles à ge-
» noux , implorant la clémence divine en fa-
» veur de la ville de Milan , à Saint-Nicolas-
» du-Chardonneret ; le [Massacre des Inno-
» cens , au Palais-Royal , etc.

» *Jean Jouvenet* , grand Peintre , étant de-
» venu paralytique de la main droite , parvint ,
» à force de travail , à peindre avec un égal
» succès de la main gauche. *Restout* , son ne-
»veu , fut son meilleur élève. Jouvenet mou-
» rut en 1717.

» *Antoine Coypel* fut reçu à l'Académie de
» Peinture à l'âge de vingt ans. Il mourut en
» 1722.

» *François le Moine* naquit à Paris. Lors-
 » qu'il eut peint la coupole de la Chapelle de
 » la Vierge dans l'Eglise de Saint-Sulpice, où
 » il représenta une Assomption, Louis XIV.
 » le choisit pour peindre le grand salon de
 » Versailles, qu'on appella depuis *le Salon*
 » *d'Hercule*. Le Moine y représenta l'Apothéose
 » de ce Héros. Cette grande et magnifique
 » composition rassemble plus de cent qua-
 » rante figures soutenues d'un socle, dans le
 » milieu duquel sont placés les principaux tra-
 » vaux d'Hercule, représentés par des figures
 » feintes en Stuc. Tout l'ouvrage est distribué
 » en plusieurs groupes. En 1736, après qua-
 » tre années d'un travail assidu, cet ouvrage
 » se trouva terminé. Il doit être regardé com-
 » me le plus grand qui soit en Europe, et
 » comme un monument immortel des talens
 » de son Auteur. Un violent chagrin altéra la
 » raison de ce grand Artiste. Il se donna plu-
 » sieurs coups d'épée dont il mourut en 1737,
 » âgé de quarante-neuf ans. Le Moine avoit
 » fait un petit voyage en Italie, mais il n'y
 » avoit passé en tout que six mois. Ses prin-
 » cipaux élèves furent Boucher, Natoire, No-
 » tte, le Bel et Challes.

» *Jean Petitot* est regardé comme le premier
 » qui ait porté la peinture en émail au plus
 » haut point de perfection. Il naquit à Geneve
 » en 1607, et fut d'abord Jouaillier. Vandick
 » ayant vu de ses ouvrages, lui conseilla de
 » s'appliquer au portrait, et le reçut au nom-
 » bre de ses disciples. Il acquit un talent su-
 » périeur. Bordier, qui devint son beau-frère,
 » le secondoit, en peignant les habillemens et
 » coëffures de ses portraits. Petitot fut très-

» considéré par Charles premier , Roi d'An-
 » gleterre. Après la mort tragique de ce Mo-
 » narque, il s'attacha à Charles II, et le sui-
 » vit en France. Louis XIV retint ce Peintre
 » à son service. Petitot fut reçu à l'Acadé-
 » mie. Il passa trente - six ans à Paris , où
 » il partagea avec Bordier un million qu'ils
 » avoient amassés ensemble , sans avoir jamais
 » eu le moindre différend. A la révocation de
 » l'édit de Nantes, Petitot se retira dans son
 » pays. Il mourut dans le canton de Berne
 » en 1691 , âgé de quatre-vingt-quatre ans”.

J'ai pensé que les Enfans qui liront cet Ou-
 vrage, ne seroient pas fâchés de trouver à la
 suite de cet extrait, une liste des principaux
 Sculpteurs, anciens et modernes, et un petit
 abrégé de l'Histoire de l'Architecture. J'ai tiré
 ces extraits de l'Encyclopédie; et ainsi que
 j'ai fait dans l'extrait précédent, j'ai ajouté
 quelques notes que m'ont fournies les journaux
 de mes voyages, et sur l'exactitude desquelles
 on peut compter.

Sculpteurs anciens.

» Les noms des Sculpteurs Egyptiens n'ont
 » pas passé jusqu'à nous, et les Grecs ont ef-
 » facé tous ceux de Rome.

» *Apollonius* et *Tauriscus*, tous deux Rho-
 » diens, firent conjointement cette antique si-
 » célèbre de *Zethus* et *Amphion*, attachant
 » *Dircé* (a) à un taureau. Tout est du même

(a) *Dircé* étoit Reine de Thèbes. *Lycus*, pour
 l'épouser, avoit répudié *Antiope*. Jupiter alors s'at-
 tacha à cette dernière. Il prit pour la tromper la

» bloc de marbre, jusqu'aux cordes. Ce bel
 » ouvrage subsiste encore, et est célèbre sous
 » le nom du *Taureau Farnèse* (b).

» *Phidias*, natif d'Athènes, florissoit vers
 » l'an du monde 3556, dans la quatre-vingt-
 » troisième Olympiade. Ce fut lui qui, après
 » la bataille de Marathon, travailla sur un
 » bloc de marbre que les Perses, dans l'es-
 » pérance de la victoire, avoient apporté pour
 » en ériger un trophée. Il en fit une *Némésis*,
 » Déesse qui avoit pour fonction d'humilier
 » les hommes superbes. Le chef-d'œuvre de
 » *Phidias* fut son Jupiter olympien, qu'on
 » crut devoir mettre au nombre des sept mer-
 » veilles du monde. *Phidias* fut inspiré, dans
 » la construction de son Jupiter, par un es-
 » prit de vengeance contre les Athéniens,
 » desquels il avoit lieu de se plaindre, et par
 » le desir d'ôter à son ingrate patrie la gloire
 d'avoir

forme de *Lycus*, et se raccommoda avec elle. *Dircé* croyant que *Lycus* revoyoit *Antiope*, la fit enfermer, et lui fit souffrir une infinité de maux. *Antiope* enfin s'échappa, et alla accoucher sur le Mont-Cythéron de *Zéthus* et d'*Amphion*, qu'elle donna à élever à des bergers. Ces deux jeunes Princes, par la suite, pour venger leur mère, eurent la barbarie d'attacher *Dircé* à la queue d'un taureau furieux, qui la mit en pièces. *Amphion* et *Zéthus* ne se quittèrent jamais : ils inventèrent la Musique. *Amphion* bâtit les murs de Thèbes, avec les accords de sa lyre. Les pierres sensibles à cette mélodie, se rangeoient d'elles-mêmes à leur place. *Dictionn. de la Fable.*

(b) Cet antique est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre, que par la beauté de l'ouvrage.

» d'avoir son plus bel ouvrage , dont les
» Eléens furent possesseurs. Pour honorer la
» mémoire de l'Artiste , ils créèrent , en fa-
» veur de ses descendans , une nouvelle
» charge , dont toute la fonction consistoit à
» avoir soin de cette statue. Cette statue ,
» d'or et d'ivoire , haute de soixante pieds ,
» fit le désespoir de tous les grands Statuaires
» qui vinrent après. La Minerve d'Athènes
» de Phidias , dit Pline , a vingt-six coudées
» de hauteur (trente-neuf pieds). Elle est d'or
» et d'ivoire. Sur le bord du bouclier de la
» Déesse , Phidias a représenté en bas-relief
» le combat des Amazones , et dans le dedans
» celui des Dieux et des Géans ; il a repré-
» senté le combat des Centaures et des Lapi-
» thés sur la chaussure de la Déesse ; il a dé-
» coré la base de la statue par un bas-relief
» qui représente la naissance de Pandore. On
» voit dans cette composition la naissance de
» vingt autres Dieux. Les connoisseurs admi-
» rent sur-tout le serpent et le sphinx de
» bronze sur lequel la Déesse appuie sa lance.
» Les beautés de détail qu'on vient de lire
» n'ont été décrites que par Pline. Leur tra-
» vail étoit en pure perte pour les spectateurs ,
» parce qu'en donnant même au bouclier de
» Minerve dix pieds de diamètre , on ne pou-
» voit distinguer ces ornemens d'assez près
» pour en juger , sur une figure d'environ
» quarante pieds (a) de proportion , et qui

(a) Les boucliers des anciens n'étoient pas ronds , ils avoient une forme elliptique , et ils étoient excessivement grands. Sur toutes les pierres gravées antiques , on voit les guerriers porter des boucliers presque aussi grands qu'eux.

» d'ailleurs étoit placée sur un pied-destal qui
 » l'élevoit encore. Aussi n'est-ce pas dans ces
 » petits objets que consistoit le principal mé-
 » rite de la statue de Minerve.

» *Polyclète* naquit à Sicyone, ville du Pé-
 » loponèse, et florissoit en la quatre-vingt-
 » septième olympiade; ses ouvrages étoient
 » sans prix. Celui qui lui acquit le plus de
 » réputation, fut la statue d'un *Doryphore*,
 » c'est-à-dire d'un Garde des Rois de Perse.
 » Dans cette statue, toutes les proportions du
 » corps humain étoient si heureusement ob-
 » servées, qu'on venoit la consulter de tous
 » côtés comme un parfait modèle, ce qui la
 » fit appeller par les connoisseurs, *la règle*.

» *Zénodore* florissoit du tems de l'Empe-
 » reur Néron. Il se distingua par une prodi-
 » gieuse statue de Mercure, et ensuite par le
 » colosse de Néron (a), d'environ cent dix ou
 » cent vingt pieds de hauteur. Vespasien fit
 » ôter la tête de Néron, et mettre à sa place
 » celle d'Apollon, ornée de sept rayons, dont
 » chacun avoit vingt-deux pieds et demi.

» *Callicrate*. On ne sait pas dans quel tems
 » il a vécu. On dit qu'il gravoit un vers d'Ho-
 » mère sur un grain de millet; qu'il fit un
 » chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher sous
 » l'aîle d'une mouche, et des fourmis d'ivoire
 » dont on pouvoit distinguer les membres.

(a) Une des plus belles ruines de Rome. Le Co-
 lisée tire, dit-on, son nom d'une statue colossale
 de Néron, qui y étoit jadis. C'étoit dans le Coli-
 sée que se donnoient les combats des Gladiateurs.
 Le Pape Benoît XIV a gâté l'intérieur de cet
 admirable monument, en le remplissant de petites
 chapelles.

» Une réflexion singulière de M. de Caylus
 » tombe sur ce qu'on ne trouve , sur les sta-
 » tues Grecques qui nous sont demeurées , au-
 » cun des noms que Plinè nous a rapportés ; et
 » pour le prouver , voici la liste des noms qui
 » sont véritablement du tems des ouvrages ,
 » et qui est tirée de la Préface sur les pierres
 » gravées de M. le Baron Stoch , Savant éga-
 » lement exact et bon connoisseur.

» La Vénus de Médicis (a) porte le nom
 » de Cléomènes , fils d'Apollodore , Athénien.

» L'Hercule Farnèse celui de Glycon , Athé-
 » nien.

» Sa Pallas du jardin Ludovisi (à Rome)
 » d'Antiochus , fils d'Illas.

» Sur le Gladiateur , au palais Borghèse ,
 » (à Rome) Agasias , fils d'Osythée , Ephé-
 » sien.

» Le Torse du Belvédère (b) est d'Apollonius ,
 » fils de Nestor , Athénien.

» Chez le Cardinal Albani , on lit sur un
 » bas-relief représentant des Bacchantes et un
 » Faune , Callimaque (c). L'Apothéose d'Ho-

(a) Cette belle statue est à Florence , dans la
 galerie du Grand-Duc.

(b) On appelle à Rome le torse antique ou torse
 d'Hercule , le tronc d'une figure d'homme ; ce torse
 a la plus grande réputation ; il se voit au Museum.
 Le Gladiateur combattant est au palais de Borghèse ;
 le Gladiateur mourant , au Capitole. Le Capitole a
 été rebâti par Michel-Ange.

(c) La Vigne Albani , hors des murs de Rome ,
 est un des plus beaux palais de l'Italie ; il est im-
 mense , d'une superbe architecture ; on y trouve
 des obélisques , des fontaines , des colonnes de
 marbres précieux , des bas-reliefs , et les plus bel-
 les statues antiques. Il y a quelques tableaux et un

« mère porte sur un vase, dans le palais Co-
 » lonne, *Archelaiis*, fils d'*Apollonius*.

» L'étonnement s'étend encore sur ce que
 » Pline ne désigne aucun des ouvrages qu'on
 » vient de citer. Le *Laocoon* (a) et la *Dirce*
 » sont les seuls dont il parle. D'un autre côté,
 » il ne faut pas être surpris du silence de
 » *Pausanias* sur toutes les belles statues de
 » Rome; quand il a fait le voyage de la Grèce,
 » il se pouvoit qu'elles fussent déjà transpor-
 » tées en Italie : car depuis environ 300 ans,
 » les Romains travailloient à dépouiller la Grèce
 » de ses tableaux et de ses statues. La Sculp-
 » ture des Romains, sans avoir été portée si
 » haut, eut un règne beaucoup plus court.

plafond de Mengs. On voit aussi dans ce magni-
 fique palais, une chose qu'on dit être unique ;
 c'est une statue antique de *Satiresses* ; on prétend
 qu'on n'avoit jamais vu de semblables figures qu'en
 bas-reliefs.

(a) *Laocoon*, fils de Priam et d'Hécube, et Grand-
 Prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens, lors-
 qu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans
 la ville ; mais ils ne voulurent pas le croire : en
 même-tems deux énormes serpens qui sortirent de
 la mer, vinrent attaquer ses enfans au pied d'un
 autel ; il courut à leur secours, et fut étouffé
 comme eux, dans les nœuds que ces monstres fai-
 soient avec leurs corps. *Dictionn. de la Fable.*

Le Sculpteur Grec a représenté le moment où
Laocoon et ses enfans, ne pouvant se débarras-
 ser des serpens, sont prêts à expirer. Ce morceau
 de sculpture est admirable : cependant on trouve
 que les enfans de *Laocoon* sont trop petits. La
 plus belle et la plus parfaite de toutes les statues
 antiques, celle que les ignorans mêmes ne peuvent
 voir sans être saisis d'admiration, c'est l'Apollon
 du Belvédér. Apollon y est représenté dans le
 moment où il vient de tuer le serpent *Pithon*.

» Elle languissoit déjà sous Tibère, Caius,
 » Claude et Néron. On regarde le buste de
 » Caracalla comme le dernier soupir de la
 » Sculpture Romaine. Enfin, elle étoit morte
 » alors de la première prise de Rome par
 » Alaric, et ne ressuscita que sous les Pon-
 » tificats de Jules II et de Léon X. C'est-là
 » ce qu'on nomme *la Sculpture moderne* ».

Sculpteurs modernes.

» *Donato*, né à Florence, vivoit dans le
 » quinzième siècle. Le Sénat de Venise le choi-
 » sit pour la statue équestre de bronze que
 » la République fit élever à *Gatamelata*, ce
 » grand Capitaine, qui de la plus basse ex-
 » traction, étoit parvenu jusqu'au grade de
 » Général des armées des Vénitiens, et leur
 » avoit fait remporter plusieurs victoires re-
 » marquables ; mais le chef-d'œuvre de *Do-*
 » *nato* étoit une Judith coupant la tête d'*Ho-*
 » *lopherne*.

» *Rassi Propertia* florissoit à Bologne, sous
 » le Pontificat de Clément VII : la musique
 » qu'elle possédoit faisoit son amusement, et
 » la sculpture son occupation. D'abord elle
 » modela des figures de terre qu'elle dessinoit ;
 » ensuite elle travailla sur le bois ; enfin, elle
 » travailla sur la pierre, et fit pour décorer
 » la façade de l'Eglise de St. Pétrone, plu-
 » sieurs statues de marbre qui lui méritèrent
 » l'éloge des connoisseurs ; mais une passion
 » malheureuse pour un jeune homme qui n'y
 » répondit point, la jeta dans une langueur
 » qui précipita la fin de ses jours. Le chef-
 » d'œuvre de *Propertia* et son dernier ouvrage,

» fut un bas-relief représentant l'histoire de
» la femme de Putiphar et de Joseph.

» *Jean Goujon*, Parisien, florissoit sous les
» règnes de François premier et de Henri II.
» Un Auteur moderne le nomme *le Corrège de*
» *la Sculpture*, parce qu'il a toujours consulté
» les Graces. Personne n'a mieux entendu que
» lui les figures de demi relief. Rien n'est plus
» beau en ce genre que sa Fontaine des In-
» nocens, rue Saint-Denis à Paris. On voyoit
» des ouvrages de Goujon à la porte Saint-
» Antoine. Il fut encore bon Architecte.

» *Nicolas Bachelier* fut élève de Michel-
» Ange. Etant à Toulouse sous le règne de
» François premier, il y établit le bon goût
» et en bannit la manière Gothique qui avoit
» été en usage jusqu'alors.

» *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un
» Sculpteur fort estimé. C'est lui qui a restauré
» le bras droit du groupe de Laocoon. Il
» mourut en 1559.

» *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le
» commencement du dix-septième siècle, fut
» un excellent Sculpteur. Il orna la place pu-
» blique de Florence de ce groupe de mar-
» bre que l'on y voit encore, et qui repré-
» sente l'enlèvement d'une Sabine. Le cheval
» sur lequel on a mis depuis la statue d'Henri IV,
» au milieu du Pont-Neuf à Paris, est de ce
» grand maître.

» *Jean Gonelli*, surnommé *l'Aveugle de Cam-*
» *bassi*, du nom de sa patrie de Toscane,
» mourut à Rome sous le Pontificat d'Ur-
» bain VIII. Elève de Pierre Tacca, il annon-
» çoit du génie; mais il perdit la vue à l'âge
» de vingt ans. Ce malheur ne l'empêcha pas

» d'exercer la Sculpture , en se faisant guider
 » par le seul sentiment du tact. C'est ainsi
 » qu'il représenta Côme premier, Grand-Duc
 » de Toscane, et qu'il fit avec succès plu-
 » sieurs autres ouvrages.

» *Pierre Puget*, admirable Sculpteur, bon
 » Peintre, excellent Architecte, naquit à
 » Marseille en 1623. Il embellit Toulon,
 » Marseille, et Aix de plusieurs tableaux qui
 » font encore l'honneur des Eglises des Ca-
 » pucins et des Jésuites. Tels sont une An-
 » nonciation, le Baptême de Constantin, le
 » tableau, qu'on appelle *le Sauveur du Monde*;
 » l'éducation d'Achille est le dernier ouvrage
 » qu'il ait fait en ce genre. *Milon Crotoniate*
 » est la première et la plus belle statue qui ait
 » paru à Versailles de la main du Puget. Cet
 » admirable Artiste est mort à Marseille en
 » 1694, âgé de 72 ans.

» *Jacques Sarazin*, né à Noyon, étoit con-
 » temporain du Puget. On voit de ce célèbre
 » Artiste, dans l'Eglise des Carmélites du
 » Fauxbourg Saint-Jacques, le tombeau du
 » Cardinal de Bérulle, etc. Parmi ses ouvra-
 » ges pour Versailles, on ne doit pas oublier
 » de citer le groupe de Rémus et de Ro-
 » mulus, allaités par une chèvre; et à Marly
 » un autre groupe également estimé, repré-
 » sentant deux enfans qui se jouent avec un
 » bouc.

» *Théodon*, né en France dans le dix-septième
 » siècle, fut habile Sculpteur.

» *Algarde*, Italien, florissoit vers le milieu
 » du dix-septième siècle. Entr'autres ouvrages
 » de cet Artiste supérieur, on admire son
 » bas-relief, qui représente Saint Pierre et

» Saint Paul en l'air , menaçant Attila , qui
 » venoit pour saccager Rome. Ce bas-relief
 » sert de tableau à un des petits autels de la
 » Basilique de Saint Pierre.

» *Michel Anguier* , mort en 1680 , frère de
 » *François Anguier* , se distingua dans le même
 » art que lui. Il est bien connu par l'amphi-
 » trite de marbre qu'on voit dans le parc de
 » Versailles , par les ouvrages de la porte
 » Saint-Denis , par les figures du portail du
 » Val-de-Grace , et par d'autres.

» *Jean-Laurent Bernini* , appelé le *Cavalier*
 » *Bernin* , naquit à Naples en 1598. Louis XIV
 » le fit venir à Paris en 1665.

» *François Desjardins* , natif de Bréda , et
 » mort en 1694 , a exécuté le monument de
 » la place des Victoires à Paris.

» *François Girardon* , né à Troye en Cham-
 » pagne , a presque égalé l'antiquité , par les
 » bains d'Apollon , par le tombeau du Cardi-
 » nal de Richelieu , qui est dans l'Eglise de la
 » Sorbonne , et par la statue de Louis XIV ,
 » qui est à la place Vendôme. Il a fait aussi
 » un beau buste de Despréaux. Girardon est
 » mort en 1698.

» *Jean-Baptiste Tuby* , dit le *Romain* , tient
 » un rang distingué parmi les Artistes qui ont
 » paru sous le règne de Louis XIV. C'est le
 » Brun qui a tracé le plan du beau mausolée
 » du Vicomte de Turenne , enterré à Saint-
 » Denis , et c'est Tuby qui l'a exécuté. On
 » y voit l'immortalité qui tient d'une main
 » une couronne de lauriers , et qui soutient
 » de l'autre ce grand homme. La Sagesse et
 » la Vertu sont à ses côtés ; la première éton-
 » née du coup funeste qui enlève ce héros

» à la France, l'autre est plongée dans la cons-
» ternation. Tuby mourut à Paris en 1700.
» *Zumbo*, né à Syracuse, devint Sculpteur
» sans autre maître que son génie. Il ne se
» servit dans tous ses ouvrages que d'une cire
» colorée qu'il préparoit d'une manière par-
» ticulière. *Warin* et le *Bel* avoient eu ce se-
» cret avant lui; mais les morceaux que notre
» Artiste fit avec cette matière, excelloient
» sur tous les autres en ce genre pour leur
» perfection. *Zumbo* exécuta pour le Grand-
» Duc de Toscane ce sujet renommé sous le
» nom de *la Corruzione*, ouvrage curieux pour
» la vérité, l'intelligence et les connoissances
» qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures
» coloriées au naturel, dont la première re-
» présente un homme mourant, la seconde
» un corps mort, la troisième un corps qui
» commence à se corrompre, la quatrième un
» corps qui est corrompu, et la cinquième
» un cadavre plein de pourriture, que l'on
» ne sauroit regarder sans être saisi d'une
» espèce d'horreur. Le Grand-Duc plaça cet
» ouvrage dans son cabinet (a). *Zumbo* mou-
» rut à Paris en 1701.

» *Jean-Balthazar Keller*, Artiste incompa-
» rable dans l'art de fondre en bronze, na-
» quit à Zurich. Il s'établit en France où il
» réussit, le dernier Décembre 1692, dans la
» statue équestre de Louis XIV, qui est haute
» de vingt pieds, et toute d'une pièce, comme
» on la voit dans la place Vendôme. Il y a
» d'autres ouvrages admirables de sa main
» dans le jardin de Versailles et ailleurs.

(a) A Florence où on le voit encore.

• Louis XIV lui donna l'Intendance de la
 » fonderie de l'Arsenal. Il mourut en 1702.
 » Son frère *Jean-Jacques* fut aussi très-habile
 » dans la même profession.

» *Pierre le Gros*, né à Paris en 1666, mort
 » à Rome en 1719, a eu part aux plus super-
 » bes morceaux de sculpture qui aient été
 » faits dans cette capitale des beaux-arts. Tel
 » est son relief de Louis Gonzague, qui fut
 » posé sur l'autel du Collège Romain, et qui
 » a été gravé. Tel est son bas-relief du Mont-
 » de-Piété, son tombeau du Cardinal *Cassa-*
 » *nata*, la statue mourante de Stanislas Loska,
 » au noviciat des Jésuites (a) : tel est encore
 » le groupe du triomphe de la Religion sur
 » l'hérésie, qui orne l'Eglise de *Giezu*. On
 » connoît à Paris le bas-relief fait par ce cé-
 » lèbre Artiste pour l'Eglise de St. Jacques
 » des Incurables.

» *Antoine Coysevox* naquit à Lyon en 1740.

(a) Le Noviciat des Jésuites s'appelle aujourd'hui l'Eglise de Saint-André. Elle est magnifiquement décorée. Le tableau du maître-autel, qui représente le martyr de Saint-André, est de Guillaume le Courtois, dit le *Bourguignon*. On voit dans l'intérieur de la maison, la chambre qui fut occupée par St. Stanislas : on en a fait une chapelle. On y trouve la statue de ce Saint, représenté mourant sur un lit, les yeux déjà fermés; il tient un crucifix. Cette statue de Legros a beaucoup de réputation; elle offre de beaux détails, mais elle manque d'expression; le visage est trop plein, les mains trop grasses, la figure paroît représenter le sommeil et non une agonie. Le Saint est dans son habit de Religieux, sa robe est de marbre noir; la figure de marbre blanc. On a déjà dit que cette bigarrure est de mauvais goût.

» Le grand escalier , les jardins , la galerie de
 » Versailles sont ornés de ses morceaux de
 » sculpture. Il a fait encore des mausolées qui
 » décorent plusieurs Eglises de Paris. On com-
 » noît les deux groupes prodigieux de Mer-
 » cure et de la Renommée , assis sur des che-
 » vaux ailés , qui ont été posés dans les jardins
 » de Marly en 1702. Chaque groupe soutenu
 » d'un trophée a été taillé d'un bloc de marbre ,
 » et tous deux travaillés avec un feu surpre-
 » nant et une correction peu commune , n'ont
 » pas coûté deux ans de travail à ce célèbre
 » Artiste : cependant cet ouvrage souffriroit
 » peut-être la comparaison avec le *Marcus*
 » *Curius* du Cavalier Bernin qui est à Ver-
 » sailles. Coysevox mourut en 1720.

» *Nicolas Coustou* , né à Lyon en 1658 , et
 » mort à Paris en 1733 , fut élève de Coyse-
 » vox. Sans entrer dans le détail de ses ou-
 » vrages , il suffit de citer la belle statue de
 » l'Empereur Commode représenté en Hercule ,
 » et qui est dans les jardins de Versailles ; la
 » statue pédestre de Jules - César , le groupe
 » des fleuves représentant la *Seine* et la *Marne*
 » qu'on voit aux Tuileries , et le superbe
 » groupe placé derrière le maître-autel de
 » l'Eglise de Notre-Dame à Paris , qu'on ap-
 » pelle le *Vœu de Louis XIII*. Son nom , célè-
 » bre dans les arts , est encore soutenu avec
 » distinction par MM. Coustou , de la même
 » Académie. Il y a eu beaucoup d'autres bons
 » Sculpteurs.

» Les anciens Auteurs donnent aux Egyp-
 » tiens l'avantage d'avoir élevé les premiers
 » des bâtimens symétriques et proportion-
 » nés ; mais on doit regarder la Grèce comme

» le berceau de la bonne architecture (a). Elle
 » parvint chez les Romains à son plus haut
 » degré de perfection, sous le règne d'Aug-
 »uste (b). Elle commença à être négligée
 » sous celui de Tibère et de Néron. Trajan
 » la releva, Alexandre Sévère la protégea;
 » mais il ne put empêcher qu'elle ne fût en-
 » traînée dans la chute de l'Empire d'Occi-
 » dent, et qu'elle ne tombât dans un oubli
 » dont elle ne put se relever de plusieurs siè-
 » cles. Alors se forma une nouvelle manière
 » de bâtir que l'on nomme *gothique*, et qui
 » a subsisté jusqu'à ce que Charlemagne en-
 » treprit de rétablir l'ancienne. L'architecture
 » alors donna dans un excès opposé, en de-
 » venant trop légère. Les architectes de ces
 » tems - la faisoient consister les beautés de
 » leur architecture dans une délicatesse et une
 » profusion d'ornemens jusqu'alors inconnus;
 » goût qu'ils reçurent des Arabes et des Mau-
 » res, qui apportèrent ce genre en France
 » des pays méridionaux, comme les Vandales
 » et les Goths avoient apporté du Nord le
 » goût pesant et gothique. Ce n'est guère que
 » dans les deux derniers siècles que les ar-
 » chitectes de France et d'Italie s'appliquèrent
 » à retrouver la première simplicité, la beauté
 » et la proportion de l'ancienne architecture".
 On ne trouve dans l'Encyclopédie aucun
 détail sur les architectes célèbres. La continua-
 tion de cet extrait est tirée d'un Ouvrage es-

(a) Le beau tems de l'architecture, chez les Grecs, fut le tems de *Périclès*.

(b) Le fameux Panthéon fut bâti sous le règne d'Auguste.

simable en deux volumes qui a pour titre : *Vies des Architectes anciens et modernes , traduites de l'Italien par M. Pingeron.*

Outre les six ordres d'architecture , le *Toscan* , le *Corinthien* , l'*Ionique* , le *Dorique* , le *Composite* et le *Rustique* , il y en a encore deux autres bâtards , dit M. Pingeron , l'ordre *Attique* et le *Cariatique*.

L'ordre *attique* consiste seulement en pilastres. On le place au-dessus d'un grand ordre et au dernier étage d'un bâtiment. L'ordre *cariatique* admet au-lieu de colonnes des figures de femmes qui supportent un entablement (a). Elles représentent des captives *Cariennes* : de-

(a) *Entablement* , est l'assemblage de toutes les moulures horisontales qui terminent un édifice ou chacun des ordres dont il est composé. La partie inférieure de l'entablement , se nomme *architrave* , celle du milieu *frise* , et la plus exhaussée *corniche*. Les *triglyphes* , sont de petits rectangles saillans , ornés de cannelures , qui partagent à distances égales la longueur de la frise. Cet ornement est particulièrement affecté à l'ordre *Dorique*. La partie de la frise , comprise entre deux triglyphes , s'appelle *métope* ; et la pureté des proportions exige que cette *métope* soit quarree. Les petites consoles renversées qui paroissent soutenir la saillie de la corniche , se nomment *mutules* , dans les ordres *Toscan* et *Dorique* , et *modillons* dans les autres. Le *fust* d'une colonne ou d'un pilastre , est la partie comprise entre la base et le chapiteau. On appelle *refends* , les cannelures horisontales qui imitent la jonction des assises de pierre , et dont la hauteur des murs est quelquefois divisée à égale distance. On nomme *soubassement* la partie la plus inférieure de celles qui distinguent les étages : dans la façade d'un édifice , le soubassement sert à décorer le rez-de-chaussée , comme les or-

là est venu le mot *cariatique*, qui a été donné à l'ordre. Voici le trait d'histoire qui a donné lieu à l'ordre cariatique.

» Les Cariens s'étant joints aux Perses, d'autres Grecs leur déclarèrent la guerre, prirent leur ville, passèrent les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes en captivité. Ils ne se contentèrent pas de conduire les Cariennes comme esclaves dans le triomphe de leurs Généraux ; ils voulurent encore que les architectes fissent soutenir les entablemens des bâtimens publics par des figures de femmes qui les représentoient. C'est ainsi qu'elles furent substituées aux colonnes. Les Lacédémoniens firent la même chose après la bataille de Platée. Ils bâtirent une vaste galerie qu'ils appellèrent *Persanne*, dont la voûte étoit soutenue par des statues habillées comme les captifs qu'ils avoient fait sur les Perses.

» L'histoire nous apprend que Ninus bâtit Ninive, dont le plan étoit un quarré long, qui avoit environ vingt-quatre lieues de France de circuit. Cette ville célèbre étoit environnée de murailles si épaisses, que trois chariots pouvoient y passer de front. Elles avoient cent pieds d'élévation, et tiroient leur défense de quinze cents tours, dont chacune avoit cent pieds de haut. Sémiramis ne se contenta point d'une ville aussi vaste. Elle fit construire dans son voisinage la fa-

dres qu'il supporte, servent à décorer un ou plusieurs étages.

On a pris ces définitions dans un Ouvrage intitulé : *Journal des Arts et des modes*.

» mense Babylone qui formoit un quarré par-
» fait. Chaque côté avoit cinq lieues de France,
» et renfermoit vingt-cinq portes de bronze.
» L'Euphrate passoit au milieu de la ville. On
» voyoit aux deux extrémités les palais des
» Souverains. Ces palais renfermoient des ter-
» rasses soutenues par des arcades. On voyoit
» encore à Babylone le magnifique temple de
» Jupiter Belus, qui avoit près de deux cents
» douze toises d'élévation, et autant de lar-
» geur vers sa base. Il consistoit en huit tours
» quarrées, placées les unes sur les autres,
» et dont la largeur diminueoit par degrés. On
» a cru voir dans ce vaste édifice un reste de
» la tour de Babel que Saint Jérôme croyoit
» être élevée de trois mille trois cents soixante-
» dix-neuf toises. On prétend que les Ninus,
» les Belus, les Sémiramis ordonnèrent non-
» seulement les édifices surprenans dont on
» vient de parler, mais qu'ils en firent les plans,
» et présidèrent à leur exécution.

» *Trophonius et Agamède*, qui vivoient 1400
» ans avant J. C., sont les premiers Archi-
» tectes Grecs dont l'histoire fasse mention (a).

» *Théodore*, qui vivoit 700 ans avant J. C.,
» étoit Architecte et Sculpteur. Il passe pour
» l'inventeur de la règle, du niveau, du tour
» et des serrures (b).

» *Satyrus et Pitée* furent chargés des dessins
» et de la conduite du tombeau qu'Artémise

(a) Voyez leur Histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(b) *Calus*, neveu de Dédale, qu'Ovide appelle *Pandion*, inventa la scie et le compas.

» fit élever dans Halicarnasse à Mausole, Roi
» de Carie.

» *Dinocrate* fut l'Architecte qu'Alexandre em-
» ploya dans la fondation d'Alexandrie.

» *Cossutius* fut le premier Architecte Romain
» qui bâtit à la manière des Grecs, 200 ans
» avant J. C.

» *Vitruve Pollion* vivoit sous l'Empire d'Au-
» guste, auquel il dédia son Traité sur l'ar-
» chitecture. Ce Traité nous est resté.

» *Apollodore* construisit la fameuse colonne
» Trajane. L'ouvrage le plus célèbre de Tra-
» jan et d'Apollodore est le pont qu'ils firent
» bâtir sur le Danube. Il fut construit dans la
» basse Hongrie; on voit encore les vestiges
» des piles. Le pont avoit plus de 300 pieds
» de haut. Sa longueur étoit d'environ 800
» perches, qui font une demie-lieue. Les deux
» extrémités du pont étoient défendues par
» deux forteresses (a). Ce pont n'est cependant

(a) C'est une question très-importante parmi les Naturalistes, que de savoir combien la nature emploie de tems pour pétrifier des corps un peu considérables. Feu l'Empereur Duc de Lorraine, a souhaité qu'on découvrit quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il donna ordre à son Ambassadeur à la Cour de Constantinople, de demander la permission de faire retirer du Danube, un des piliers du pont de Trajan; ce qui fut accordé. On en retira un avec beaucoup de peine, et il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts de ponce dans 1500 ans; mais il y a certaines eaux, dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste, la pétrification paroît en général se former beaucoup plus lentement dans les terrains poreux et un peu humides, que dans l'eau même.

» rien en comparaison de ceux qu'on voit à
» la Chine. On en cite un entre les plus fa-
» meux qui a cent arches si élevées, que les
» vaisseaux passent dessous à pleines voiles.
» Toute la construction est de gros blocs de
» marbre blanc, surmontés d'une balustrade
» dont les *acrotères* ou piédestaux portent des
» deux côtés des lions de la même matière.
» La Chine a plusieurs ponts qui vont d'une
» montagne à l'autre. On voit près de la ville
» de *Kin-tung* un pont de bois qui est sou-
» tenu par vingt chaînes de fer, qui sont toutes
» attachées d'une montagne à l'autre.

» Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir
» un temple sur ses propres dessins. Il envoya
» les plans à Appollodore, qui se contenta de
» répondre que si les Déesses et les autres sta-
» tues qui étoient assises dans le temple,
» avoient envie de se lever, elles courroient
» risque de se casser la tête contre les voûtes.
» Cette critique coûta, dit-on, la vie à Apol-
» lodore.

» *Nicon*, père du fameux Médecin *Gallien*,
» étoit Architecte. Gallien avoit lui-même des
» connoissances dans l'architecture, et nous en
» a laissé de bons principes.

» *Senamar*, Architecte Arabe, florissoit dans
» le quinzième siècle. Il bâtit deux palais,
» dont l'un se nomme *Sédir*, et l'autre *Khaq-*
» *varnack*, que les Arabes ont mis au rang
» des merveilles du monde, et avec juste rai-
» son, si les particularités qu'on nous en ra-
» conte ne sont point fabuleuses. Une seule
» pierre lioit, on ne sait comment, toutes les
» parties de ces édifices; de sorte que si on l'eût
» ôtée, tout le bâtiment fût tombé en ruine.

» *Antenius* éleva , avec *Isidore de Milet* , le
 » fameux temple de Sainte-Sophie à Constantinople , par ordre de l'Empereur Justinien.
 » Ce vaste édifice avoit d'abord été bâti par
 » Constantin. Il fut brûlé plusieurs fois et rétabli. Justinien voulut en faire un temple
 » magnifique. Ce monument occupe le sommet
 » d'une petite colline qui domine la ville. Le
 » plan de Sainte-Sophie est presque un carré
 » parfait ; car cette église a 252 pieds de long,
 » sur 228 de large. On compte 80 pieds depuis le centre de la coupole de Sainte-Sophie
 » jusqu'au pavé. L'Eglise est remplie de colonnes de marbre , de porphyre , etc. On entre dans l'Eglise par neuf magnifiques portes
 » de bronze. L'albâtre , le serpentín , le porphyre , la nacre de perle , les cornalines ne
 » sont point épargnées , tant en-dedans que dans les dehors de cet édifice. *Antenius* fut
 » non-seulement Architecte , mais il étoit encore Sculpteur et habile Mécanicien.

» *Busquetto* , Grec d'origine , fut chargé en 1016 de bâtir la Cathédrale de Pise , l'une des plus belles de ce tems.

» *Guillaume* ou *Williams* , Allemand , bâtit en 1174 , avec *Bonnano* et *Thomanazo* , Sculpteurs Pisans , le fameux clocher de Pise.
 » Cet édifice , qui est entièrement de marbre , a 250 palmes (a) de haut. Il doit sa célébrité à son inclination , qui est de 17 palmes hors de son à-plomb ; ce qui provient d'un accident arrivé durant sa construction.
 » Le même accident est arrivé à la tour de

(a) Dans les lieux où la palme est en usage , elle contient environ huit pouces trois lignes.

» la *Garisende* à Boulogne : cette dernière est
» cependant moins inclinée.

» *Suger*, Abbé de St. Denis, passa pour l'un
» des hommes de son tems le plus versé dans
» l'architecture.

» *Robert de Covey*, mort en 1311, fut char-
» gé d'achever l'Eglise de Saint-Nicaise de
» Rheims, qui est estimée pour la délicatesse
» de ses ornemens, et pour la beauté des
» proportions.

» *Guillaume Wickam*, Anglois, mort en
» 1404, donna le plan du palais de Wind-
» sor, et de la magnifique Cathédrale de Win-
» chester.

» *Brunelleschi*, Florentin, mort en 1440,
» fut un célèbre Architecte. Il construisit à
» Florence le palais *Pitti*, résidence actuelle
» du Grand-Duc de Toscane.

» *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit
» temple rond que l'on admire au milieu du
» cloître de Saint-Pierre Montorio, est un
» des ouvrages les plus estimés du Bramante.
» Le Bramante jeta les fondemens de Saint-
» Pierre de Rome. Les Architectes ses succes-
» seurs firent tant de changemens aux dessins
» qu'il avoit donnés, qu'il ne reste plus rien
» du projet du Bramante.

» *Le Sansovin*, mort en 1570, fut un célè-
» bre Architecte. Son plus bel ouvrage est la
» bibliothèque de Saint-Marc à Venise.

» *Philibert de l'Orne*, mort en 1577, na-
» quit à Lyon. Il s'attacha à bannir de l'ar-
» chitecture le goût gothique, pour y substi-
» tuer celui de l'ancienne Grèce. Il fit cons-
» truire l'escalier en fer-à-cheval du palais de
» Fontainebleau.

» *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le
» Modénois : il a fait un *Traité des cinq or-*
» *dres d'architecture.*

» *Vasari*, Italien, mort en 1574, étoit bon
» Peintre et bon Architecte.

» *Palladio*, fameux Architecte, mort en
» 1580, naquit à Vicence. Venise est remplie
» de ses ouvrages. Le célèbre théâtre olym-
» pique de Vicence est de lui.

» *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort
» en 1586, se distingua dans la sculpture,
» et se fit une grande réputation dans l'archi-
» tecture ; c'est lui qui acheva le palais *Pitti.*

» *Constantin de Servi*, Florentin, mort en
» 1622, fut Peintre, Ingénieur et Architecte.
» Le Grand-Sophi de Perse le demanda au
» Grand-Duc Come II de Médicis. Il de-
» meura un an en Perse. On ignore ce qu'il
» y fit.

» *Jacques Desbrosses*, célèbre Architecte Fran-
» çois, fleurit sous le règne de Marie de Mé-
» dicis. Il donna le dessin du palais du Luxem-
» bourg. On vante beaucoup aussi le dessin
» que cet Architecte a donné de la façade de
» l'Eglise de Saint-Gervais. Elle est décorée
» de trois ordres. Les statues qui l'accompa-
» gnent sont lourdes et de mauvaise exécu-
» tion. Desbrosses fit construire le célèbre aque-
» duc d'Arcueil.

» *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Lon-
» dres. Ses principaux ouvrages sont à White-
» hall, le magnifique palais appelé *Blanque-*
» *ring-house*, le palais de *Lindsey* à Londres,
» l'église de Saint-Paul à *Covent-garden*, etc.
» L'Architecte *Webb* fut son élève et son
» gendre.

» *François Mansard*, mort en 1666, naquit
» à Paris. Il a fait beaucoup d'ouvrages, et
» jeta les fondemens du Val-de-Grace. Il
» passe pour l'inventeur de ces appartemens
» sous le toit, que les François appellent à
» *la Mansarde*.

» *Jacques Van-Campen*, Hollandois, mort en
» 1638; il a rebâti, dans un goût très-ma-
» jestueux, l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam;
» qui avoit été consumé par les flammes. C'est
» le plus bel édifice de toute la Hollande. Cet
» artiste peignoit aussi. Il étoit riche et d'une
» famille noble, et il ne tira aucun salaire de
» ses peintures et de ses dessins.

» *François Boromini*, Italien, mort en 1667;
» il embellit le palais *Spada*. Il y fit une ga-
» lerie en colonnades, dont la perspective
» est telle que la scène paroît trois fois plus
» longue qu'elle ne l'est réellement. La déco-
» ration de cette galerie a donné au Cavalier
» Bernin l'idée de la fameuse *Scala Regia* (a).

» *Le Cavalier Bernin*, mort en 1680; il
» étoit fils d'un Sculpteur. Il fit, à l'âge de
» dix ans, une tête de marbre que l'on voit
» aujourd'hui à Sainte-Praxède, et qui mé-
» rita les suffrages de tous les connoisseurs.
» Le Pape Paul V voulut le voir travailler,
» et il acheva devant lui le modèle d'une tête
» de Saint Paul, en une demi-heure. Le Ber-
» nin avoit à peine 17 ans, qu'on voyoit déjà
» dans Rome plusieurs beaux ouvrages de sa

(a) Les connoisseurs regardent le Boromini, comme un Architecte sans génie et de mauvais goût.

„ composition ; parmi lesquels on compte le
 „ beau groupe d'Apollon et Daphné. Ur-
 „ bain VIII , devenu Pape , dit au Bernin :
 „ *Vous êtes bien heureux de voir le Cardinal*
 „ *Maffeo Barberini élevé au Pontificat ; mais*
 „ *son bonheur est au-dessus du vôtre , puisque*
 „ *Bernin vit sous son règne.* Bernin s'appliqua
 „ en même-tems à la peinture , à la sculp-
 „ ture , à l'architecture ; il exécuta en bronze
 „ la confession de Saint-Pierre (a) ; la fontaine
 „ de la Place Navone ; quatre figures colos-
 „ sales , représentant les quatre principaux fleu-
 „ ves de la terre : le Nil , le Danube , l'Euphrate , le Niger. Ces figures sont assises
 „ sur une énorme masse de rochers , d'où
 „ l'eau tombe. . . . Le même artiste donna le
 „ dessin de la Fontaine dite *la Barcaccia* , (mau-
 „ vaise barque) qui est à Rome dans la Place
 „ d'Espagne. Il suppléa en quelque manière
 „ à la difficulté d'y faire jaillir les eaux à
 „ une certaine élévation. La Barcaccia repré-
 „ sente une grande barque qui coule à fond
 „ au milieu d'un bassin ovale. L'effort qu'elle
 „ fait en enfonçant ; est sensé faire jaillir l'eau
 „ au-dessus de l'endroit où elle entre : cette
 „ idée suppose qu'elle ne doit pas s'élever
 „ bien haut. C'est ainsi qu'un artiste habile
 „ tire parti des défauts même de la nature. Le
 „ Bernin fit beaucoup d'autres ouvrages fa-
 „ meux : entr'autres , ce superbe escalier à côté
 „ de Saint-Pierre , dont la petite galerie du
 „ Boromini lui donna , dit-on , l'idée (a). La

(a) C'est-à-dire le baldaquin , l'autel etc. de Saint-Pierre.

(a) Il fit aussi la place et la colonnade de Saint-

„ charmante église du Noviciat des Jésuites
„ à Rome, est encore du Bernin. Un de ses
„ plus beaux morceaux de sculpture est le
„ groupe de Sainte Thérèse, ravie en extase,
„ avec un Ange qui lui perce le cœur d'un
„ trait enflammé. Cette statue est à Rome,
„ dans l'église de Notre-Dame de la Vic-
„ toire (a). Le Bernin regardoit le fameux
„ *Torse* antique comme le morceau de sculp-
„ ture le plus parfait. Le Bernin étoit actif,
„ laborieux, plein de feu, colère, mais bon
„ Chrétien, charitable et vertueux. Il aimoit
„ la Comédie, et la jouoit supérieurement à
„ *l'impromptu*. Il vint en France. Louis XIV
„ le combla de marques de distinction (b).

Pierre, et dans l'Eglise de Saint-Pierre les tom-
beaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII. Ce der-
nier tombeau est au-dessus d'une porte qui forme
un enfoncement obscur, et comme une espèce
d'ancre. Le Bernin a tiré le plus grand parti de
cette position. Une draperie tombe en forme de
rideau sur la porte, la mort placée dessous sou-
lève le rideau, et se montre à moitié. Le Pape
est entre la *Verité* et la *Charité*. L'une lui montre
le spectre effrayant qui s'approche, l'autre le con-
sole et le rassure.

(a) L'expression du visage de Sainte Thérèse est
sublime, la figure de l'Ange est ravissante : mais
la draperie de la Sainte ne vaut rien ; elle est
beaucoup trop chargée de petits plis. Ce morceau
de sculpture est placé dans une niche élevée,
une petite fenêtre qui se trouve dans le haut,
forme, par le jour qu'elle donne, une gloire bril-
lante à l'Ange ; ce qui produit un effet très-
heureux.

(b) On voit en France, de cet artiste célèbre,
le buste de Louis XIV, et la statue de *Marcus*
Curtius, au-delà de la pièce des *Suisses* à Ver-
sailles.

„ *Claude Perrault*, Architecte François, mort
 „ en 1688, fut à la fois médecin, peintre,
 „ musicien, architecte, ingénieur, physicien
 „ et anatomiste. Ce Savant fit un dessin pour
 „ la façade du Louvre, qui mérita la préfé-
 „ rence sur tous ceux qui furent présentés.
 „ C'est cette superbe façade qui surprit le Ca-
 „ valier Bernin, et qui est en effet le plus
 „ beau morceau d'architecture qui soit dans
 „ les différens palais des Souverains de l'Eu-
 „ rope. Perrault inventa quelques machines
 „ très-ingénieuses pour transporter et pour
 „ élever des pierres énormes. Perrault fit en-
 „ core construire un arc de triomphe superbe
 „ qui étoit à la porte Saint-Antoine, et l'Ob-
 „ servatoire, qui est le plus beau de l'Eu-
 „ rope. Lorsque Perrault fut admis à l'Aca-
 „ démie des Sciences, il n'exerçoit plus la
 „ médecine que pour sa famille, pour ses amis
 „ et pour les pauvres. Il publia quatre volu-
 „ mes, sous le titre d'*Essais de Physique* ;
 „ il mit encore au jour un Recueil de machi-
 „ nes de son invention. Charles Perrault,
 „ frère de l'architecte, fit un ouvrage intitulé :
 „ *Parallele des Anciens et des Modernes*, où il
 „ donnoit la préférence entière à ces derniers
 „ sur les premiers ; ce qui attira aux deux
 „ frères la haine de Boileau. . . . Perrault
 „ s'exerça, avec une foule d'Artistes Fran-
 „ çois, à la recherche d'un nouvel ordre d'ar-
 „ chitecture, et ne trouva rien qu'un chapi-
 „ teau corinthien, dont les feuillages étoient
 „ ridiculement remplacés par des plumes d'au-
 „ truche, les colonnes représentoient des troncs
 „ d'arbres. . . .

„ *François Blondel*, mort en 1688, a donné
 „ les

» les dessins des portes de Saint-Denis et de
» Saint-Antoine, à Paris. La première est
» très-belle (a) ; la seconde n'avoit de re-
» marquable que quelques morceaux de sculp-
» ture.

» *Jules-Hardouin Mansard*, fils d'une sœur
» de François Mansard, prit le nom de cet
» Architecte. Le grand ouvrage d'Hardouin
» Mansard est le château de Versailles. Il donna
» le plan de la place des Victoires ; il finit
» la fameuse Eglise de Invalides, commencée
» par *Libéral Bruant*, et éleva la coupole,
» qui est la plus belle de Paris. Il mourut en
» 1708.

» *François Galli Bibiena*, Italien, mort en
» 1739, fut ainsi que son frère, Architecte
» et Peintre célèbre. Il fit le beau théâtre de
» Vérone.

» *Christophe Wren*, Anglois, mourut en
» 1723. Cet Artiste, à l'âge de 16 ans, avoit
» déjà fait des découvertes dans l'Astronomie
» et la Mécanique ; il donna le dessin de la
» fameuse Eglise de Saint-Paul de Londres,
» que l'on commença à bâtir en 1672, et qui
» fut achevée en 1710. Cet Architecte posa
» la première pierre, et son fils y mit la
» dernière.

» *Jacques Gabriel*, né à Paris, et mort en
» 1742, commença le Pont-Royal, qui fut
» achevé par le Frère Romain.

» *Nicolas Salvi*, Italien, fut Poète et Ar-
chitecte. Il mourut en 1751.

(a) Blondel fit toutes les inscriptions Latines de ce monument. Il étoit d'ailleurs grand Mathématicien.

» *Boffrand*, mort en 1754. Il a construit le
» fameux puits de Bicêtre (a).»

Cette nomenclature est beaucoup plus étendue dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait ; l'Auteur cite plusieurs grands Seigneurs Italiens , qui se sont entièrement livrés à l'étude de l'architecture, et qui y ont excellé. Il ne parle point de *Vanvitelli*, Architecte moderne très-célèbre. C'est lui qui a fait l'élégant et magnifique escalier du Palais neuf de *Caserte* auprès de Naples, et au Roi de Naples : *Vanvitelli* est mort il y a environ neuf ou dix ans.

(3) » La première musique des Romains
» leur vint des Etrusques, et ce n'étoit qu'une
» musique grossière et sans aucuns principes ;
» mais depuis ils prirent la musique des Grecs,
» et la transportèrent en Italie. Le premier Ro-
» main qui écrivit sur la musique, fut le fa-
» meux Architecte Vitruve... Si la Grèce eut
» ses Timothées et ses Tyrtées, qui firent de
» si grands effets sur leurs contemporains,
» l'Italie à ses *Stradella* et ses *Palma*, qui, dit-
» on, en ont faits d'aussi étonnans. *Stradella*,
» en jouant du violon, attendri l'ame d'un

(a) Il fut fait en 1733 ; 34, 35 ; sa profondeur est de 28 toises et demie, qui font 171 pieds, 25 pieds de diamètre dans œuvre, et 9 pieds de hauteur d'eau intarissable, parce que tout le fond a été creusé dans le roc, où sont les sources. On a pratiqué dans le mur, à deux toises au-dessus du niveau de l'eau, une retraite d'une toise avec un appui de fer au niveau du mur, dans toute sa circonférence, pour les ouvriers et les matériaux nécessaires à son entretien et à des réparations.

Dict. hist. de la Ville de Paris.

» scélérat, qui avoit eu le projet de l'assas-
 » siner. Palma, chanteur Napolitain, se laisse
 » surprendre par un créancier qui veut le faire
 » arrêter ; Palma, pour toute réponse à ses
 » injures et à ses menaces, chante plusieurs
 » ariettes, en s'accompagnant du clavessin : la
 » fureur du créancier s'adoucit peu-à-peu, et
 » se calme si parfaitement, que non-seule-
 » ment il remet la dette, mais donne à Palma
 » dix pièces d'or pour l'aider à payer d'autres
 » créanciers (a).... Les différentes notes que
 » l'on trouve dans la musique écrite au qua-
 » torzième siècle et jusqu'au seizième, étoient
 » au nombre de cinq, et s'appelloient *maxi-*
 » *me*, *longue*, *brève*, *semi-brève*, *minime*. La
 » noire, la croche et la double-croche n'é-
 » toient pas encore en usage.

Musiciens Grecs.

» *Antimaque* étoit grand musicien, et com-
 » posa plusieurs Poèmes (b). Un jour qu'il en

(a) » On raconte que le célèbre Farinelli, jouant
 » le rôle d'un Héros captif, imploroit dans un
 » air très-touchant, sa grace et celle de sa mai-
 » tresse, auprès d'un tyran farouche et cruel qui
 » les avoit fait ses prisonniers. L'Acteur qui re-
 » présentoit le tyran fut tellement attendri par les
 » accents plaintifs de Farinelli, qu'au-lieu de lui re-
 » fuser sa demande comme le portoit la Pièce,
 » il oublia entièrement son caractère, fondit en
 » larmes, et serra le captif dans ses bras ».

Voyages en Sicile et à Malthe, traduit de l'Anglois de M. Brydone, second Volume.

(b) Chez les Grecs, tout Poète étoit Musicien.
 Pindare composoit ses Odes, les mettoit en musi-
 que, et les chantoit aux jeux Olympiques. Tout
 le monde sait que la fameuse Corinne enleva cinq
 fois le prix à Pindare.

» lisoit dans une assemblée; voyant que tous
 » ses auditeurs s'ennuyoient et se retiroient
 » successivement, mais que Platon seul restoit :
 » *Je lirai toujours*, s'écria-t-il, *Platon vaut*
 » *seul une assemblée.*

» *Damophile*, femme de Pamphile, et amie
 » de Sapho, composa des Hymnes, qui se
 » chantoient en l'honneur de Diane. A l'exem-
 » ple de Sapho, Damophile tenoit des assem-
 » blées où les jeunes filles les plus spirituel-
 » les venoient apprendre la poésie et la musi-
 » que. Damophile composa plusieurs Poèmes.

» *Lamia*, la plus célèbre joueuse de flûte de
 » son tems, fut regardée comme un prodige,
 » par sa beauté, son esprit et ses talens. Plu-
 » tarque et Athénée assurent qu'elle reçut par-
 » tout les plus grands honneurs.

» *Nanno*, *Neméade* *Téléxilla-Neréa*, furent
 » encore de fameuses musiciennes.

» *Thymèle*, femme célèbre, inventa la danse
 » théâtrale, etc. . . »

Cette nomenclature est aussi étendue qu'intéressante dans l'ouvrage de M. de la Borde; je me bornerai (dans la vue d'exciter l'émulation des jeunes personnes) à extraire de cet ouvrage une courte notice sur la vie des plus célèbres musiciennes modernes.

» *Marguerite Archinta*, d'une grande famille
 » de Milan, joignoit aux graces de la figure
 » les talens agréables de la poésie et de la
 » musique. Elle composa beaucoup de chan-
 » sons et de madrigaux, et les mit en musi-
 » que. Elle vivoit vers le commencement du
 » seizième siècle.

» *Julie Varèze*, Religieuse, se fit admirer
 » par ses talens en musique, et par la beauté

» de son chant. Elle faisoit aussi de bons
» vers.

» *Marie-Maguerite Costa*, Romaine, femme
» d'une vaste érudition, s'exerça avec succès
» en différens genres de littérature. Elle a fait
» les Poèmes de plusieurs Opéra.

» *Faustine Bordoni*, Vénitienne, femme du
» célèbre compositeur Jean-Adolphe *Hasse*,
» surnommé *il Sassone*, et musicienne du pre-
» mier ordre, inventa un nouveau genre de
» chant, pour lequel il falloit une agilité sur-
» prenante, une netteté, une précision qui
» saisissoit d'admiration. Elle avoit l'art de
» soutenir sa voix avec force, et de reprendre
» haleine sans qu'on s'en apperçût. Elle parut
» sur le théâtre de Venise en 1716.

» *Dauphine de Sartre*, femme de M. le Mar-
» quis de Robias, possédoit parfaitement la
» philosophie ancienne et moderne, l'algèbre
» et les autres parties des mathématiques. La
» musique faisoit son amusement. Elle com-
» posoit facilement, chantoit fort bien, et
» jouoit du clavessin, du théorbe et du luth.
» Elle mourut à Arles en 1685.

» *Elisabeth-Claude Jacquet de la Guerre*, née
» à Paris, fit connoître, dès sa plus grande
» jeunesse, les dispositions extraordinaires
» qu'elle avoit pour la musique. A quinze ans
» elle joua du clavessin devant le Roi. Mada-
» me de Montespan la garda trois ou quatre
» ans auprès d'elle. Elisabeth épousa *Marin*
» *de la Guerre*, organiste. Elle a donné au pu-
» blic *Céphale et Procris*, paroles de *Duché* ;
» trois Livres de *Cantates* ; un recueil de pièces
» de clavessin ; un recueil de Sonates ; un
» *Te Deum* à grands chœurs, qu'elle fit exé-

» cuter en 1721, dans la Chapelle du Lou-
 » vre, pour la convalescence du Roi. Elle
 » mourut en 1729.

» *Madame la Marquise de la Mézangère*, née
 » en 1693, jouoit supérieurement du claves-
 » sin; elle avoit aussi du talent pour la com-
 » position, qu'elle savoit parfaitement; mais
 » elle n'a jamais voulu rendre public aucun
 » de ses ouvrages. *Madame la Marquise de Gan-*
 » *ge*, sa fille, morte en 1741, jouoit du cla-
 » vessin aussi bien que Madame de la Mézan-
 » gère, et n'avoit jamais eu d'autres leçons
 » que celles de sa mère. En outre, Madame
 » de la Mézangère éleva chez elle un enfant,
 » et par les bons principes qu'elle lui ensei-
 » gna, lui fit faire de tels progrès, qu'il est
 » devenu maître de clavessin de la Reine et
 » des Enfans de France (a).

» *Essais sur la musique.*

(a) » *Jean-Marie le Clair*, naquit à Lyon; son
 » premier goût fut celui de la danse, et il fit à
 » Rouen les premiers essais de ses talens. Par un
 » hasard singulier, le fameux Dupré étoit alors
 » violon dans l'orchestre de la Comédie; mais
 » tous deux mécontents de leurs talens, se rendi-
 » rent justice, et changèrent de place : Dupré
 » devint le plus grand danseur qui ait jamais exis-
 » té, et le Clair ouvrit bientôt à l'harmonie une
 » nouvelle carrière. En rentrant chez lui, après
 » avoir soupé en ville, la nuit du 22 Octobre
 » 1764, il fut assassiné sans qu'on ait jamais su
 » par qui ».

Essais sur la Musique.

Fin des Notes du Tome troisième.



